SERMONS CHOISIS SUR DIVERS SUJETS. PAR FEU MESSIRE...

François : de Salignac de La Mothe Fénelon




6
12-e
45
VITTORIO
EMANUELE
6
7 F
25
Digitized by Google



SERMONS CHOISIS SUR DIVERS SUJETS.

Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, *Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambray, Prince du saint Empire, &c.*

NOUVELLE EDITION SUR L'ORIGINAL DE L'AUTEUR.



A PARIS,
Chez JACQUES ESTIENNE, ruë Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



AVERTISSEMENT.

LEs dix Sermons sui-vans ont déja paru dans le Public en differens Recüeils, mais il leur manquoit le nom de leur illuſtre Auteur. Il n'y a que le neuviéme dont on ait retrouvé le manuſcrit original. Les autres ont été réimprimez ici ou ſur les Recüeils qui en avoient déja été publiez, ou ſur des copies qui aïant paſſé par d'autres mains, ne peuvent donner une entiere confian-

ce en leur exactitude. Il y a même un ou deux de ces Discours, dont le stile feroit un peu douter qu'ils fussent de l'Auteur. On ne les met ici que parce qu'ils ont semblé utiles en eux-mêmes, & qu'ils sont venus des mêmes personnes qui avoient recüeilli les autres, qui sont surement de feu M. l'Archevêque de Cambray.

Au reste, tous ces Sermons sont de la jeunesse de ce Prélat, & du tems qu'il n'étoit que M. l'Abbé de Fenelon; car quoiqu'il prêchât très-souvent dans son Diocese, il y avoit long-

tems qu'il pratiquoit ce qu'il a remarqué dans ſes Dialogues ſur l'Eloquence ; ſçavoir, de ne prêcher que de l'abondance du cœur. Ses Sermons n'étoient que l'écoulement de l'amour qui rempliſſoit ſon ame, & qui ſe répandoit ſur ſes auditeurs. Les diſcours qu'on donne ici ne ſont donc que les premieres fleurs des fruits mûrs qui ont ſuivi, & dont il n'eſt rien reſté que dans les cœurs de ceux qui l'ont écouté.

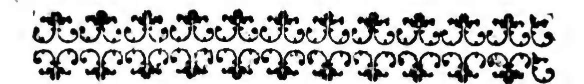


TABLE DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table des Sermons.



*Approbation de M*r BRILLON, *Docteur & Professeur de la Maison de Sorbonne.*

J'AY lû pour Monseigneur le Chancelier, *les Sermons de feu Monsieur de Fenelon, Archevêque de Cambray.* On aura sans doute beaucoup d'empressement pour voir ces Discours, après l'excellent Livre qui vient de paroître du même Autheur, sur l'Eloquence de la Chaire. Fait en Sorbonne le 15. Decembre 1717.

BRILLON.

SERMON



SERMON POUR LE JOUR DES ROIS.

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, & gloria Domini super te orta est. *Isaiæ 60.*

Levez-vous, soïez éclairée, ô Jerusalem, car votre lumiere vient, & la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Au 60 .chapitre d'Isaïe.

BENI soit Dieu, mes Freres, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche pour benir, pour loüer l'œuvre qu'il accomplit par cette Maison! Je

ſouhaitois il y a long-tems, je l'avoüe, d'épancher mon cœur devant ces autels, & de dire à la loüange de la Grace, tout ce qu'elle opere dans ces hommes Apoſtoliques pour illuminer l'Orient. C'eſt donc dans un tranſport de joie que je parle aujourd'hui de la vocation des Gentils dans cette Maiſon d'où ſortent les hommes par qui les reſtes de la Gentilité entendent l'heureuſe nouvelle.

A peine JESUS, l'attente & le deſiré des Nations, eſt né; & voici les Mages, dignes prémices des Gentils, qui conduits par l'étoile viennent le reconnoître. Bien-tôt les Nations ébranlées viendront en foule aprés eux; les Idoles ſeront briſées, & la connoiſſance du vrai Dieu ſera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre. Je

vois les Peuples, je vois les Princes qui adorent dans la ſuite des ſiecles, celui que les Mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'Orient, vous y viendrez à votre tour; une lumiere, dont celle de l'étoile n'eſt qu'une ombre, frappera vos yeux, & diſſipera vos tenebres. Venez, venez, hâtez-vous de venir à la Maiſon du Dieu de Jacob. O Egliſe, ô Jeruſalem, rejoüiſſez-vous, pouſſez des cris de joie. Vous qui étiez ſterile dans ces regions, vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extremité de l'univers des enfans innombrables. Que votre fécondité vous étonne, tenez les yeux tout autour, & voïez: raſſaſiez vos yeux de votre gloire; que votre cœur admire & s'épanche: la multitude des peuples ſe tourne vers vous, les Iſles viennent,

la force de Nations vous eſt donnée : de nouveaux Mages qui ont vû l'étoile du Chriſt en Orient, viennent du fond des Indes pour le chercher : Levez-vous, ô Jeruſalem, *Surge, illuminare, &c.*

Mais je ſens mon cœur ému au dedans de moi-même, il eſt partagé entre la joie & la douleur. Le miniſtere de ces Hommes Apoſtoliques, & la vocation de ces peuples eſt le triomphe de la Religion : mais c'eſt peut-être auſſi l'effet d'une ſecrette reprobation qui pend ſur nos têtes. Peut-être ſera-ce ſur nos ruines que ces peuples s'éleveront, comme les Gentils s'éleverent ſur celles des Juifs à la naiſſance de l'Egliſe. Voici une œuvre que Dieu fait pour glorifier ſon Evangile : mais n'eſt-ce point auſſi le transferer ? Il faudroit n'aimer point le Seigneur JESUS,

pour n'aimer pas ſon ouvrage : mais il faudroit s'oublier ſoi-même pour n'en trembler pas. Réjoüiſſons-nous donc au Seigneur, mes Freres, au Seigneur qui donne gloire à ſon Nom : mais réjoüiſſons-nous avec tremblement. Voila les deux penſées qui rempliront ce Diſcours. Diviſion.

Eſprit promis par la Verité même à tous ceux qui vous cherchent ! que mon cœur ne reſpire que pour vous attirer au dedans de lui ; que ma bouche demeure muette, plûtôt que de s'ouvrir, ſi ce n'eſt à votre parole. Que mes yeux ſe ferment à toute autre lumiere qu'à celle que vous verſez d'en haut. O Eſprit Saint, ſoïez vous-même tout en tous : dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la ſageſſe, le ſentiment ; en moi, la force, l'onction, la lumiere. Marie, priez

pour nous. *Ave Maria.*

I. Point. QUELLE est, mes Freres, cette Jerusalem dont le Prophete parle ? cette Cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit ? qui suce le lait des Nations ? dont les Rois de la terre sont les nourriciers, & viennent adorer les sacrez vestiges? Elle est si puissante, que tout roïaume qui ne lui sera pas soumis perira ; & si heureuse, qu'elle n'aura plus d'autre soleil que Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jerusalem rebâtie par les Juifs ramenez de Babylone, ville foible, malheureuse, souvent en guerre, toûjours en servitude sous les Perses, les Grecs, les Romains, enfin sous ces derniers reduite en cendres, avec une dispersion uni-

verſelle de ſes enfans, qui dure encore depuis ſeize ſiecles? C'eſt donc manifeſtement hors du peuple Juif qu'il faut chercher l'accompliſſement des promeſſes dont il eſt déchu.

Il n'y a plus d'autre Jeruſalem que celle d'en haut, qui eſt notre mere, ſelon ſaint Paul. Elle vient du ciel, & elle enfante ſur la terre.

Qu'il eſt beau, mes Freres, de voir comment les promeſſes ſe ſont accomplies en elle! Tel étoit le caractere du Meſſie, qu'il devoit, non pas ſubjuguer par les armes, comme les Juifs charnels le prétendoient groſſiérement, mais, ce qui eſt infiniment plus noble, & plus digne de la magnificence des promeſſes, attirer par ſa puiſſance ſur les cœurs, ſous ſon regne d'amour & de verité, toutes les Nations idolâtres.

JESUS-CHRIST naît, & la face du monde se renouvelle. La Loi de Moïse, ses miracles, ceux des Prophetes, n'avoient pû servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie, & conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde. Mais celui qui vient d'en haut est au dessus de tout ; à JESUS est reservé de posseder toutes les Nations en heritage. Il les possede, vous le voïez. Depuis qu'il a été élevé sur la Croix, il a attiré tout à lui. Dés l'origine du Christianisme, saint Irenée & Tertullien ont montré que l'Eglise étoit déja plus étenduë que cet Empire même qui se vantoit d'être lui-seul tout l'Univers. Les regions sauvages & inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ont vû la lumiere celeste. Les plages brû-

lantes d'Afrique ont été inondées des torrens de la grace. Les Empereurs mêmes ſont devenus les adorateurs du Nom qu'ils blaſphemoient, & les nourriciers de l'Egliſe dont ils verſoient le ſang. Mais la vertu de l'Evangile ne doit pas s'éteindre, aprés ces premiers efforts, le tems ne peut rien contre elle; JESUS-CHRIST qui en eſt la ſource, eſt de tous les tems; il étoit hier, il eſt aujourd'hui, & il ſera aux ſiecles des ſiécles. Auſſi vois-je cette fécondité qui ſe renouvelle toûjours; la vertu de la Croix ne ceſſe d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'Empire Romain. Dieu les a multipliez, & tenus en reſerve ſous un ciel glacé, pour punir Rome payenne & enyvrée du ſang des Martyrs.

Il leur lâche la bride, & le monde en eſt inondé : mais en renverſant cet Empire, ils ſe ſoumettent à celui du Sauveur : tout enſemble miniſtres des vangeances, & objets des miſericordes ſans le ſçavoir. Ils ſont menez comme par la main au devant de l'Evangile; & c'eſt d'eux qu'on peut dire à la lettre, qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchoient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Egliſe a enfantez à JESUS-CHRIST depuis le huitiéme ſiecle, dans ces tems mêmes les plus malheureux, où ſes enfans révoltez contre elle, n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été ſterile & repudiée par ſon Epoux ? Vers le dixiéme ſiecle, dans ce ſiecle dont on exagere trop les malheurs, accourent en foule à

l'Eglise les uns sur les autres; l'Allemand, de loup ravissant devenu agneau; le Polonois, le Pomeranien, le Bohemien, le Hongrois conduit aux pieds des Apôtres par son premier Roi saint Etienne. Non, non, vous le voïez, la source des celestes benedictions ne tarit point. Alors l'Epoux donna de nouveaux enfans à l'Epouse, pour la justifier, & pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique & sa bien-aimée.

Mais que vois-je depuis deux siecles? Des regions immenses qui s'ouvrent tout à coup; un nouveau monde inconnu à l'ancien, & plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit dûë qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles sem-

blent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les inſtrumens de ſes deſſeins. Ainſi l'homme s'agite, mais Dieu le mene. La foi plantée dans l'Amerique malgré tant d'orages ne laiſſe pas d'y porter des fruits.

Que reſte-t-il, peuples des extremitez de l'Orient? Votre heure eſt venuë. Alexandre, ce Conquerant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ſes pieds, lui qui fut ſi jaloux de ſubjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin au deça de vous. Mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les ſables brulans, ni les deſerts, ni les montagnes, ni la diſtance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intemperie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne, où l'on découvre un Ciel

nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoye. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées ? vents, portez-les sur vos aîles. Que le Midi, que l'Orient, que les Isles inconnuës les attendent, & les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le *salut*, & dire : O Sion, ton Dieu regnera sur toi. Les voici ces nouveaux Conquerans, qui viennent sans armes, excepté la Croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses, & répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang, & communiquer le tresor celeste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre ſurpriſe, & qui peut la repreſenter ? Des hommes qui viennent à vous, ſans être attirez par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curioſité : des hommes qui ſans vous avoir jamais vûs, ſans ſçavoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, & vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues & de perils, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte. Nations enſevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumiere ſur vos têtes !

A qui doit-on, mes Freres, cette gloire & cette benediction de nos jours ? A la Compagnie de JESUS, qui dès ſa naiſſance, ouvrit, par le ſecours

des Portugais, un nouveau chemin à l'Evangile dans les Indes. N'eſt-ce pas elle qui a allumé les premieres étincelles du feu de l'Apoſtolat dans le ſein de ces hommes livrez à la grace? Il ne ſera jamais effacé de la memoire des Juſtes le nom de cet Enfant d'Ignace, qui de la même main dont il avoit rejetté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite Societé de Prêtres, germes benis de cette Communauté.

O Ciel, conſervez à jamais la ſource d'une grace ſi abondante, & faites que ces deux Corps portent enſemble le nom du Seigneur JESUS à tous les peuples qui l'ignorent.

Parmi ces differens Royaumes où la grace prend diverſes formes ſelon la diverſité des naturels, des mœurs, & des gou-

vernemens ; j'en apperçois un qui eſt le canal de l'Evangile pour les autres. C'eſt à Siam que ſe raſſemblent ces hommes de Dieu ; c'eſt-là que ſe forme un Clergé composé de tant de langues & de peuples ſur qui doit découler la parole de vie ; c'eſt-là que commencent à s'élever juſques dans les nuës des Temples qui retentiront des divins cantiques.

Grand Roi dont la main les éleve, que tardez-vous à faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable & le plus auguſte de tous les Temples ? Penetrans & attentifs obſervateurs, qui nous montrez un goût ſi exquis ; fideles Miniſtres qu'il a envoyez du lieu où le ſoleil ſe leve, juſqu'à celui où il ſe couche, pour voir LOUIS ; rapportez-lui ce que vos yeux ont vû : ce

Royaume fermé, non comme la Chine, par une ſimple muraille, mais par une chaîne de places fortifiées, qui en rendent les frontieres inacceſſibles : cette Majeſté douce & pacifique qui regne au dedans ; mais ſur tout cette pieté qui cherche bien plus à faire regner Dieu que l'homme. Sçache par nos hiſtoires la poſterité la plus reculée, que l'Indien eſt venu mettre aux pieds de LOUIS les richeſſes de l'Aurore en reconnoiſſance de l'Evangile reçû par ſes ſoins. Encore n'eſt-ce pas aſſez de nos hiſtoires ; faſſe le Ciel qu'un jour parmi ces peuples, les peres attendris diſent à leurs enfans pour les inſtruire : Autrefois, dans un ſiécle favoriſé de Dieu, un Roi nommé LOUIS, jaloux d'étendre les conquêtes de JESUS-CHRIST bien loin au-delà des

ſiennes, fit paſſer de nouveaux Apôtres aux Indes ; c'eſt par-là que nous ſommes Chrétiens ; & nos ancêtres accoûrurent d'un bout de l'univers à l'autre, pour voir la ſageſſe, la gloire & la pieté qui étoient dans cet homme mortel.

Sous ſa protection, que la diſtance des lieux ne peut affoiblir ; ou plutôt, (car à Dieu ne plaiſe que nous mettions notre eſperance ailleurs qu'en la Croix) ou plutôt, par la vertu toute-puiſſante du Nom de JESUS-CHRIST, Evêques, Prêtres, allez annoncer l'Evangile à toute créature. J'entens la voix de Pierre qui vous envoye, & qui vous anime. Il vit ; il parle dans ſon ſucceſſeur ; ſon zele & ſon autorité ne ceſſent de confirmer ſes freres. C'eſt de la chaire principale, c'eſt du centre de l'uni-

é Chrétienne que ſortent les
ayons de la foi la plus pure &
a plus féconde, pour percer les
enebres de la Gentilité. Allez
onc, Anges prompts & legers;
que ſous vos pas les montagnes
deſcendent, que les vallées ſe
comblent, que toute chair voïe
e ſalut de Dieu.

Frappe, cruel Japon ; le ſang
le ces hommes apoſtoliques ne
cherche qu'à couler de leurs veines, pour te laver dans celui du
Sauveur que tu ne connois pas.
Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes portes. Déja un
ſaint Pontife, marchant ſur les
traces de François Xavier, a beni cette terre par ſes derniers
ſoupirs. Nous l'avons vû cet
homme ſimple & magnanime,
qui revenoit tranquillement de
faire le tour entier du globe terreſtre. Nous avons vû cette vieil-

lesse prématurée & si touchante, ce corps vénérable, courbé non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences & de ses travaux, & il sembloit nous dire à nous tous au milieu desquels il passoit sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le benir, de goûter l'onction & de sentir la bonne odeur de J. C. qui étoit en lui; il sembloit nous dire : Maintenant me voilà, je sçai que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vû qui venoit de mesurer la terre entiere : mais son cœur plus grand que le monde, étoit encore dans ces régions si éloignées. L'esprit l'appelloit à la Chine; & l'Evangile qu'il devoit à ce vaste Empire, étoit comme un feu devorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvoit plus retenir.

Allez donc, ſaint Vieillard, traverſez encore une fois l'Ocean étonné & ſoûmis ; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promiſe ; il vous ſera donné d'y entrer, parce que vous avez eſperé contre l'eſperance même. La tempête qui devoit cauſer le naufrage, vous jettera fur le rivage deſiré. Pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de J. C. O mort précipitée ! ô vie précieuſe, qui devoit durer plus long-tems ! ô douces eſperances triſtement enlevées ! Mais adorons Dieu, taiſons-nous.

Voilà, mes Freres, ce que Dieu a fait en nos jours pour faire taire les bouches prophanes & impies. Quel autre que Jeſus-Chriſt Fils du Dieu vivant, auroit oſé promettre qu'a-



près ſon ſupplice tous les peuples viendroient à lui, & croiroient en ſon Nom ? Environ dix-ſept ſiécles après ſa mort ſa parole eſt encore vivante & féconde dans toutes les extremitez de la terre. Par l'accompliſſement d'une promeſſe inouye & ſi étenduë, Jeſus Chriſt montre qu'il tient dans ſes mains immortelles les cœurs de toutes les nations & de tous les ſiécles.

Par-là nous montrons encore la vraie Egliſe à nos Freres errans, comme ſaint Auguſtin la montroit aux ſectes de ſon ſiécle. Qu'il eſt beau, mes Freres, qu'il eſt conſolant de parler le même langage, & de donner préciſément les mêmes marques de l'Egliſe que ce Pere donnoit il y a treize cens ans ! C'eſt cette ville ſituée ſur le ſommet de la montagne, qui eſt vûë de loin

ıar tous les peuples de la ter-
e ; c'eſt ce Royaume de Jeſus-
Chriſt, qui poſſede toutes les
ıations ; c'eſt cette ſocieté la
plus répanduë, qui ſeule a la
gloire d'annoncer Jeſus-Chriſt
aux peuples idolâtres ; c'eſt cet-
te Egliſe qui non-ſeulement
doit être toûjours viſible, mais
toûjours la plus viſible & la plus
éclatante : car il faut que la plus
grande autorité exterieure &
vivante qui ſoit parmi les Chré-
tiens, mene ſeurement & ſans
diſcuſſion les ſimples à la veri-
té : autrement la Providence ſe
manqueroit à elle-même, elle
rendroit la Religion impratica-
ble aux ſimples, elle jetteroit les
ignorans dans l'abîme des diſ-
cuſſions & des incertitudes des
Philoſophes ; elle n'auroit don-
né le texte des Ecritures mani-
feſtement ſujet à tant d'interpré-

tations differentes, que pour nourrir l'orgueil & la division. Que deviendroient les ames dociles pour autrui, & défiantes d'elles-mêmes, qui auroient horreur de préferer leur propre sens à celui de l'assemblée la plus digne d'être cruë qu'il y ait sur la terre ? Que deviendroient les humbles, qui craindroient avec raison bien davantage de se tromper eux-mêmes, que d'être trompez par l'Eglise ? C'est par cette raison que Dieu, outre la succession non interrompuë des Pasteurs, naturellement si propre à faire passer la verité de main en main dans la suite de tous les siécles, a mis cette fécondité si étenduë & si singuliere dans la vraie Eglise, pour la distinguer de toutes les Societez retranchées, qui languissent obscures, steriles & resserrées

resserrées dans un coin du monde. Comment osent-elles dire, ces Sectes nouvelles, que l'Idolâtrie regnoit par tout avant leur réforme ? Toutes les Nations ayant été données par le Pere au Fils, Jesus-Christ a-t-il laissé perdre son heritage ? Quelle main plus puissante que la sienne le lui a ravi ! Quoi donc, sa lumiere étoit-elle éteinte dans l'univers ? Peut-être croyez-vous, mes Freres, que c'est moi : non, c'est saint Augustin qui parle ainsi aux Donatistes, aux Manichéens ; & en changeant seulement les noms, à nos Protestans.

Cette étenduë de l'Eglise, cette fécondité de notre Mere dans toutes les parties du monde, ce zele apostolique qui reluit dans nos seuls Pasteurs, & que ceux des nouvelles Sectes

n'ont pas même entrepris d'imiter, embaraſſent les plus celebres défenſeurs du Schiſme. Je l'ai lû dans leurs derniers Livres, ils n'ont pû le diſſimuler. J'ai vû même les perſonnes les plus ſenſées & les plus droites de ce parti, avoüer que cet éclat, malgré toutes les ſubtilitez dont on tâche de l'obſcurcir, les frappe juſqu'au cœur, & les attire à nous.

Qu'elle eſt donc grande cette œuvre qui conſole l'Egliſe, qui la multiplie, qui répare ſes pertes, qui accomplit ſi glorieuſement les promeſſes, qui rend Dieu ſenſible aux hommes, qui montre J. C. toûjours vivant & regnant dans les cœurs par la foi, ſelon ſa parole, au milieu même de ſes ennemis; qui répand en tous lieux ſon Egliſe, afin que tous les Peuples puiſ-

ıt l'écouter ; qui met en elle
ſigne éclatant que tout œil
ıt voir, & auquel les ſimples
ıt aſſurez ſans diſcuſſion, que
verité de la doctrine y eſt at-
:hée. Qu'elle eſt grande cet-
œuvre ! Mais où ſont les ou-
ers capables de la ſoûtenir ?
is où ſont les mains propres
ecueillir ces riches moiſſons
ıt les campagnes de l'Orient
t déja blanchies ? Jamais la
nce, il eſt vrai, n'a eu de
; preſſans beſoins pour elle
ıujourd'hui. Paſteurs, raſſem-
: vos conſeils & vos forces
r achever d'abattre ce grand
·e, dont les branches orgueil-
es montoient juſqu'au Ciel,
ıi eſt déja ébranlé juſqu'à ſes
profondes racines. Ne laiſ-
ıucune étincelle cachée du
de l'hereſie prêt à s'étein-
; ranimez votre diſcipline ;

hâtez-vous de déraciner par la vigueur de vos canons, le ſcandale & les abus ; faites goûter à vos enfans les chaſtes délices des ſaintes Lettres; formez des hommes qui ſoûtiennent la majeſté de l'Evangile, & dont les levres gardent la ſcience. O mere, faites ſuccer à vos enfans les deux mammelles de la ſcience & de la charité. Que par vous la verité luiſe encore ſur la terre. Montrez que ce n'eſt pas en vain que J. C. a prononcé cet oracle pour tous les tems ſans reſtriction : *Qui vous écoute, m'écoute.* Mais que les beſoins du dedans ne faſſent pas abandonner ni oublier ceux du dehors. Egliſe de France ne perdez pas votre couronne. D'une main, allaitez dans votre ſein vos propres enfans, étendez l'autre ſur cette extremité de la terre, où tant de nouveaux nez,

core tendres en J. C. pouſſent
: foibles cris vers vous, & at-
ndent que vous ayez pour eux
s entrailles de mere.

O vous qui avez dit à Dieu :
ous êtes mon ſort & mon herita-
; Miniſtres du Seigneur, qui
es auſſi ſon heritage & ſa por-
n ; foulez aux pieds la chair
le ſang. Dites à vos parens : Je
us ignore ; ne connoiſſez que
ieu, n'écoutez que lui. Que
ux qui ſont déja attachez ici
ns un travail reglé, y perſe-
rent ; car les dons ſont divers,
il ſuffit que chacun ſuive le
n : mais qu'ils donnent du
oins leurs vœux & leurs prie-
à l'œuvre naiſſante de la foi.
ie chacun de ceux qui ſont li-
es, ſe diſe à ſoi-même : Mal-
ur à moi ſi je n'évangeliſe.
elas ! peut-être que tous les
yaumes de l'Orient enſem-

ble, n'ont pas autant de Prêtres qu'une Paroiſſe d'une ſeule ville. Paris, tu t'enrichis de la pauvreté des Nations, ou plutôt, par de malheureux enchantemens, tu pers pour toi-même ce que tu enleve aux autres. Tu prives le champ du Seigneur de ſa culture ; les ronces & les épines le couvrent : tu prives les ouvriers de la récompenſe dûë au travail. Que ne puis-je aujourd'hui, mes Freres, m'écrier comme Moïſe aux portes du camp d'Iſraël : *Si quelqu'un eſt du Seigneur, qu'il ſe joigne à moi.* Dieu m'en eſt témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face duquel je ſers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs, & qui ſonde les reins. Seigneur, vous le ſçavez, que c'eſt avec confuſion & douleur, qu'admirant votre œuvre, je ne me ſens

ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire ! Heureux moi-même, malgré ma foiblesse & mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint Prêtre, cette flamme celeste dont un pecheur comme moi ne mérite pas de bruler !

Par ces hommes chargez des richesses de l'Evangile, la Grace croît, & le nombre des croyans se multiplie de jour en jour ; l'Eglise refleurit, & son entiere & ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un Prêtre quand il passe ; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé & avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de la vérité qui sort de sa bouche. Là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du

Seigneur, où tous les freres dans un ſaint repos, ſe donnent tendrement le baiſer de paix, n'étant tous enſemble qu'un cœur & qu'une ame. Là on ſoupire après la joie des aſſemblées, aprés les chants des loüanges de Dieu, après le ſacré feſtin de l'Agneau. Là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des Apôtres, avec la ferveur des Egliſes naiſſantes. Heureuſes parmi ces Egliſes, celles que le feu de la perſecution éprouve pour les rendre plus pures ! Heureuſes ces Egliſes, dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux. On y voit des Cathécumenes qui deſirent de ſe plonger, non-ſeulement dans les eaux ſalutaires, mais dans les flammes du Saint Eſprit, & dans le ſang de l'Agneau, pour y blanchir leurs

obes : des Catéchumenes qui ttendent le martyre avec le aptême. Quand aurons-nous e tels Chrétiens, dont les de- ces ſoient de ſe nourrir des pa- oles de la foi, de goûter les ertus du ſiécle futur, & de s'en- retenir de leur bienheureuſe eſ- erance? Là, ce qui eſt regardé i comme exceſſif, comme im- raticable, ce qu'on ne peut roire poſſible ſur la foi des hiſ- oires des premiers tems, eſt la ratique exterieure & actuelle e ces Egliſes. Là, être Chré- en, & ne plus tenir à la terre t la même choſe. Là on n'oſe iontrer à ces Fideles enflam- iez nos tiedes Chrétiens d'Eu- ope, de peur que cet exemple ontagieux ne leur apprenne à mer la vie, & à ouvrir leurs œurs aux joies empoiſonnées u ſiécle. L'Evangile dans ſon

integrité fait encore ſur eux toute ſon impreſſion naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligez qui trouvent la joie dans les larmes, & des riches qui craignent d'avoir leur conſolation en ce monde ; tout milieu entre le ſiécle & J. C. eſt ignoré, ils ne ſçavent que prier, ſe cacher, ſouffrir, eſperer. O aimable ſimplicité ! ô foi vierge ! ô joie pure des enfans de Dieu ! ô beauté des anciens jours, que Dieu ramene ſur la terre, & dont il ne reſte plus parmi nous qu'un triſte & honteux ſouvenir ! Helas ! malheur à nous ! Parce que nous avons peché, notre gloire nous a quitté, elle s'envole au-delà des mers, un nouveau Peuple nous l'enleve. Voilà mes Freres, ce qui doit nous faire trembler.

SI Dieu terrible dans ses con- II. Point.
seils sur les enfans des hom-
ies, n'a pas même épargné les
ranches naturelles de l'olivier
anc, comment oserions-nous
perer qu'il nous épargnera,
ous, mes Freres, branches sau-
ages & entées, nous branches
iortes & incapables de fructi-
er? Dieu frappe sans pitié son
ncien peuple, ce peuple heri-
er des promesses, ce peuple ra-
e benite d'Abraham, dont Dieu
est déclaré le Dieu à jamais. Il
e frappe d'aveuglement, il le
ejette de devant sa face, il le
lisperse comme la cendre au
ent; il n'est plus son peuple,
Dieu n'est plus son Dieu; & il
ie sert plus, ce peuple réprou-
ré, qu'à montrer à tous les au-
res peuples qui sont sous le Ciel,
a malediction & la vangeance

divine qui diſtile ſur lui goute à goute, & qui y demeurera juſqu'à la fin.

Comment eſt-ce que la Nation Juive eſt déchuë de l'alliance de ſes peres, & de la conſolation d'Iſraël? Le voici, mes Freres. Elle s'eſt endurcie au milieu des graces, elle a réſiſté au Saint-Eſprit, elle a méconnu l'Envoïé de Dieu. Pleine des deſirs du ſiecle, elle a rejetté une rédemption, qui loin de flater ſon orgueil & ſes paſſions charnelles, devoit au contraire la délivrer de ſon orgueil & de ſes paſſions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la verité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui fait que la lumiere luiſant au milieu des ténebres, les ténebres ne l'ont point compriſe. La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promeſſes? A Dieu ne plaiſe. La

main du Tout-puiſſant ſe plaît à montrer qu'elle eſt jalouſe de ne devoir ſes œuvres qu'à elle-même ; elle rejette ce qui eſt ſon peuple, pour appeller ce qui n'étoit pas ſon peuple, c'eſt-à-dire les Nations diſperſées, qui n'avoient jamais fait un corps ni d'Etat ni de Religion. Ces Nations qui vivoient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'aſſemblent, & ſont tout à coup un peuple bien-aimé. Cependant les Juifs privez de la ſcience de Dieu juſqu'alors hereditaire parmi eux, enrichiſſent de leurs dépoüilles toutes les Nations. Ainſi Dieu tranſporte le don de la foi ſelon ſon bon plaiſir, & ſelon le profond myſtere de ſa volonté.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs, (prononçons ici, mes Freres, notre jugement, pour

prévenir celui de Dieu) ce qui a fait leur réprobation, ne doit-il pas faire la nôtre ? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroïé, étoit-il plus attaché à la terre que nous, plus enfoncé dans la chair, plus enyvré de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vuide de l'amour de Dieu ? Non, non, mes Freres, ses iniquitez n'étoient point encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de crucifier de nouveau J. C. mais J. C. connu, mais J. C. goûté, mais J. C. regnant parmi nous ; le crime de fouler aux pieds volontairement notre unique Hostie de propitiation, & le Sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme & plus irremissible, que celui de répandre ce Sang, comme les Juifs, sans le connoître ?

Ce peuple eſt-il le ſeul que)ieu a frappé ? Hâtons-nous de eſcendre aux exemples de la ,oi nouvelle, ils ſont encore plus ffraïants. Jettez, mes Freres, es yeux baignez de larmes ſur es vaſtes contrées d'où la foi 'eſt levée ſur nos têtes, comme ɜ ſoleil. Que ſont-elles deve- uës ces fameuſes Egliſes d'Ale- andrie, d'Antioche, de Jeru- ılem, de Conſtantinople, qui n avoient d'innombrables ſous lles ? C'eſt là que pendant tant e ſiecles les Conciles aſſemblez ınt étouffé les plus noires er- eurs, & prononcé ces oracles ǀui vivront éternellement ; c'eſt ı que regnoit avec majeſté la ıinte diſcipline, modele aprés ɛquel nous ſoupirons en vain. Ɔette terre étoit arroſée du ſang les Martyrs, elle exhaloit le ›arfum des Vierges ; le deſert

même fleuriſſoit par ſes Solitaires : mais tout eſt ravagé ſur ces montagnes découlantes de lait & de miel, où paiſſoient ſans crainte les troupeaux d'Iſraël. Là maintenant ſont les cavernes inacceſſibles des ſerpens & des baſilics.

Que reſte-t-il ſur les côtes d'Afrique, où les aſſemblées d'Evêques étoient auſſi nombreuſes que les Conciles univerſels, & où la Loi de Dieu attendoit ſon explication de la bouche d'Auguſtin ? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre ſur la terre dans le ſiecle paſſé ? L'Angleterre rompant le ſacré lien de l'unité, qui peut ſeul retenir les eſprits, s'eſt livrée à toutes les viſions de ſon

eur. Une partie des Païs-Bas, Allemagne, le Danemarc, la ıede, ſont autant de rameaux ıe le glaive vangeur a retran-ıez, & qui ne tiennent plus à ıncienne tige.

L'Egliſe, il eſt vrai, répare :s pertes. De nouveaux enfans ıi lui naiſſent au delà des mers, ſuïent ſes larmes pour ceux qu'-le a perdus. Mais l'Egliſe a des omeſſes d'éternité ; & nous, ı'avons-nous, mes Freres, ſi-ɔn des menaces, qui nous mon-ent à chaque pas l'abîme ou-ert ſous nos pieds ? Le fleuve de grace ne tarit point, il eſt vrai; ıaïs ſouvent pour arroſer de ɔuvelles terres il détourne ſon ɔurs, & ne laiſſe dans l'ancien ınal que des ſables arides. La ɔi ne s'éteindra point, je l'a-ɔüe ; mais elle n'eſt attachée à ıcun des lieux qu'elle éclaire ;

elle laiſſe derriere elle une affreuſe nuit à ceux qui ont mépriſé le jour, & elle porte ſes raïons à des yeux plus purs.

Que feroit plus long-tems la foi chez des peuples corrompus juſqu'à la racine; qui ne portent le nom de fideles que pour le flétrir & le prophaner? Lâches & indignes Chrétiens, par vous le Chriſtianiſme eſt avili & méconnu; par vous le nom de Dieu eſt blaſphemé chez les Gentils; vous n'êtes plus qu'une pierre de ſcandale à la porte de la Maiſon de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher J. C.

Mais qui pourra remedier aux maux de nos Egliſes, & relever la verité qui eſt foulée aux pieds dans les places publiques? L'orgueil a rompu ſes digues & inondé la terre: toutes les conditions ſont confonduës: le faſte s'ap-

pelle politeſſe, la plus folle vanité une bienſéance; les inſenſez entraînent les ſages, & les rendent ſemblables à eux; la mode, ſi ruineuſe par ſon inconſtance & par ſes excés capricieux, eſt une loi tyrannique à laquelle on ſacrifie toutes les autres; le dernier des devoirs eſt celui de païer ſes dettes. Les Prédicateurs n'oſent plus parler pour les pauvres à la vûë d'une foule de créanciers dont les clameurs montent juſqu'au Ciel. Ainſi la juſtice fait taire la charité, mais la juſtice elle-même n'eſt plus écoutée. Plûtôt que de moderer les dépenſes ſuperfluës, on refuſe cruellement le neceſſaire à ſes créanciers. La ſimplicité, la modeſtie, la frugalité, la probité exacte de nos peres, leur ingenuité, leur pudeur, paſſent pour des vertus rigides

& austeres d'un tems trop grossier. Sous pretexte de se polir, on s'est amolli, mais amolli pour la volupté, & endurci contre la vertu & contre l'honneur. On invente chaque jour & à l'infini de nouvelles necessitez pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui étoit d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus mediocres. Detestable rafinement de nos jours! monstre de nos mœurs! La misere & le luxe augmentent comme de concert; on est prodigue de son bien, & avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourroit supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte, & les bassesses infâmes que l'interêt fait faire? On ne connoît plus d'au-

re prudence que la diſſimula-
ion, plus de regle des amitiez
que l'interêt, plus de bienfaits
qui puiſſent attacher à une per-
onne, dés qu'on la trouve ou
nutile, ou ennuïeuſe. Les hom-
nes gâtez juſques dans la moël-
e des os par les ébranlemens &
es enchantemens des plaiſirs
violens & rafinez, ne trouvent
plus qu'une douceur fade dans
es conſolations d'une vie inno-
cente; ils tombent dans les lan-
gueurs mortelles de l'ennui, dés
qu'ils ne ſont plus animez par
la fureur de quelque paſſion. Eſt-
ce donc là être Chrétien? Allons,
allons dans d'autres terres, où
nous ne ſoïons plus réduits à voir
de tels Diſciples de JESUS-
CHRIST. O Evangile! eſt-ce
là ce que vous enſeignez? O foi
chrétienne! vangez-vous; laiſ-
ſez une éternelle nuit ſur la fa-

ce de la terre, de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

Mais encore une fois, voïons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées? Une sagesse vaine & intemperante, une curiosité superbe & effrenée emporte les esprits. Le Nord ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur, parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux; le reste des Nations chrétiennes en sent le contrecoup; on voit les mysteres de JESUS-CHRIST ébranlez jusqu'aux fondemens. Des hommes prophanes & témeraires ont franchi les bornes, & ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impieté vient frapper nos oreilles, & nous en avons

le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connoissent, ils blasphêment enfin ce qu'ils ignorent : prodige reservé à nos jours. L'instruction augmente, & la foi diminuë. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendroit sterile, si l'impieté l'osoit. Mais elle n'ose encore lever la tête ouvertement contenuë par les regards de LOUIS. Cependant de tous les vices, on ne craint plus que le scandale ; que dis-je ? le scandale même est au comble ; car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette ; elle sçait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter JESUS-CHRIST, comme les Pharisiens. En même tems l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit

de temperer la Religion au gré de ſes deſirs, deshonore & énerve ce qui reſte de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de ſon propre conſeil ; chacun ingenieux à ſe tromper, ſe fait une fauſſe conſcience. Plus d'autorité dans les Paſteurs, plus d'uniformité de diſcipline. Le déreglement ne ſe contente plus d'être toleré, il veut être la régle même, & appelle excès tout ce qui s'y oppoſe. La ſage colombe, dont le partage ici-bas eſt de gémir, redouble ſes gémiſſemens. Le peché abonde, la charité ſe refroidit, les ténebres s'épaiſſiſſent, le myſtere d'iniquité ſe forme ; dans ces jours d'aveuglement & de peché, les Elus même ſeroient ſéduits, s'ils pouvoient l'être. Le flambeau de l'Evangile, qui doit faire le tour de l'Univers, acheve ſa courſe.

O Dieu ! que vois-je ? où sommes-nous ? Le jour de la ruine est proche, & les tems se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence & avec tremblement l'impenetrable secret de Dieu.

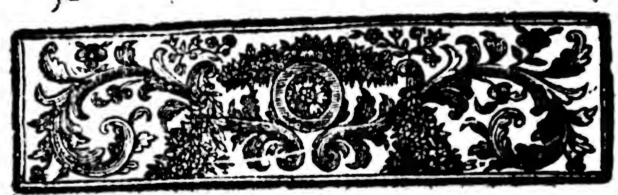
Ames recueillies, ames ferventes, hâtez-vous de retenir la foi prête à nous échapper. Vous sçavez que dix justes auroient sauvé la ville abominable de Sodome que le feu du ciel consuma. C'est à vous à gemir sans cesse aux pieds des autels pour ceux qui ne gemissent pas de leurs miseres. Opposez-vous, soïez le bouclier d'Israël contre les traits de la colere du Seigneur ; faites violence à Dieu, il le veut : d'une main innocente, arrêtez le glaive déja levé.

Seigneur, qui dites dans vos Ecritures : *Quand même une mere oublieroit son propre fils, le fruit*

de ſes entrailles, & moi je ne vous oublierai jamais, ne détournez point votre face de deſſus nous. Que votre parole croiſſe dans ces roïaumes où vous l'envoïez; mais n'oubliez pas les anciennes Egliſes, dont vous avez conduit ſi heureuſement la main pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du Siege de Pierre, fondement immobile de vos promeſſes. Souvenez-vous de l'Egliſe de France, mere de celle d'Orient, ſur qui votre grace reluit. Souvenez-vous de cette Maiſon, qui eſt la vôtre; des Ouvriers qu'elle forme, de leurs larmes, de leurs prieres, de leurs travaux; que vous dirai-je, Seigneur, pour nous-mêmes? Souvenez-vous de notre miſere & de votre miſericorde. Souvenez-vous du Sang de votre Fils, qui coule ſur nous, qui

vous parle en notre faveur, & en qui ſeul nous nous confions. Bien-loin de nous arracher, ſelon votre juſtice, ce peu de foi qui nous reſte encore ; augmentez-la, purifiez-la, rendez-la vive ; qu'elle perce toutes nos ténebres ; qu'elle étouffe toutes nos paſſions ; qu'elle redreſſe tous nos jugemens, afin qu'aprés avoir crû ici-bas, nous puiſſions voir éternellement dans votre ſein ce que nous aurons crû. *Amen.*





SERMON SUR L'HUMILITÉ.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis Sacerdotes & Levitas ad eum, ut interrogarent eum: Tu quis es? Et confessus est & non negavit: Et confessus est: Quia non sum ego Christus. *Joan. c.* 1. *v.* 19. 20.

Les Juifs envoïerent de Jerusalem des Prêtres & des Levites, pour demander à Jean qui il étoit; il confessa, & il ne le nia pas: il confessa qu'il n'étoit pas le Christ. S. Jean c. 1. v. 19. & 20.



IL paroît bien que le zele & l'austerité de saint Jean avoit fait une grande impression sur les Juifs, puisqu'ils se persua-

dent qu'il eſt leur Meſſie, & que dans le doute qui leur reſte, ils ont aſſez de créance en lui pour s'en rapporter à ſon ſentiment. On lui envoïe une Ambaſſade ſolemnelle pour le conſulter ſur cette queſtion; & il ſemble que cette confiance que les Juifs lui témoignent, ne marque pas moins d'eſtime pour lui, que l'opinion qu'ils en avoient conçûë: car s'il falloit qu'on eût une haute idée de ſon merite, pour s'imaginer qu'il fût le Meſſie; il falloit bien auſſi qu'on eût une haute idée de ſa ſageſſe & de ſa probité, pour le rendre Juge en ſa propre cauſe, & pour diſpoſer les plus éclairez d'entre eux à ſe ſoûmettre à ſa déciſion dans une affaire de cette conſequence.

Mais plus on lui témoigne d'eſtime dans la propoſition qu'-

on lui fait, plus il fait paroître d'humilité dans sa réponse; puisque sans se laisser éblouïr par des marques de respect si extraordinaires, il rejette tous les titres pompeux qu'on lui veut donner. Il ne veut pas passer pour JESUS-CHRIST, ni pour Helie, ni même pour un Prophete; il paroît si rempli de la vûë de son néant, qu'il ne répond autre chose à toutes les interrogations des Juifs, si ce n'est, qu'il n'est point ce qu'ils s'imaginent, & que même il n'est rien du tout. *Non*
v. 21. *sum.*

Que s'il est obligé de prendre quelque titre qui justifie sa mission, & fasse voir qu'il avoit droit d'enseigner les peuples, il cache
S. Marc. toutes ses qualitez d'Ange, d'A-
1. 3. pôtre, de Précurseur, & de plus de Prophete, qui lui sont données dans l'Ecriture, & n'en

prend point d'autre que celle de voix. *Je ſuis la voix de celui qui crie dans le déſert.* Je dois publier les grandeurs de JESUS-CHRIST, puiſque je ſuis la voix, mais je ne ſuis rien en moi-même qu'un peu d'air battu, un bruit qui n'a point de corps, un ſon qui n'a ni ſolidité, ni ſubſtance, & qui s'anéantit & périt auſſi-tôt qu'il a exprimé la penſée dont il eſt le ſigne. *Je ſuis la voix.*

S. *Jean* 1. 23.

Voilà où il réduiſoit toutes ſes qualitez & ſes fonctions, lui qui fut déclaré le plus grand de tous les hommes par la bouche même de JESUS-CHRIST. Il ajoûte qu'il y aura un autre batême bien plus excellent que le ſien, qu'il viendra une autre perſonne aprés lui dont il n'eſt que le Miniſtre, & qu'il s'eſtime indigne de lui rendre les ſervices les plus vils. C'eſt-là, M. le ſom-

v. 26.

maire de notre Evangile.

Vous voïez que tout cela nous prêche, nous inſpire & nous apprend l'humilité dont ce grand Saint nous donne de ſi prodigieux exemples. Humilité qui eſt au ſentiment des Saints, le premier pas qu'on doit faire en embraſſant notre Religion, comme ç'a été la premiere démarche que JESUS-CHRIST a faite en venant au monde : humilité qui eſt le caractere du Chriſtianiſme, & la plus évidente marque des prédeſtinez : humilité qui eſt la ſource & l'origine, la mere, la maîtreſſe & la gardienne de toutes les vertus : humilité ſans laquelle il eſt impoſſible d'entrer dans le ciel ; mais humilité ſi mépriſée, ſi rare & ſi peu en uſage dans le malheureux ſiecle où nous ſommes !

Serois-je aſſez heureux pour

en inſpirer quelques ſentimens à ceux qui me font l'honneur de m'écouter. Pour cela implorons le ſecours du Saint-Eſprit par l'interceſſion de celle qui a été la plus humble de toutes les créatures, & qui prit la qualité d'eſclave & de ſervante du Seigneur lorſqu'on lui vint annoncer qu'elle en devoit être la mere. Diſons-lui avec l'Ange, *Ave Maria*.

J'avouë, M. que l'humilité paroît difficile, & qu'il faut ſe faire violence pour ſe réſoudre à la pratiquer : elle a des vûës ſi pures & ſi déſintereſſées, que l'amour propre ne les peut goûter : ſes maximes ſemblent choquer la raiſon ; & les ſentimens qu'elle inſpire paroiſſent directement oppoſez à toutes les regles de la prudence. Mais quoi que nous nous imaginions d'affreux

& de rebutant dans la pratique de cette vertu, les mêmes raisons qui nous en éloignent sont des motifs pour nous y porter, parce que nous reconnoîtront, en approfondissant cette matiere, que l'humilité ne combat nos inclinations que pour les purifier, & qu'elle ne les détourne des biens trompeurs de cette vie, que pour nous procurer des biens solides & veritables.

Je remarque trois inclinations dans l'homme que l'humilité combat. Il desire de s'agrandir : il desire de s'enrichir : il desire de conserver sa vie & son être. L'on sçait quelle est la force de ses inclinations, & quels travaux l'on entreprend afin de les contenter. Il semble que l'humilité les veüille détruire, c'est ce qui nous en donne

tant de fraïeurs. L'homme veut s'agrandir, & elle le porte toûjours à s'abaisser & à chercher ce qu'il y a de plus abjet. Il veut s'enrichir & s'approprier toutes choses, & elle le dépoüille de tout, soit en lui cachant ce qu'il a, soit en lui découvrant que tout ce qu'il peut avoir est de Dieu: il veut conserver son être, & elle le réduit au néant en lui montrant son origine, & lui faisant connoître que par lui-même il n'est rien du tout.

Mais ce qui est de plus favorable pour nous, & qui doit faire cesser toutes nos craintes, c'est qu'en abaissant l'homme, elle l'éleve; en le dépoüillant elle l'enrichit, & en l'anéantissant elle lui donne un nouvel être. Ainsi ne vous effraïez pas de trouver dans cette vertu, de l'abaissement, du dénuëment, &

de l'anéantiſſement, puiſque par un prodige inoüi, cet abaiſſement eſt le principe de la veritable grandeur ; ce dénuëment une ſource inépuiſable de richeſſes ; & cet anéantiſſement, une voie pour entrer dans une vie ſurnaturelle & divine. Trois effets admirables de l'humilité qui ſont de puiſſans motifs pour nous y animer. C'eſt ce que je vais tâcher de vous expliquer dans la ſuite de ce Diſcours.

I. Point. C'EST l'humilité qui eſt le fondement de notre Religion, ſelon le langage des Peres ; & cette expreſſion eſt également forte pour faire voir que l'humilité eſt le principe de la veritable grandeur d'un Chrétien, & qu'elle en eſt le principe par le moïen des abaiſſemens ; car la perfection chrétienne

nous eſt ordinairement repreſentée ſous la figure d'un édifice. Comme un Architecte proportionne la profondeur du fondement à l'élevation du bâtiment qu'il veut faire, auſſi plus on veut s'élever dans la vertu, plus il faut s'abaiſſer & s'aprofondir par le fondement d'une veritable humilité. Vous voulez devenir grand, commencez donc à vous faire petit, car c'eſt l'unique voie pour parvenir à la grandeur. Vous aſpirez à la perfection & aux vertus les plus ſublimes, penſez d'abord à préparer les fondemens de cet édifice ſpirituel. Quelque bâtiment qu'on veüille faire, il faut toûjours un fondement, mais on ne s'en mettroit pas fort en peine ſi on ne bâtiſſoit que des chaumieres : on creuſe un peu davantage pour une maiſon plus conſi-

derable : mais quand on fait de grands édifices, des Eglises, des Tours, des Palais qui doivent avoir une hauteur extraordinaire, il faut creuser fort avant dans la terre, parce qu'un fondement médiocre ne pourroit soûtenir des édifices si exhaussez : ainsi l'humilité étant le fondement du Christianisme, nous n'aurons jamais aucune vertu ni aucun degré de sainteté, si nous ne sommes humbles ; & si nous prétendons avancer dans la sainteté & nous élever aux grandeurs que notre Religion nous propose, c'est par une humilité profonde, constante & solide, qu'il faut nous y disposer.

Pour entrer plus profondément dans la preuve de cette verité, considerons en quoi consistent ces grandeurs ausquelles un Chrétien peut prétendre. Si

nous voulons en raiſonner par proportion avec les grandeurs de la terre, que pourroit-on ſouhaiter davantage pour s'agrandir dans un Royaume, que d'avoir accès auprès du Roi, d'être dans ſes bonnes graces, & dans une ſi grande conſideration auprès de lui, qu'il voulût qu'on nous traitât comme ſa propre perſonne? n'eſt-ce pas le comble des grandeurs où la fortune puiſſe élever un favori? Grandeur vaine, à la verité, puiſque c'eſt une grandeur mondaine qui tient de la nature des autres biens temporels; mais ſi elle ne peut nous fournir une veritable idée de la grandeur du Chriſtianiſme, elle nous fait concevoir que nous n'y pouvons deſirer rien de plus ſublime que d'avoir un libre accès auprès de Dieu, d'être agréable à ſes yeux, de

lui devenir ſemblable en quel-que façon ; & par-là, M. vous ſerez aiſément convaincus que les abaiſſemens où l'humilité nous porte, ſont le principe de la véritable grandeur ; puiſque la familiarité, l'amitié & la reſ-ſemblance de Dieu ſont les fruits que ces abaiſſemens produiſent. Jugez ſi de ſi grands avantages ne doivent pas contenter tous nos deſirs, & s'il nous reſte encore après cela quelque élevation à prétendre ?

L'Humilité nous familiariſe avec Dieu, nous donne un libre accès auprès de lui. Qui pourroit ſe l'imaginer, s'il ne nous avoit pas averti par ſon Prophête que ſes voyes étoient bien differentes de celle des hommes : Dans la perſuaſion où nous ſommes de ſa majeſté & de ſon excellence, ne croirions-nous pas

que pour approcher de lui il faudroit être élevé à tout ce qui paroît de plus grand & de plus considerable parmi les hommes?

Cependant S. Augustin nous apprend qu'il faut tenir une route toute contraire. Dieu est grand, Dieu est élevé, dit ce grand Saint, & cependant si vous vous élevez, vous vous trouverez beaucoup éloignez de lui : Si vous vous abaissez, il descendra aussi-tôt, & vous le trouverez auprès de vous. Plus vous vous étudierez à vous abaisser, à souffrir les mépris des hommes, à leur ceder en toute rencontre, plus vous aurez d'accès auprès de Dieu. Mais au contraire ces gens qui ne sçauroient souffrir la moindre injure, qui ne songent qu'à s'élever dans le monde, & à se faire estimer, plus ils croyent s'avancer parmi les

hommes, plus ils s'écartent de Dieu. Il ne faut pas qu'ils eſperent aucune familiarité, ni aucun entretien avec lui. Si dans l'oraiſon il s'entretient familierement avec les hommes, c'eſt avec les humbles, & non pas avec les ſuperbes.

Nous nous plaignons quelquefois que nous ne faiſons aucun progrès dans cet exercice, que nous y perdons notre tems, que nous y ſommes dans des ſechereſſes & des diſtractions continuelles, que Dieu ne nous y fait pas goûter les douceurs que les autres y reſſentent ; mais rentrons juſques dans nous-mêmes : examinons ſi ce n'eſt pas notre orgueil qui oblige Dieu à nous rebuter. N'avons - nous point trop d'empreſſement de nous faire eſtimer de ceux que nous frequentons ? Ne reſſentons-

ous pas un chagrin extraordinaire lorſqu'on nous témoigne .u mépris, qu'on nous dit quelque choſe de deſobligeant, ou que nous ſçavons qu'on dit quelque mal de nous ? Si vous aſpirez à la familiarité & aux entretiens qu'on peut avoir avec Dieu dans l'oraiſon, humiliez-vous, aimez l'abjection, renoncez à tous ſentimens de vanité, & Dieu ſe communiquera à vous dans l'oraiſon, & vous fera goûter des douceurs ineſtimables.

C'eſt la même raiſon qui nous empêche ordinairement d'être exaucez, & d'obtenir de Dieu les graces que nous lui demandons. Abaiſſez-vous, Seigneur, diſoit le Prophête Royal, afin de prêter l'oreille à ma voix & d'exaucer ma priere. Saint Auguſtin lui répond : Dieu s'abaiſſera pour nous écouter ſi nous ne

nous élevons pas par notre orgueil. Oüi, M. quand nous prions Dieu comme ce Publicain de l'Evangile, qui dans la vûë de sa bassesse n'osoit pas lever les yeux au Ciel, Dieu ne manque pas de nous exaucer. Mais si nous nous presentons devant lui la tête levée, si nous sommes de ces gens pleins d'eux-mêmes qui ne songent qu'à raconter leurs louanges, qui se glorifient du bien qu'ils croyent avoir fait, & qui méprisent tous les autres, ainsi que faisoit le Pharisien, Dieu ne nous exaucera pas, il n'écoutera point nos prieres, il se retirera & s'éloignera de nous : la raison en est claire : toute familiarité est fondée sur l'amitié. Nous n'aimons pas à converser avec ceux qui nous déplaisent : on ne se met pas fort en peine d'écouter & d'accorder ce qu'ils demandent.

Ainsi comme tous les superbes déplaisent à Dieu, il ne faut pas s'étonner si Dieu les rebute dans l'oraison & ne les veut point exaucer. Au contraire il s'approche des humbles, il se plaît à les écouter, il se communique familierement à eux, parce qu'il les aime, & qu'ils lui sont agréables, & c'est le second avantage que l'humilité nous procure, en nous abaissant elle nous rend agréables aux yeux de Dieu.

Cette vertu est si fortement établie dans les saintes Ecritures, que selon la remarque de saint Augustin, il n'y a presque pas une page dans l'Ecriture qui ne nous en fournisse des preuves. Quel bonheur que d'être aimé d'un Dieu! cet avantage ne doit-il pas nous consoler de toutes les peines où l'humiliation nous expose? Vous ne pouvez, dites-

vous, ſouffrir cette injure, ni pardonner à l'auteur des médiſances qu'on fait de vous : vous craignez que cela ne nuiſe à votre réputation & empêche l'eſtime qu'on devroit avoir pour vous : cette penſée vous met dans le chagrin, dans le trouble & dans l'inquietude ; la colere & l'emportement vous ſaiſiſſent ; mais ſi vous calmiez ces mouvemens, & vous laiſſiez conduire aux ſentimens que l'humilité vous inſpire, vous verriez que ce deshonneur, cette abjection, ce mépris, ſi vous en faites un bon uſage, vous rendra agréable à Dieu. Il vous privera peut-être de l'eſtime des créatures, mais il vous attirera l'eſtime du Créateur : Les hommes feront moins d'eſtime de vous, mais vous ſerez plus conſideré dans le Ciel ? On ſe mocquera peut-

:tre de vous ſur la terre ; on vous
aillera, on vous fera inſulte,
nais Dieu aura plus de ſoin, plus
l'amitié, plus de tendreſſe pour
ous. Cet échange ne vous ſera-
-il pas avantageux ? Avez-vous
roit de vous en plaindre & de
ous laiſſer aller à des tranſports
violens ?

Appliquons cette vûë à ces
nouvemens de vanité qui peu-
ent quelquefois ſe gliſſer dans
:s Communautez les plus ſain-
:s, puiſqu'il s'en eſt trouvé par-
ni les Diſciples de notre Sei-
neur. Il y a des gens qui ayant
uitté le monde voudroient en-
ore que les mondains euſſent
e l'eſtime pour eux ; ils ne peu-
ent ſouffrir qu'on les oublie, ou
u'on leur témoigne du mépris;
s voudroient garder dans la re-
raite, le rang & les honneurs
u'ils avoient dans le ſiécle : Ils

ſe piqueront de naiſſance, de bel eſprit, de conduite, de capacité pour les affaires, & d'autres qualitez ſemblables, par où ils prétendent ſe diſtinguer des autres, s'élever aux charges d'une maiſon, & acquerir de la réputation parmi les perſonnes de dehors.

Ce ſont des ſentimens bien dangereux, M. mais ils n'auront jamais d'entrée chez vous, tant que vous ſerez perſuadez que rien ne vous peut rendre ſi aimables à votre Epoux que l'amour de la baſſeſſe & de l'humilité: & qu'au contraire tout ce qui vous donneroit quelque élevation parmi le monde, n'eſt qu'abomination devant Dieu. Belles paroles, M! Verité importante! Verité bien terrible aux gens du monde, & à laquelle je ne ſçaurois penſer ſans frémir

nir ! Tout ce qu'il y a de grand, e pompeux & d'éclatant parmi es hommes, Dieu ne le regarde u'avec horreur. C'est J. C. mêne qui l'a dit, & il n'est pas posble de le révoquer en doute. h ! si nous en étions bien peradez, ne serions-nous pas conens, quand nous verrions qu'on ous méprise ? Oserions-nous uhaiter des grandeurs ? Ne ous estimerions-nous pas heuux, lorsque nous n'avons rien e ce que le monde estime ? Rineſſes de la terre, dignitez temorelles, superbes Palais, trains agnifiques, & tout ce qu'il y a 'éclatant sur la terre, que les ommes du siécle vous rechernent, que les payens vous idotrent, que les mondains sourent après vous, vous n'avez en qui doive toucher le cœur un Chrétien, ayant appris de

Quod hominibus altum est abominatio est ante Deum. Luc 16. 15.

la bouche de ſon divin Maître que vous n'êtes qu'abomination devant lui ! Ce Chrétien n'aura garde de ſe laiſſer charmer par vos vaines apparences, jamais il ne vous eſtimera , jamais il ne vous recherchera ; & ſi la condition où Dieu l'a mis l'oblige à conſerver quelque marque de la grandeur humaine, ce ſera dans les ſentimens de cette ſainte Reine, que la providence de Dieu éleva ſur le trône des Perſes pour le ſalut de ſon peuple, mais qui dans ſa grandeur conſervoit tant d'amour pour l'abjection, qu'elle gémiſſoit de ſe voir obligée de
Eſther. 14. 16. ſe parer d'un Diadême. Vous ſçavez, diſoit-elle à Dieu, la neceſſité où la Providence m'a réduite, vous ſçavez que j'ai en abomination cette marque de gloire que j'ai ſur ma tête, lorſque je parois en public, vous ſça-

ez que je ne regarde cette cou-
nne qu'avec horreur, & que
la considere comme un drap
üillé de mille ordures, & que
rsqu'il m'est permis de l'ôter,
la quitte aussi-tôt & ne la puis
uffrir un moment. Ah! que ce
ntiment est beau, & que cette
iive condamnera de Chrétiens
ır son exemple! Qu'il seroit
ıportant de l'inspirer de bon-
e heure aux enfans, dont on
ous confie l'éducation! Qu'une
le Chrétienne se rendroit ai-
able à Dieu, si lorsqu'elle est
oligée par sa condition & par
volonté de ses parens, de se
rvir de quelques ajustemens
ondains, elle ne les prenoit
ı'à regret, & ne les regardoit
ı'avec quelque sorte d'horreur!
lais au contraire, souvent ce
nt elles qui les pressent, qui
ıportunent, qui sollicitent,

qui contraignent leurs parens, malgré qu'ils en ayent, de consentir à leur vanité, & pensent par-là acquerir l'estime des hommes. On n'y réussit que rarement ; mais quoiqu'il en arrive, on se rend abominable devant Dieu, au lieu que se contentant d'une juste médiocrité, méprisant ces vains ornemens, appliquant aux pauvres ces dépenses superfluës, & ne nous souciant point de l'estime des hommes, nous nous rendons agréables aux yeux de Dieu.

Ajoûtons un troisiéme avantage de l'humilité, & disons qu'en nous abaissant, outre l'amitié & la familiarité de Dieu, nous avons encore l'honneur de lui devenir semblable. Aman ne se figuroit rien de plus glorieux que d'être comme Assuerus, & ce Prince lui ayant demandé ce

u'il devoit faire pour bien ho-
orer un de ſes ſujets, cet hom-
ıe l'un des plus ſuperbes qui fut
ımais, s'imaginant que c'étoit
lui que le Roi deſtinoit cet hon-
eur, lui conſeilla d'ordonner
ue celui qu'il avoit réſolu d'ho-
orer, fût vêtu à la royale,
u'on lui mît le Diadême ſur la
ête, qu'on le fît monter ſur un
es chevaux de la perſonne du
.oi, & qu'on le menât dans cet
quipage dans toutes les ruës &
ans toutes les places publi-
ıes, & qu'un des principaux
eigneurs de la Cour marchant
pied devant lui, & tenant les
ênes de ſon cheval, s'écriât:
ıinſi ſera honoré celui que le
Roi voudra honorer.

Voilà, M. où ſon orgueil aſ-
ıiroit, & ce qui flattoit ſon am-
ıition: vous ſçavez qu'il fut
rompé dans ſes prétentions, &

que cet honneur qu'il ſe promettoit fut deferé à l'un de ſes ennemis. Mais nous ne devons pas laiſſer d'en conclure, que ce que l'orgueil humain ſe propoſe de plus pompeux, nous y pouvons parvenir par les abaiſſemens d'une ſainte humilité. Si ce Roi des Perſes ne pouvoit pas honorer davantage ſon ſujet, qu'en ſe le faiſant ſemblable, le traitant comme lui, & lui communiquant les marques de ſa royauté, J. C. étant notre ſouverain Monarque, le plus grand honneur où nous puiſſions aſpirer, c'eſt d'être traitez & vêtus comme lui; & puiſqu'il n'a point eu d'autre Diadême que ſa Couronne d'épines; point d'autres habits royaux que ce vieux manteau de pourpre & cet habit d'écarlate, dont Herode & les ſoldats le revêtirent pour ſe mocquer de lui:

puisqu'il a mené une vie pauvre, abjecte & anéantie, fuyant l'éclat & l'estime des hommes, souffrant avec une patience admirable les injures des hommes & leurs opprobres, c'est un avantage pour nous que de lui ressembler en cet état ; & lorsqu'il veut bien nous y mettre, on peut dire avec verité : Ainsi sera honoré celui que le Roi voudra honorer. Apôtres de J. C. que vous étiez convaincus de cette verité, lorsque la Providence ayant permis que les Juifs vous traitassent comme ils avoient traité votre Maître, vous en témoignâtes tant de joye ! Après avoir été bafouez, moquez & fouettez publiquement, ils s'en revenoient comme triomphans, tenant à grand honneur de ressembler à leur Maître. Les Apôtres s'en allerent avec joye de devant le

Conſeil, parce qu'ils avoient été trouvez dignes de ſouffrir des opprobres pour le nom de J. C. Regardez Alexis dans cette pauvre chambre où ſon pere l'avoit logé ſans le connoître, où il étoit le joüet de ſes propres domeſtiques, battu, moqué & maltraité par ceux qui devoient être ſes eſclaves. Regardez ſaint Roch détenu priſonnier dans la ville dont il étoit le Seigneur, mépriſé par ſes ſujets, inconnu, perſecuté par ſes parens, abandonné par tout le monde : Le voyant en cet état on en fait peu de cas; mais ſi vous avez l'eſprit du chriſtianiſme, vous vous écrierez avec moi, *Ainſi ſera honoré celui que le Roi voudra honorer.* C'eſt le plus grand honneur que Dieu leur puiſſe accorder, puiſqu'il les rend ſemblables à ſon Fils, à leur Roi, à leur Souverain.

Ce desir d'être semblable à
)ieu avoit été cause de la perte
.es Anges & du premier hom-
ne, parce qu'ils vouloient s'é-
:ver pour parvenir à cette res-
:mblance. *Je monterai sur le trô-
e*, dit Lucifer, *& je me rendrai
:mblable au Très-Haut*, & en
nême tems son orgueil le fit
omber dans les enfers avec la
roisiéme partie des Anges. Il
nspira le même desir à nos pre-
niers peres. *Vous serez comme des
Dieux*, leur dit-il, *& vous par-
ciperez à l'excellence de la sagesse
ivine*, & eux ayant succombé à
ette tentation, ils furent chas-
ez du Paradis, & condamnez a-
ec leur posterité à toutes les mi-
eres que nous ressentons. Dieu
lont la bonté est infinie, a vou-
u nous détourner d'une ambi-
ion si dangereuse; il a voulu
mpêcher que ce desir qui nous

porte à nous rendre ſemblables à lui, ne nous fût auſſi funeſte qu'il l'a été au démon & à nos premiers parens: Il a voulu faire en ſorte que ce deſir pût nous donner de la pente & de l'inclination pour l'humilité, au lieu de nous inſpirer des ſentimens d'orgueil & d'élevation. C'eſt pour cela que le Fils de Dieu venant au monde a recherché l'humiliation & l'abaiſſement. Il s'eſt humilié, afin que nous puiſſions nous rendre ſemblables à lui, ſans ſortir de la condition qui nous eſt dûë, & ſans nous élever au-deſſus de ce que mérite notre néant. Il s'eſt humilié, afin que ce deſir qui avoit cauſé notre perte, devînt l'inſtrument de notre ſalut: Il s'eſt humilié, afin que ce deſir nous retirât des enfers où il avoit précipité les démons, nous fît rentrer dans le

Paradis d'où il avoit chaſſé nos premiers peres, & nous fît rendre les graces dont il les avoit dépoüillez.

Aſpirons M. à devenir ſemblables à Dieu, puiſque c'eſt lui-même qui le veut & qui nous en ſollicite ; mais ne diſons plus, *Je monterai & je me rendrai ſemblable au Très-Haut.* C'eſt ce qui a damné tous les réprouvez. Prenons donc une route oppoſée, & diſons : Je deſcendrai, & en deſcendant, en m'abaiſſant, je deviendrai ſemblable au Très-Haut. C'eſt ce qui ſantifiera tous les Saints. Je me tiendrai heureux d'être d'une condition médiocre, & de n'avoir rien de tout ce que le monde eſtime ; par cela je me rendrai ſemblable à J. C. Je renoncerai à la vanité qui me fait dire & faire tant de choſes, pour m'élever

le plus qu'il eſt poſſible dans ma profeſſion ; j'aimerai la pauvreté , je me retrancherai de tout ce que je pourrai dans mes habits & dans mes meubles, afin qu'ils ayent plus de reſſemblance & de rapport aux langes & à la crêche de mon Sauveur, & je ſouffrirai patiemment & même avec joye les injures, l'oubli & les moqueries des hommes : je ne ferai rien pour m'attirer leur eſtime : je cacherai même les choſes qui me la pourroient procurer, afin de participer aux mépris & aux humiliations d'un Dieu.

Voilà les ſentimens que le deſir de reſſembler à Dieu nous doit maintenant inſpirer. Voilà l'unique moyen de nous agrandir dans le Chriſtianiſme ; & celui qui prend une autre route, tombe plutôt que de monter. Il

n'y a que l'humilité qui puisse nous élever, il nous est impossible de monter à moins que nous ne descendions ; & c'est une loi éternelle & immuable dont J. C. même n'a pas voulu se dispenser. Il faut s'humilier pour être élû : mais cette même loi nous oblige à nous dépoüiller si nous voulons être enrichis. C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

II. Point.

JE ne sçai, M. si vous avez jamais bien conçû ce que saint Paul nous enseigne & nous fait entendre, lorsqu'il attribuë nos peines & nos chagrins à l'inclination qui nous porte à nous revêtir sans nous être auparavant dépoüillez. *Ingemiscimus gravati.* Le sens qu'on donne ordinairement à ces paroles est, que nous nous affligeons d'être obli-

2. Cor. 5. 4.

gez de mourir, parce que nous voudrions joüir du bonheur de l'autre vie sans ressentir les incommoditez de la mort, & nous souhaiterions que Dieu nous revêtît de sa gloire sans qu'il nous dépoüillât de notre chair. C'est ainsi que saint Chrysostome explique ce passage.

Mais on pourroit, ce me semble, lui donner un autre sens plus étendu, & je trouve que cette remarque de saint Paul convient merveilleusement aux inquietudes & aux embarras où l'on se met quand on veut accommoder la pratique de la vertu avec les inclinations de la nature. Il y a des gens qui ont quelque envie de servir Dieu : la beauté de la vertu les charme, la pensée des fins dernieres les étonne : Ils seroient bien aises de mettre ordre à leur salut, mais de renon-

cer aux biens & aux plaiſirs temporels, ils ne ſçauroient s'y réſoudre. Ils voudroient que la douceur & les commoditez de la vie ſe puſſent unir aux exercices de la pieté; & trouvant que cela eſt impoſſible, ils ſont dans des afflictions continuelles dont le poids les accable & les fait gémir, *ingemiſcimus gravati.* De là vient que le même Apôtre nous avertit que ſi nous voulons embraſſer une vie ſelon les maximes de l'Evangile, & qui s'appelle, ſelon le langage de l'Ecriture, ſe revêtir de l'homme nouveau, il faut ſe dépoüiller du vieil homme; il faut renoncer à la vanité, à la ſenſualité, à la délicateſſe, à l'attache des biens de la terre, & à tous les autres mouvemens de notre nature corrompuë; car ſans cela nous ne ſerons jamais en repos; & quel-

ques résolutions que nous puissions prendre pour nous donner à la vertu, elles n'auront ni force, ni solidité, ni constance. Je dis plus, il faut encore se dépoüiller de tout le bien qui est en nous, même des vertus & des biens spirituels. C'est sur ceux-là que j'insisterai davantage en ce discours, parce que ce sont les seuls biens que la foi reconnoisse pour veritables ; & cependant quelque veritables qu'ils soient, il faut nous en dépoüiller, c'est-à-dire qu'il ne les faut jamais regarder comme un bien qui nous soit propre, ni même en prendre sujet de nous glorifier, autrement nous les perdrons bientôt, & nous obligerons Dieu à se retirer de nous.

Voilà le dénuëment où l'humilité nous porte ; c'est par-là qu'elle nous enrichit lorsqu'elle

ſemble nous apauvrir, & c'eſt par là qu'elle conſerve & qu'elle augmente en nous les biens dont elle ſemble nous dépoüiller. Elle nous donne & nous dépoüille de tout, parce qu'elle nous fait voir que nous n'avons aucun bien. Quelques talens & quelques qualitez avantageuſes dont nous puiſſions être ornez, ou elle nous en ôte la connoiſſance, ou elle nous en ôte la proprieté, ou elle nous les cache entierement, ou elle nous fait connoître qu'ils appartiennent entierement à Dieu, & par-là elle nous réduit à une totale pauvreté. Mais aïant détourné par des vûës ſi épurées, le mauvais uſage que nous pourrions faire des dons de Dieu, elle fait en ſorte qu'il n'a plus de réſerve pour nous, qu'il verſe abondamment dans nos cœurs les tréſors de ſes graces.

J'ai dit que l'humilité nous ôtoit la connoiſſance des dons de Dieu, & c'eſt la diſpoſition qu'on admire dans une infinité de Saints qui ne voïoient perſonne ſur la terre à qui ils oſaſſent s'égaler, s'imaginant que tous les autres avoient plus de vertu qu'eux, & qu'ils étoient les plus grands pécheurs qui fuſſent au monde. Vous me direz qu'il n'eſt pas poſſible qu'une perſonne qui a toûjours bien vécu puiſſe avoir ces ſentimens, puiſqu'elle voit tant de gens qui négligent les bonnes œuvres où elle s'eſt occupée toute ſa vie, & qui s'abandonnent à pluſieurs crimes dont elle a toûjours de l'éloignement & de l'horreur. Mais je vous répondrai que ſi nous étions bien humbles, nous n'aurions pas toutes ces vûës; l'humilité nous cacheroit tout le bien qui eſt en

nous, & nous donneroit une si vive representation de tous les sujets que nous avons de nous humilier, que nous n'aurions garde d'entrer dans toutes ces reflexions. Ne voyons-nous pas tous les jours des personnes malades, affligées, qui ressentent si vivement leurs maux, qu'ils croyent être les seuls qu'on doive plaindre. On a beau leur dire qu'il y en a d'autres qui ont des maladies plus douloureuses & des afflictions plus violentes, ils ne sçauroient se le persuader; on a beau leur representer les biens dont ils joüissoient, & qui leur devroient servir de consolation, ils les comptent pour rien, & sont tellement frappez de leurs maux, qu'ils ne peuvent penser à autre chose.

Voilà l'état où l'humilité met une ame, & c'est une adresse,

dit ſaint Bernard, dont la providence de Dieu ſe ſert pour préſerver ſes ſerviteurs des attaques de la vanité; elle les conduit de telle ſorte, qu'ils ne peuvent regarder qu'à leurs défauts, ſans penſer à ceux des autres, & ne font aucunes reflexions ſur leurs vertus. Plus ils avancent dans la pieté, & moins ils croïent y avoir fait des progrez. Le péché aveugle ceux qui le commettent, & fait ſouvent qu'ils font gloire de choſes qui doivent faire horreur à tout le monde. Mais l'on peut dire, & c'eſt le ſentiment de ſaint Gregoire, que l'humilité nous aveugle d'une maniere toute oppoſée par un ſaint & heureux aveuglement, qui fait que des perſonnes vertueuſes s'imaginent ne faire aucun bien, quoique tous ceux qui les connoiſſent ſoient édifiez par leur exem-

ple. En voulez-vous un bel exemple tiré de l'Ecriture ſainte? Moïſe deſcendant de la montagne aprés y avoir converſé quarante jours, les graces qu'il y avoit reçûës étoient ſi abondantes, qu'elles paroiſſoient même à l'exterieur, & rendoient ſon viſage tout raïonnant de lumieres; mais cet éclat lui étoit inconnu, & ne paroiſſoit qu'aux Iſraëlites: ils étoient tous en admiration de la ſplendeur où ils le voïoient, & il ne ſçavoit quelle étoit la cauſe de leur étonnement & de leur admiration. Il en eſt de même des perſonnes veritablement humbles; elles ont des talens merveilleux, elles ſont remplies de graces & de doctrine, elles ſont ornées de toutes ſortes de vertus, mais elles ne laiſſent pas de ſe croire trés-pauvres & trés-imparfaites, parce que l'humi-

lité leur cache toutes ces belles qualitez qui raviſſent les autres en admiration : au contraire elle leur découvre tous leurs défauts, elle en exagere toutes les circonſtances, elle leur reproche toutes leurs infidelitez & toutes les graces particulieres dont elles n'ont pas fait bon uſage; ainſi elle les tient toûjours dans un grand mépris d'eux-mêmes, & leur dit à tous momens que bien loin de ſe croire riches & comblez de biens, ils doivent ſe conſiderer comme malheureux & de pauvres miſerables aveugles dénuez de toutes choſes.

Ces ſentimens pour l'ordinaire viennent plûtôt du cœur que de l'eſprit. Une ame humble reſſent ſa miſere : elle eſt perſuadée qu'elle ne fait aucun bien, mais elle auroit bien de la peine à donner quelque raiſon du jugement

qu'elle fait. C'eſt ce qui paroît dans cette belle réponſe d'un Solitaire que nous liſons dans S. Dorothée. Un Solitaire aïant entendu ce ſaint homme qui ne parloit à tous momens que de la grandeur de ſes péchez, il vouloit l'en reprendre, & lui perſuader par differentes raiſons qu'il ne devoit pas s'eſtimer un grand pécheur, puiſque bien loin de tranſgreſſer la loi de Dieu, il s'occupoit continuellement à le loüer & à le ſervir. Ce Solitaire lui répondit avec une grande ſimplicité, qu'il ne ſçavoit que répondre à ſes raiſons, mais qu'il étoit convaincu que ce qu'il avoit dit étoit vrai. Ce Sophiſte voulant recommencer de nouveaux raiſonnemens, il lui ferma la bouche par ces paroles : Faites tels argumens qu'il vous plaira, je ne changerai jamais de

ſentimens, ma pauvreté & ma miſere me ſont connuës, Dieu m'en donne une vûë ſi claire, que vous ne pouvez me rien dire qui ſoit capable de l'obſcurcir. Ah! que cette vûë eſt précieuſe! & que nous ſerions heureux ſi nous en étions bien convaincus & bien pénetrez! Mais ne prétendons pas y parvenir en raiſonnant, en faiſant des reflexions ſur nous-mêmes, ou en nous comparant avec les autres, ce ne ſera qu'à force de peines & d'humiliations. L'amour propre eſt un Sophiſte bien ſubtil, qui ne manquera jamais de raiſons pour nous perſuader que nous avons bien du merite, & qu'il n'y a peſonne qu'on nous doive préferer. Mais répondez-lui avec ce ſaint homme: Je ne changerai jamais de ſentimens. Quelques penſées qui nous paſſent

ſent dans l'eſprit, affermiſſons-nous dans ce mépris de nous-mêmes : reconnoiſſons toûjours que nous ſommes de pauvres miſerables, & ſi nous n'en ſommes pas convaincus, c'eſt un ſujet de nous en humilier, c'eſt une marque que nous n'avons fait aucun progrez dans la vertu, puiſque nous n'avons pas la vûë & la connoiſſance de notre miſere, qui eſt comme le fondement de la vertu d'humilité.

Que ſi on a quelquefois de certains avantages au-deſſus des autres que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître, nous ne devons pas en être moins pauvres à nos yeux, ni nous eſtimer plus riches, puiſque ce ne ſont pas des biens ni des avantages qui nous ſoient propres. Quelques bonnes œuvres que nous nous puiſſions flater de faire, quelque

naissance ou dignité qui nous rende considerables aux yeux des hommes, ne devons-nous pas nous demander avec saint Paul : Y a-t-il quelque chose en nous que nous puissions nous attribuer, & que nous n'aïons reçû de la main de Dieu ? Il ne faut donc pas nous en glorifier comme si nous les tenions de nous-mêmes. Il ne faut pas nous imaginer qu'on nous doive des respects & des soumissions. Pourquoi nous imaginerions-nous qu'on nous fait tort quand on nous traite comme les autres, & qu'on ne nous donne point de préference ? C'est souvent ceux qui nous loüent & qui nous flatent qui nous font tort, en nous donnant occasion de nous en orgueillir. C'est nous-mêmes qui faisons tort à Dieu, en lui dérobant la gloire qui lui est dûë, puisque

tout le bien qui eſt en nous lui appartient. Dans nos meilleures actions nous n'avons été que ſes inſtrumens, & nous n'avons cooperé à ſes graces qu'avec beaucoup d'infidelité. C'eſt donc à lui que tout l'honneur eſt dû, ſans que nous meritions autre choſe que la confuſion. Toutes les loüanges qu'on nous donne, toute l'eſtime qu'on nous témoigne lui doivent être rapportées, ſans que nous réſervions rien pour nous-mêmes.

C'eſt l'exemple que nous donne la ſainte Vierge, qui étant loüée de ſa couſine Eliſabeth, ne s'appliqua rien de tout ce qu'on lui dit, & ne ſongea qu'à glorifier Dieu & à lui marquer ſes reconnoiſſances. C'eſt ainſi que ſaint Pierre ſe voïant conſideré à cauſe d'un miracle que Dieu venoit d'operer par ſon miniſtere.

Magnificat anima mea Dominum. Luc. 1.

re, ne pouvoit ſouffrir qu'on lui en témoignât de l'eſtime, & ſe tournant vers le peuple étonné, leur dit : Pourquoi vous arrêtez-vous à nous regarder, comme ſi nous avions agi par notre propre vertu ? Eſtimez Dieu qui eſt l'auteur de ce miracle ; admirez ſon autorité; reconnoiſſez ſa puiſſance ; donnez-lui les loüanges qui lui ſont dûës, mais ne ſongez plus à nous, puiſque nous n'avons point de part à cette merveille, & ne voulons aucune part à votre eſtime, afin que vous la réſerviez pour Dieu ſeul.

Lorſqu'une ame eſt dans cette diſpoſition ſi pure & ſi dégagée, lorſqu'elle eſt ſolidement établie dans cette déſapropriation, comme parlent les ſpirituels ; lorſqu'elle eſt veritablement perſuadée que tout ce qu'elle a de bon vient de Dieu, & qu'elle eſt

fidelle à rapporter tout à lui ſans ſe rien réſerver pour elle-même, Dieu n'a plus de réſerve pour elle, il lui communique ſes dons avec une liberalité qui va juſques dans l'excez. Et c'eſt ce qui fait dire à Richard de S. Victor que l'humilité eſt comme un lieu qui loge & qui reçoit la grace, elle dilate les cœurs, elle les élargit, elle leur donne une capacité preſque infinie ; comment cela ? en les vuidant, en les déſempliſſant, en les dépoüillant de toutes choſes. Certains Philoſophes ſuppoſent que les corps les plus peſans s'élevent & montent en haut lorſque ce mouvement eſt neceſſaire pour empêcher qu'il n'y ait quelque eſpace qui demeure ſans être rempli ; auſſi Dieu deſcend dans une ame lorſqu'il la voit bien vuide d'elle-même & de toutes les reflexions

& des retours que l'orgueil a coûtume de nous inſpirer ; comme il ne peut ſouffrir qu'on lui uſurpe ſa gloire quand il voit des perſonnes qui tirent vanité des biens qu'il leur fait, il retire ſes dons, il diminuë ſes largeſſes, leur orgueil étant comme une digue qui en arrête le cours & qui les empêche d'en recevoir les écoulemens. Mais lorſque nous ſommes fideles à faire remonter à lui l'encens, & toutes les loüanges que nous recevons des hommes, Dieu ſe plaiſant dans cette fidelité & voïant qu'il ſera glorifié par les dons de ſes graces, bien loin de les diminuer, il les augmente & nous les communique avec plus de liberalité.

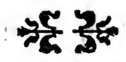
De là vient que pour les plus grands ouvrages il choiſit ſouvent les perſonnes qui paroiſſent les plus viles, parce qu'elles ont

moins d'occaſion de s'en attribuer le ſuccez. L'Ecriture ſainte nous en fournit mille exemples, qu'il n'eſt pas neceſſaire de vous rapporter. Tirons-en ſeulement cette concluſion, que lorſque nous faiſons reflexion ſur nos vices & ſur nos foibleſſes, il ne faut pas nous en prendre à notre peu d'eſprit, ni à notre mauvais naturel, ni au défaut d'inſtruction. Ne diſons pas que ſi on nous eût mieux élevez, nous fuſſions devenus plus vertueux; que nous ne ſommes pas propres à réüſſir dans l'oraiſon & dans les autres exercices ſpirituels; que ce ſont nos emplois, ou les perſonnes avec qui nous vivons qui ſont la cauſe de nos chûtes. Ce ne ſont-là que des déguiſemens de l'amour propre. La veritable ſource de notre malheur, c'eſt notre orgueil, c'eſt notre

vanité. Si nous étions bien humbles, moins nous aurions d'esprit & de talens naturels, & d'instructions des hommes, plus Dieu nous feroit de graces, parce qu'il en seroit davantage glorifié, & qu'on verroit plus clairement que tout honneur lui appartient. Mais la moindre faveur nous est une occasion de vanité, le moindre bien que nous faisons nous enorgueillit, la moindre loüange qu'on nous donne nous enfle le cœur.

Devons-nous aprés cela nous étonner de nos imperfections & de nos chûtes? Dieu les permet en punition de notre orgueil, & jamais nous ne viendrons à bout de nous corriger, jamais nous ne ferons de progrez dans la vertu jusqu'à ce que nous soïons dépoüillez de tout ce que nous nous attribuons & prétendons

avoir comme de nous-mêmes. Il ne faut rien nous approprier, ni talens, ni merite, ni vertu, ni même notre être & notre substance. Une ame chrétienne doit connoître que tout appartient à Dieu, & qu'elle n'a rien de propre que le néant. C'est par-là que se trouvant non-seulement entierement dépoüillée, mais même entierement anéantie, elle est en effet en état de participer à cette nouvelle gloire que JESUS communique aux ames humbles, & c'est ce que je vous souhaite au nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit. Ainsi soit-il.



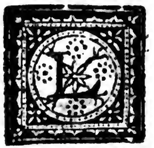


SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Maria de qua natus eſt JESUS, qui vocatur Chriſtus.

Marie, de laquelle eſt né JESUS, *qui eſt nommé le Chriſt*. En ſaint Matthieu chapitre premier.



Es hommes ne ſçauroient d'ordinaire expliquer de grandes choſes qu'en beaucoup de paroles : à peine peuvent-ils, par

de longues expreſſions, donner une haute idée de ce qu'ils s'efforcent de loüer. Mais quand il plaît à l'Eſprit de Dieu d'honorer quelqu'un d'une loüange, il la rend courte, ſimple, majeſtueuſe : auſſi eſt-il digne de lui de parler peu & de dire beaucoup. Il ſçait renfermer en deux mots les plus grands éloges. Veut-il loüer Marie, & nous apprendre ce qu'il faut penſer d'elle ? il ne s'arrête point à toutes les circonſtances que l'eſprit humain ne manqueroit pas de rechercher pour en compoſer une foible loüange : il va d'abord à ce qui fait toute ſa grandeur. Par un ſeul trait, il nous dépeint tout ce que Dieu a verſé de graces dans ſon cœur, tout ce qu'on peut s'imaginer de grand dans les Myſteres qui ſe ſont accomplis en elle, tout ce qu'il y a de plus ad-

mirable dans le cours de ſa vie. Il n'a beſoin ce divin Eſprit, que de nous dire ſimplement que Marie eſt la Mere du Fils de Dieu ; cela ſuffit pour nous faire entendre tout ce qu'elle eſt digne d'être : *Maria de qua natus eſt Jeſus.*

Que ne ſuis-je, mes Freres, tout animé de cet eſprit, qui aide notre foibleſſe, comme dit ſaint Paul ! Que ne puis-je, par des termes ſimples, mais perſuaſifs, vous remplir de zele & d'admiration pour Marie ! C'eſt aujourd'hui que nous celebrons ſon triomphe : jour où elle finit une ſi pure & ſi belle vie. C'eſt aujourd'hui que nous lui devons toutes nos loüanges : jour où elle a commencé une autre vie ſi heureuſe, ſi pleine de gloire : jour où le Ciel pour qui elle étoit faite, ravit enfin à la terre le plus

précieux dépôt que le Fils de Dieu y eût laiſſe : jour qui étant le dernier de ceux qu'elle a paru au monde, doit être employé par nous à admirer toutes ſes vertus raſſemblées. Qu'il eſt beau, qu'il eſt naturel aujourd'hui, qu'il eſt convenable à l'édification du peuple fidele, de voir toute la ſuite de ſes actions, avec la ſainte mort qui les a couronnées ! Conſiderons donc l'uſage qu'elle a fait de la vie, l'uſage qu'elle a fait de la mort. Apprenons par ſon exemple, à nous détacher de la vie, pour nous préparer à mourir. Apprenons par ſon exemple, à regarder la mort comme le terme de notre bienheureuſe réünion avec J. C. Voila, mes Freres, voila tout ce que le Christianiſme exige de nous. Nous en trouvons dans Marie le par- Diviſion.

fait modele. Prions-la de nous obtenir les lumieres dont nous avons besoin pour méditer avec fruit ces deux veritez. *Ave Maria.*

I. Point. LA sainte Vierge, pauvre selon sa condition, ennemie des plaisirs grossiers qui touchent les sens, obéïssante, toûjours humblement renfermée dans l'obscurité, accablée enfin de douleur par les tourmens de son divin Fils ; sa vie n'a été qu'un long & douloureux sacrifice, qui n'a fini que par sa mort. C'est ainsi, mes Freres, que Dieu détache du monde les ames dont le monde n'est pas digne, & qu'il reserve toutes pour lui. C'est ainsi que la Providence conduit par un chemin de douleurs la Mere même du Fils de Dieu. Apre-

nez, Chrétiens, aprenez par l'autorité de cet exemple, ce qu'il faut qu'il vous en coûte pour être arrachez à la puissance des tenebres, comme parle saint Paul; pour être transferez dans le Royaume du Fils bien-aimé de Dieu, c'est-à-dire, pour n'être point aveuglez par l'amour des biens périssables, & pour vous rendre dignes des biens éternels.

Marie, fille de tant de Rois, de tant de souverains Pontifes, de tant d'illustres Patriarches, comme le remarque saint Gregoire de Nazianze dans le Poëme qu'il a fait sur cette matiere; Marie destinée à être la Mere du Roi des Rois, naquit dans un état de pauvreté & de bassesse. Elle étoit fille de David, comme saint Paul l'assure aux Hebreux : par consequent elle au-

roit dû profiter de cette illuſtre naiſſance, elle auroit dû avoir part à la ſucceſſion de la Maiſon Royale. Mais depuis le retour de la captivité de Babylone, les terres de toutes les tribus étoient confonduës ; les partages faits par Joſué ne ſubſiſtoient plus ; toutes les fortunes étoient changées dans cette révolution. Joachim & Anne, Princes par leur naiſſance, étoient par leur fortune de pauvres gens. Au lieu de demeurer du côté de Bethleem, où la ſainte Vierge alla avec S. Joſeph ſe faire enregiſtrer, parce, dit l'Evangile, que c'étoit leur païs, & qu'ils étoient de la famille de David ; au lieu, dis-je, de demeurer dans ces riches heritages de la tribu de Juda, ils demeuroient à Nazareth, petite ville de Galilée, dans le territoire de la tribu de Zabulon. Là

ils vivoient comme étrangers, ſans biens ; excepté, dit ſaint Jean de Damas, quelques troupeaux, & le profit de leur travail. Ainſi profondement humiliée dès ſa naiſſance, Marie fut donnée pour épouſe à un Charpentier. Ne doutons point qu'en cet état elle n'ait été occupée aux travaux qui nous paroiſſent les plus rudes & les plus bas. Repreſentons-nous, (car il eſt beau de ſe repreſenter ce détail, que Dieu même n'a pas dédaigné de voir avec complaiſance,) repreſentons-nous donc cette auguſte Reine du Ciel toute courbée ſous la peſanteur des fardeaux qu'elle portoit ; tantôt employant ſes mains pures à cultiver la terre à la ſueur de ſon viſage ; tantôt faiſant elle - même les habits de toute la famille, ſelon la coûtume des femmes

Juives ; tantôt allant puiser de l'eau pour tous les besoins domestiques, selon l'exemple des plus illustres femmes des Patriarches ; tantôt apprêtant les doux repas que devoient faire avec elle son pere, sa mere & son chaste époux. Qu'il est beau de la voir ainsi dans ces humbles fatigues, mortifier son corps innocent, pour faire rougir les femmes Chrétiennes de tous les siécles, par un exemple qui confond si bien leur vanité & leur délicatesse ! Mais cet époux à qui elle obéït si humblement, n'est son époux que pour proteger & cacher tout ensemble sa virginité ; que pour en rendre le sacrifice plus heroïque par une victoire continuelle au milieu de l'occasion même. Icy, mes Freres, le mariage a des loix nouvelles. Ailleurs les maris, dit l'E-

criture, ne font plus qu'une ſeule chair; ici ils ne font plus qu'un ſeul eſprit : leur ſocieté, leur union n'a rien qui ne ſoit élevé au deſſus des ſens.

Marie ce germe de benediction & de grace, cette ſemence précieuſe d'Abraham, d'où devoit ſortir le Sauveur des Nations, avoit été elle-même le fruit des prieres & des larmes de ſes parens après une longue ſterilité. La pieté de Joachim & d'Anne rendit à Dieu ce qui venoit de lui, cette fille unique; ils la dévoüerent au Temple, & cette offrande n'étoit pas ſans exemple parmi les Juifs. Marie ainſi donnée à Dieu dès ſa plus tendre enfance, ne crut pas être à elle-même. Si elle s'engagea dans la ſuite à un époux mortel, ce ne fut que pour mieux cacher une vertu juſqu'alors in-

connuë. Alors, vous le ſçavez ; mes Freres, la ſterilité des femmes étoit un opprobre parmi les Juifs. Leur gloire étoit de multiplier le peuple de Dieu ; leur eſperance étoit de voir ſortir de leur race le Fils de Dieu même. Marie qui devoit en être la mere, mais qui ne le ſçavoit pas, ſe propoſe avec joie la honte de la ſterilité pour ſe conſerver pure. Si bientôt un Ange deſcend du Ciel pour lui annoncer les deſſeins du Très-Haut, la preſence de cet Eſprit ſous une figure humaine, étonne cette Vierge craintive. Cette heureuſe nouvelle qu'elle va devenir mere d'un Dieu, allarme ſa pudeur. Ne croyez pas que cet honneur qui mit à ſes pieds toutes les grandeurs de l'univers, puiſſe changer ni la ſimplicité de ſa vie, ni la pauvreté de ſon état, ni

l'obſcurité dont elle goûte les douceurs. Elle accouche à Bethléem dans une étable, n'ayant pas de quoi ſe loger : mere pauvre d'un fils qui devoit enrichir le monde entier de ſa pauvreté, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre. Elle fuit avec lui en Egypte, pour dérober ce précieux enfant à la perſecution de l'impie Herode ; & dans ſa fuite il ne lui reſte pour tout bien que ſon cher JESUS. Dieu la conſole & la rappelle. Voila enfin ſon Fils arrivé à cet âge où ſa ſouveraine ſageſſe devoit éclater dans la région de l'ombre de la mort. Dès l'âge de douze ans il quitte ſa Mere pour les interêts de ſon Pere. Bien-tôt il ne reconnoît plus pour parens que ceux qui font la volonté de Dieu. Il déclare qu'heureuſes ſont non les entrailles qui l'ont porté, non les mam-

melles qui l'ont nourri, mais les ames qui l'écoutent, & qui gardent fidelement la parole de Dieu. Il ne souffre plus qu'on admire les plus excellentes créatures que par rapport à lui. Par cette conduite si austere à la nature, il ne permet plus à sa Mere même de s'attacher à lui que par les liens de la plus pure religion. Attentive à l'ordre des conseils de Dieu, comme l'Evangile dit qu'elle fût dès la naissance de ce Fils, elle l'écoute, elle l'observe, elle l'admire, elle ne songe qu'à s'instruire dans un humble silence. Nous ne voyons point qu'elle ait fait de miracles; & qu'il est beau à elle de s'en être abstenuë! Nous ne voyons point qu'elle ait entrepris de communiquer aux autres la sagesse dont elle étoit pleine; que ce silence est grand, mes Freres, & que

Marie eſt admirable dans les endroits mêmes de ſa vie les plus obſcurs & les plus inconnus ! Qui auroit pû mieux qu'elle ſe ſignaler par l'inſtruction & par les miracles, elle qui avoit été la fidele dépoſitaire de tous les treſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu, elle qui étoit devenuë la mere de la ſageſſe ſouveraine & de la verité éternelle ? Elle ne penſe neanmoins qu'à obéïr, à ſe taire, & à ſe cacher. Après l'enfance de ſon Fils, il n'eſt plus parlé d'elle qu'autant que la vie de J. C. y engage comme par hazard les Evangeliſtes. En cela nous reconnoiſſons avec plaiſir combien la conduite de Marie & le ſtile de l'Evangile viennent d'un même eſprit de ſimplicité. Tout ce qui n'a pas un rapport neceſſaire à J. C. eſt ſupprimé. Que de vertus aimables & d'exemples

touchants ſont dérobez à la vûë des hommes par cette conduite! Marie mene une vie commune & cachée ; les Evangeliſtes nous le laiſſent entendre ſans nous l'expliquer en détail, & en effet ce détail n'eſt pas neceſſaire. Nous comprenons aſſez par ſon état, par ſes ſentimens, quelle devoit être ſa vie, dure, laborieuſe, ſoumiſe. Son obſcurité nous inſtruit infiniment mieux que n'auroient pû faire les actions les plus éclatantes. Nous avions déja aſſez d'exemples devant les yeux, pour ſçavoir agir & parler : mais il nous en falloit pour apprendre à nous taire, & à n'agir jamais ſans neceſſité. Trop attentifs aux choſes exterieures, toûjours pouſſez au de-là des bornes de notre état par notre vanité & par notre inquietude ; accoûtumez aux occupations qui flattent
les

les ſens & qui diſſipent l'eſprit; parlant magnifiquement de la vertu, & pratiquant mal ce que nous diſons: n'avions-nous pas beſoin, mes Freres, d'être convaincus par cet exemple, que la vertu la plus pure eſt celle d'une ame qui ſe retranche modeſtement dans ſes devoirs, qui fuit l'éclat, & qui aime la ſimplicité?

Dans cette vie humble & retirée Marie s'unit à Dieu de plus en plus par la ferveur de ſa priere; elle prépare déja ſon cœur au ſacrifice qu'elle doit faire de ſon Fils pour le bien du monde. Ce Fils qui entraîne les peuples dans les deſerts par les charmes de ſa doctrine; qui répand ſes bienfaits par tout où il paſſe, qui guérit toutes les langueurs, s'eſt fait lui-même notre remede pour nous guérir du peché qui eſt le

plus grand des maux ; il faut qu'il meure ce Fils, ce cher Fils ; il eſt notre victime ; & à la vûë des tourmens cruels qu'il va ſouffrir, un glaive de douleur déchirera le cœur de ſa Mere. Marie immobile aux pieds de la Croix, y contemple déja ce myſtere d'ignominie. Helas ! l'eût-elle crû ? Marie, l'euſſiez-vous penſé, qu'en donnant au monde celui qui en devoit être la joie & le bonheur, qui étoit l'attente de toutes les nations & de tous les ſiécles, il dût vous en couter ſi tôt après, tant de larmes & tant de douleurs ?

Si elle ne meurt pas d'accablement avec ſon Fils qu'elle voit mourir, c'eſt qu'elle eſt reſervée à une peine plus longue & plus rude. Que de douloureuſes années paſſées depuis, privée de ſon bien-aimé ; pauvre, errante dans ſa

vieilleſſe même ; n'ayant d'autre reſſource humaine que les ſoins de ſaint Jean qui la nourriſſoit à Epheſe, & expoſée à toutes ſortes de perſecutions.

Telle fut la vie de la Vierge ſainte, telle fut ſa préparation à la mort. Tout ſervit à la détacher ; Dieu rompit en elle tous les liens les plus innocens. La pauvreté, le travail, l'obſcurité, le renoncement aux plaiſirs ſenſibles ; la douleur de perdre ſon Fils, celle de lui ſurvivre longtems, furent ſon triſte partage. Ce fut par cet exercice continuel des vertus les plus pénibles & les plus auſteres, qu'elle arriva au dernier jour de ſon ſacrifice : heureuſe de ce que tous les momens de ſa vie ont ſervi à lui accumuler pour celui de ſa mort des treſors infinis de grace & de gloire ! Heureux nous-mêmes,

& mille fois heureux, si nous sçavions faire pour notre salut ce qu'elle a fait pour l'accroissement de ses mérites !

Helas ! à quelque âge, mes Freres, en quelque état que la mort nous prenne, elle nous surprend, elle nous trouve toûjours dans des desseins qui supposent une longue vie. La vie, donnée uniquement pour s'y préparer, se passe entiere dans un profond oubli du terme auquel elle doit aboutir. On vit comme si l'on devoit toûjours vivre. L'on ne songe qu'à se flatter soi-même par toutes sortes de plaisirs ; lorsque la mort arrête soudainement le cours de ses folles joies. L'homme, sage à ses propres yeux, mais insensé à ceux de Dieu, se donne mille inquietudes pour amasser des biens dont la mort le va dépoüiller. Cet autre, em-

porté par ſon ambition, perd tellement de vûë ſa mort, qu'il court au travers des dangers, au devant de la mort même. Tout devroit nous avertir, & tout nous amuſe. Nous voyons, comme dit ſaint Cyprien, tomber tout le genre humain en ruïne à nos propres yeux. Depuis que nous ſommes nez, il s'eſt fait comme cent mondes nouveaux ſur les ruïnes de celui qui nous a vû naître. Nos plus proches parens, nos amis les plus chers, tout ſe précipite dans le tombeau, tout s'abîme dans l'éternité ? Nous ſommes continuellement nous-mêmes entraînez par le torrent dans cet abîme, & nous n'y penſons pas.

La plus vive jeuneſſe, le plus robuſte temperament ne ſont que des reſſources trompeuſes. Elles ſervent moins à éloigner

de nous la mort, qu'à rendre sa surprise plus imprévûë & plus funeste. Elle flétrit le soir, dit l'Ecriture, & foule aux pieds les plantes que nous avions vû fleurir le matin. Mais non-seulement quand on est sain, quand on est jeune, on se promet tout; chose bien plus déplorable : ni la vieillesse, ni l'infirmité ne nous disposent presque point à la mort. Ce malade la porte presque déja dans son sein, & cependant dès qu'il a le moindre intervalle, il espere qu'il échapera à la mort, ou du moins qu'elle le laissera encore languir long-tems. Ce vieillard tremblant, accablé sous le poids des années, chagrin de se voir inutile à tout, ramasse des exemples d'heureuse vieillesse pour se flater : il regarde un âge plus avancé que le sien, espere d'y parvenir, y parvient effecti-

vement, regarde encore au delà, juſqu'à ce qu'enfin ſes incommoditez le laſſent de vivre, ſans qu'il puiſſe jamais ſe réſoudre à mourir de bon cœur. Ainſi on s'avance toûjours vers la fin de ſa vie, ſans pouvoir l'enviſager de près ; & l'unique prétexte de cette conduite ſi bizarre & ſi imprudente, eſt que la penſée de la mort afflige, conſterne, & qu'il faut bien chercher ailleurs de quoi ſe conſoler.

Quelle apparence, dit-on, de ne goûter aucun plaiſir dans une vie d'ailleurs ſi traverſée, que cette penſée affreuſe ne vienne troubler par ſon amertume ? Quoi, dit-on, ſi on y penſoit, auroit-on le courage de pourvoir à ſon établiſſement, à ſes affaires, de goûter les douceurs de la ſocieté ? Cette reflexion ſeule ne renverſeroit-elle pas bientôt tout

l'ordre du monde ? Si donc on y pense, ce n'eſt que par hazard, ſuperficiellement, & on ſe hâte de chercher quelque amuſement qui nous dégage de cette reflexion importune.

O folie ! nous ſçavons que la mort s'avance, & nous nous confions à cette miſerable reſſource de fermer les yeux pour ne voir pas le coup qu'elle nous va donner. Nous ne pouvons pas ignorer que plus nous nous attacherons à la vie, plus la fin en ſera amere. Nous ſçavons qu'il eſt de foi que tous ceux qui ne vivront pas dans la vigilance chrétienne, ſeront ſurpris par une ruïne prompte & inévitable. Le Fils de Dieu ſe ſert dans l'Evangile des plus ſenſibles comparaiſons pour nous effrayer. En ce point l'experience & la foi ſont d'accord, nous le ſçavons, & rien ne peut guérir notre ſtupidité.

On reſerve tout à faire pour ſa converſion au moment de la mort : reſtitution du bien d'autrui, payement des dettes, détachement d'un interêt ſordide, réparation de ſcandales, pardon d'injures, rupture de mauvais commerce, éloignement des occaſions, renoncement aux habitudes, précaution contre les rechutes, confeſſion qui répare tant d'autres confeſſions malfaites ; tout cela eſt remis juſqu'à la derniere heure, juſqu'au dernier moment.

Conſiderez, Chrétiens, & je vous en conjure par les entrailles de la miſericorde de J. C. par tout ce qu'il y a de plus preſſant dans l'interêt de votre ſalut, d'y penſer devant Dieu. Peut-être ſera-ce la derniere fois ; que dis-je? Sans doute ce ſera la derniere fois pour quelqu'un parmi tant d'auditeurs.

Qu'une crainte lâche ne vous empêche donc pas de penser souvent à la mort. Oui, Chrétiens, pensez-y souvent. Cette pensée salutaire, bien loin de vous troubler, moderera toutes vos passions, & vous servira de conseil fidele dans tout le détail de votre conduite. Reglez vos affaires, appliquez-vous à vos besoins, conduisez vos familles, remplissez vos devoirs publics & domestiques avec l'équité, la moderation, & la bonne foi que doivent avoir des Chrétiens qui n'ont pas oublié la necessité de mourir ; & cette pensée sera pour vous une source de lumiere, de consolation & de confiance.

Prenez garde, mes Freres, que ce n'est pas la mort, mais la surprise qu'il faut craindre. Ne craignez pas, dit saint Augustin, la

mort dont votre crainte ne peut vous garantir ; mais craignez ce qui ne peut jamais vous arriver ſi vous le craignez toûjours.

Quelle eſt donc votre erreur, mon cher Auditeur, ſi, renverſant le veritable ordre des choſes, vous craignez lâchement la mort, juſqu'à n'oſer penſer à elle ; ſi vous craignez ſi peu la ſurpriſe, que vous vivez dans l'oubli témeraire d'un ſi grand danger ?

Si vous négligez une inſtruction ſi importante, ſi vous ne prévenez ce malheur, ce ſera, (oüi le Fils de Dieu nous l'aſſure,) ce ſera pendant la nuit la plus obſcure, c'eſt-à-dire lorſque votre eſprit ſera le plus obſcurci ; pendant votre ſommeil le plus profond ; lorſque vous vous croirez le plus en ſureté ; lorſque vous ſerez content, tranquille, aſſou-

pi dans votre peché & dans l'oubli de Dieu, que ſa juſtice viendra à la hâte ſans vous donner le tems de recourir à ſa miſericorde. Hé n'eſt-il pas honteux que nous ne puiſſions penſer à la mort, nous qui non-ſeulement avons tant d'interêt de la prévoir, & de nous y préparer de loin, mais qui devons la regarder, avec la ſainte Vierge, comme notre bienheureuſe réünion avec JESUS-CHRIST? Un peu d'attention, mes Freres, ſur ce dernier Point.

II. Point. LA ſainte Vierge, dés le tems qu'elle conçut ſon divin Fils, étoit pleine de graces : plenitude qui ſignifie que le Saint-Eſprit avoit mis en elle toutes les vertus dans une haute perfection. Le Seigneur étoit avec elle, c'étoit lui qui la conduiſoit, & qui regloit tous ſes ſen-

timens. Tant de précieuses benedictions du ciel la distinguoient des plus saintes femmes, & la rendirent digne du choix de Dieu même, pour le plus grand de tous ses desseins. Cette vertu si pure reçut chaque jour quelque nouvel accroissement; chaque jour, jusqu'à celui de sa mort, plus ses épreuves furent grandes, plus ses victoires furent agreables aux yeux de Dieu; & la grace ne trouvant point dans son cœur les obstacles qu'elle rencontre dans le nôtre, y fit un progrés sans interruption.

L'ame fidele ne peut regarder la vie presente que comme un court passage à une meilleure. Elle doit, dit saint Augustin, supporter patiemment les miseres de l'une, & soupirer avec ferveur aprés les délices de l'autre.

Si cette disposition doit être

celle de toute ame chrétienne, quelle devoit être, mes Freres, celle de cette Vierge épouſe du Saint-Eſprit, de cette créature ſi noble & ſi ſainte, qui redoubloit ſans ceſſe l'ardeur de ſa charité par celle de ſes gemiſſemens & de ſes prieres ? Saint Luc aſſure que les Apôtres aïant perdu de vûë JESUS-CHRIST qui montoit au ciel, ils ſe retirerent à Jeruſalem, où ils perſeveroient tous dans un même eſprit en prieres avec Marie mere de JESUS-CHRIST. Prieres où Marie tâchoit de recouvrer par une vive foi ce que ſes ſens venoient de perdre : prieres où elle ſe conſoloit par le doux ſouvenir de tout ce que ſon cher Fils avoit fait de plus tendre pour elle : prieres où elle lui parloit, quoiqu'elle ne fût plus en état de le voir : prieres où elle lui ex-

pliquoit plus par ſes larmes que par ſes paroles, ſon amour, ſa douleur, ſes deſirs de finir une abſence ſi triſte & ſi rude. Je deſire de rompre mes liens, dit S. Paul; il me tarde d'être délivré de la priſon de ce corps mortel, pour entrer dans la parfaite liberté des enfans de Dieu, & pour m'unir à JESUS-CHRIST. Il eſt lui-ſeul toute ma vie, & la mort eſt pour moi un gain ineſtimable. Hé, n'eſt-ce pas, mes Freres, ce que Marie diſoit ſans doute chaque jour à ſon Bien-aimé?

Oüi, il me ſemble que je l'entends y ajoûter dans l'amertume de ſon cœur, ces paroles touchantes: Hé, n'y a-t-il pas aſſez de tems que mon ame languit dans les liens qui la tiennent ici-bas captive?

Helas! que pouvoit être la

terre pour elle ? pour elle, dis-je, qui avoit déja au ciel l'objet de toute sa tendresse. Qu'est-ce qui eût été capable de la consoler dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes ? N'étoit-elle pas violemment retenuë ici-bas, pendant que son cœur s'élevoit vers son Fils ? Elle n'avoit plus rien en ce monde, JESUS l'avoit quittée ; ce n'étoit point les dangers dont elle étoit environnée, ni les persécutions que souffroit déja l'Eglise naissante, qui la dégoûtoient de la vie. Ce n'étoit point la gloire & le triomphe qui lui étoit préparé au ciel, qui lui faisoit desirer la mort ; c'étoit uniquement JESUS-CHRIST, dont elle ne pouvoit sans douleur se voir séparée. Toute sa vie n'étoit, selon les termes de saint Augustin, qu'un desir perpetuel, qu'un long

gemiſſement ; & la ſeule volonté ſouveraine du Fils pouvoit calmer les impatiences toutes ſaintes de la Mere.

Ne penſez pas, mes Freres, que ces grands ſentimens ne conviennent qu'à la Vierge ſainte ; il ne faut qu'aimer JESUS-CHRIST, pour deſirer d'être éternellement avec lui ; & ſi nous avions de la foi, (choſe honteuſe) il ne faudroit que nous aimer nous-mêmes, pour avoir impatience de joüir avec lui de ſa gloire & de ſon roïaume.

Il n'appartient, dit ſaint Cyprien, de craindre la mort qu'à ceux qui n'aiment point le Seigneur, & qui ne veulent point aller à lui ; qu'à ceux qui manquent de foi & d'eſperance, qu'à ceux qui ne ſont point perſuadez que nous regnerons avec lui.

Et en effet, mes Freres, fai-

ſons-nous juſtice. En verité, regarderions-nous le deſir de la mort comme une ſpiritualité rafinée, (car c'eſt le langage du monde) ſi nous regardions la mort comme notre foi nous oblige de la regarder ? Telle eſt notre foibleſſe, que nous comptons pour beaucoup dans la vie chrétienne de nous préparer & de nous réſoudre à la mort lorſque nous ne pouvons plus l'éviter. Mais attendre la mort comme notre bienheureuſe délivrance des dangers infinis de cette vie ; mais regarder la mort comme l'accompliſſement de nos eſperances, c'eſt ce que le Chriſtianiſme nous enſeigne le plus clairement & le plus fortement ; & c'eſt néanmoins ce que nous ignorons comme ſi nous n'avions jamais été Chrétiens.

Que ceux qui ne connoiſſent

& n'eſperent rien au delà de cette vie miſerable, y ſoient attachez, c'eſt un effet naturel de leur amour propre. Mais que des Chrétiens à qui Dieu a fait des promeſſes ſi grandes & ſi précieuſes pour la vie future, comme parle ſaint Pierre; à qui ſont ouvertes les voies à une vie nouvelle; mais que des Chrétiens qui doivent regarder ce monde comme un lieu d'exil, de miſere & de tentation, manquent de courage pour ſe détacher des amuſemens de leur pelerinage, & pour ſoupirer aprés les biens immenſes de leur patrie, c'eſt une baſſeſſe d'ame qui dément & qui déshonore leur foi. Quoi! des hommes deſtinez à joüir avec JESUS-CHRIST d'une gloire & d'une felicité éternelle, ne ſe laiſſeront jamais toucher à tant de grandeurs qui leur ſont pré-

parées ! Abrutis, ſtupides, enſevelis dans l'amour des choſes ſenſibles, ils feront leur capital des biens groſſiers, fragiles, imaginaires de cette vie ; & le Paradis ne ſera que leur pis aller ? Quoi ! ce ne ſera que dans l'extremité d'une maladie incurable qu'ils voudront bien accepter, faute de mieux, le Roïaume du ciel ; parce qu'ils ſentiront alors que tout ce qui les amuſoit ſur la terre leur échape pour jamais ? Eſt-ce ainſi donc que nous demandons chaque jour à Dieu notre Pere l'avenement de ſon regne, que nous craignons néanmoins, & que nous voulons toûjours differer ? Quelle mauvaiſe foi ! quelle eſpece de diviſion dans notre priere ! Eſt-ce ainſi que nous préferons le ciel à la terre, l'éternité aux choſes preſentes, JESUS-CHRIST au

monde ? Eſt-ce ainſi que nous l'aimons ce Sauveur ſi aimable, nous qui voudrions vivre toûjours d'une vie animale, & ne le voir jamais ? Son Roïaume que nous devrions acheter par tant de ſoupirs, par tant de travaux & par tant de victoires, & que nous n'acheterions jamais trop cher, nous ſera-t-il donné à ſi vil prix ? Nous ſera-t-il donné pour rien ? malgré nous-mêmes ? Faudra-t-il qu'il nous force à le recevoir, nous qui craignons d'en joüir trop tôt, & qui voudrions n'en joüir jamais, pourvû qu'il nous laiſſât croupir dans cette boüe dont nous ſommes comme enſorcelez ? Non, non, ce don celeſte ſeroit prodigué & avili, ſi Dieu l'accordoit à des ames ſi indignes de le recevoir. Peut-il moins demander de nous, que de vouloir que nous deſirions les

biens ineſtimables qu'il nous veut donner, & pouvons-nous les deſirer, ſans comprendre que c'eſt la mort, comme dit ſaint Paul, qui nous revêtira de toutes choſes ?

Il faut donc que ce ſaint devoir prévaille ſincerement ſur toutes les paſſions qui nous attachent en cette vie ; en un mot, cette vie n'étant faite que pour l'autre, nous devons être ici-bas toûjours comme en ſuſpens aux approches de l'éternité, toûjours dans l'eſperance, & par conſequent toûjours dans le deſir qu'elle s'ouvre pour nous recevoir, comme aïant tous nos biens dans un autre lieu que celui où nous ſommes. Cette diſpoſition, dit ſaint Auguſtin, eſt ſi eſſentielle au Chriſtianiſme, que ſans elle tout le plan de la religion ſe trouve renverſé. Donnez-moi, dit-il, un

Chrétien qui ſoit prêt à ſe contenter de joüir éternellement des plaiſirs innocens de cette vie, pourvû que Dieu lui donne l'immortalité ; quoiqu'il ſe propoſe de vivre dans une parfaite innocence, ce ſeul renoncement au roïaume celeſte le rend néanmoins criminel. Faut-il s'en étonner ? Suppoſé la foi, peut-il ſans impieté & ſans folie préferer la joüiſſance des créatures à celle de Dieu même ? la honte de s'oublier ſoi-même ici-bas, à la gloire infinie de regner avec JESUS-CHRIST.

Auſſi voïons-nous que les Apôtres & les premiers Chrétiens prenant toutes ces veritez à la lettre, fondoient toute leur joie & toute leur conſolation ſur leur eſperance. Ils ſe réjoüiſſoient dans l'eſperance de regner éternellement avec JESUS-CHRIST

qui eſſuieroit leurs larmes. Ils vivoient, dit S. Paul, dans une humble & douce attente de leur eſperance bienheureuſe, & de l'avenement du grand Dieu de gloire.

Cet Apôtre veut-il relever le courage des Fideles, & leur montrer juſqu'où va le bonheur de leur condition; tantôt il leur dit: Nous ſerons élevez ſur les nues au devant de JESUS-CHRIST, alors nous ſerons à jamais avec le Seigneur; Conſolez-vous donc les uns les autres, en vous entretenant de ces aimables veritez. Tantôt il s'écrie: Si vous vivez de la vie reſſuſcitée de JESUS-CHRIST, ne cherchez plus que ce qui eſt au ciel, où JESUS-CHRIST eſt aſſis à la droite de Dieu; n'aimez, ne goutez plus que les biens d'en haut, ne comptez plus pour rien ceux d'ici-bas.

Tantôt il leur promet que leur délivrance eſt prochaine : Encore un peu de tems, & celui qui doit venir viendra ; cependant il faut que tout juſte vive de la foi.

Ainſi vous voïez, mes Freres, que bien loin de craindre la mort, ces Chrétiens ſi dignes de l'éternité avoient beſoin qu'on leur promît qu'ils ne ſeroient pas encore long-tems ſur la terre éloignez du Sauveur. C'étoit donc cette douce eſperance qui les rendoit patiens dans les tribulations, intrepides dans les dangers, & qui leur faiſoit chanter des cantiques de joie & d'action de graces dans les plus horribles tourmens.

Nous voïons par les ſaintes Lettres, que ſuivant les paroles du Fils de Dieu, qui avoit mêlé à deſſein dans ſes prédictions la ruine prochaine de Jeruſalem

avec celle de l'Univers, ces premiers Fideles croïoient communément, (& cette croïance les consoloit) que le monde finiroit bien-tôt. La brieveté de la vie, la mort prompte, le Jugement du monde entier, où JESUS-CHRIST accomplira son regne, & triomphera de tous ses ennemis; ces objets, dis-je, qui effraïent nos lâches Chrétiens, qui n'ont pas le courage de les regarder fixement, étoient pour ceux-ci des objets de ferveur & de confiance. Nous apprenons même de saint Augustin, qu'il n'y avoit que leur soumission aux volontez de Dieu, leur desir de souffrir pour sa gloire, & pour perpetuer l'Eglise en multipliant les Fideles, qui les empêchât de se procurer eux-mêmes la mort. Ils attendoient encore plus impatiemment le second avene-

ment du Fils de Dieu, que les Patriarches & les Prophetes mêmes n'avoient attendu le premier. Bon Dieu ! à quoi ſommes-nous réduits ? Où eſt notre Religion, & qu'eſt donc devenuë cette foi que nous avons reçûë comme une précieuſe ſucceſſion de ces premiers Heros du Chriſtianiſme ? Foi ſi vive, ſi courageuſe en eux ; foi ſi languiſſante, ſi étouffée en nous par un vil interêt, par des plaiſirs groſſiers & honteux, par des honneurs vains & chimeriques.

Mais, dira-t-on, la ſainte Vierge que vous propoſez ici pour modele, étoit pleine de grace : ainſi en ſouhaitant de mourir, elle ſoupiroit aprés un bonheur aſſuré. Marie étoit pleine de grace, il eſt vrai, & elle ſe confirmoit tous les jours ; cependant au lieu de craindre comme nous

la mort, elle ne craignoit que la vie : la vie, dis-je, dont elle faisoit un usage si innocent ; la vie dont elle menageoit tous les momens pour l'accroissement de ses merites ; elle en souhaitoit pourtant la fin.

Et nous qui sommes si vuides de grace,& si abusez des folies trompeuses du monde, si esclaves de la chair & du sang, si déraisonnables pour nos interêts, si accoûtumez au mensonge & à l'artifice, si indiscrets & si malins dans nos paroles, si vains & si dereglez dans notre conduite, si fragiles dans les tentations, si témeraires dans les dangers, si inconstans & si infideles dans nos meilleures résolutions, nous ne craindrons pas d'abuser de la vie, nous oserons en souhaiter la durée ; & nous craindrons au contraire la fin de ces épreuves con-

tinuelles où notre ſalut eſt ſi terriblement hazardé ?

Mais, dira-t-on encore une fois, Marie n'avoit pas beſoin de faire penitence ; la mort ne pouvoit que couronner toutes ſes vertus ; ſi nous étions auſſi prêts à mourir qu'elle, nous voudrions comme elle mourir. Mais dans la corruption où nous ſommes, nous avons beſoin de délai pour expier nos fautes, il n'appartient qu'aux innocens de ſe hâter de comparoître devant leur Juge.

Voilà, mes Freres, tout ce que les hommes aveuglés par l'amour de la vie, peuvent dire de plus plauſible pour ſe juſtifier. A cela je réponds deux choſes.

1°. Vous n'êtes point, dites-vous, dans les diſpoſitions de Marie. J'en conviens, mes Freres ; j'en conviens ; & c'eſt cette op-

position extrême entre son état & le vôtre, que je déplore. Vivez comme elle, & vous serez dignes comme elle d'esperer au bonheur d'une sainte mort. Si vous voulez cesser de craindre la mort, ôtez la cause funeste de cette crainte. Vivez comme ne comptant point sur la vie. Usez de ce monde, c'est S. Paul qui vous parle, usez de ce monde comme n'en usant point; car ce monde qui vous enchante, n'est qu'une figure qui passe, & qui passe dans le moment qu'on en croit joüir.

Mais ne vous trompez point vous-mêmes, & n'esperez pas tromper Dieu. N'alleguez point vos propres pechez pour vous autoriser dans votre attachement aux choses presentes. Quoi? parce que vous avez jusqu'ici abusé de la vie, vous prétendez

que c'eſt une bonne raiſon pour deſirer encore de la prolonger? Tout au contraire, vous devez être ennuïé de vivre, puiſque la vie vous expoſe chaque jour à perdre Dieu éternellement. Tandis que vous vivrez amuſez par vos ſens, enyvrez des choſes les plus frivoles, vous ne ſerez jamais prêts à mourir, & vous demanderez toûjours à vivre, fondez ſur des propos vagues de penitence. Mais renverſez cet ordre. Au lieu de faire dépendre vos diſpoſitions pour la mort, de votre attachement à la vie; faites tout au contraire, comme il eſt juſte, dépendre votre détachement de la vie, d'un ſincere deſir de la mort. Dites déſormais en vous-mêmes: C'eſt au delà de cette vie que ſont tous nos vrais biens. Hâtons-nous donc d'y parvenir. Soupirons, gémiſſons;

comme dit ſaint Paul, de nous voir encore ſujets malgré nous à la vanité & aux paſſions du ſiecle. Le meilleur moïen de nous rendre dignes de la gloire d'une autre vie, c'eſt de mépriſer & de ſacrifier ſans réſerve tout ce qui nous amuſe dans celle-ci.

2°. Remarquez, dit ſaint Auguſtin, combien vos projets de penitence ont été juſqu'ici mal executez. Combien de fois environnez des douleurs de la mort, comme parle le Roi Prophete, avez-vous demandé à Dieu quelque tems & quelque terme, afin que l'avenir réparât le paſſé ? Mais ce tems demandé, & accordé uniquement pour repaſſer toutes vos années dans l'amertume de votre cœur, pour pleurer vos iniquitez ; à quoi ne l'avez-vous pas prodigué follement ? Bien loin de vous déli-

vrer de vos chaînes, vous n'avez fait que les appesantir. Chaque jour n'a servi qu'à fortifier la tyrannie de vos habitudes criminelles, qu'à augmenter l'impenitence de votre cœur, qu'à abuser du tems, de la santé, des biens, & de la grace même. Chaque jour a augmenté vos comptes, en sorte que vous êtes devenus insolvables.

Ici, Chrétiens, j'interpelle votre conscience, je ne veux point d'autre Juge que vous. Etes-vous maintenant mieux preparez à comparoître devant Dieu, que vous ne l'étiez autrefois? Si vous l'êtes, profitez de ce tems, demandez à Dieu que sa misericorde, pour prévenir votre inconstance, se hâte de vous enlever du milieu des iniquitez. Si vous ne l'êtes pas, rendez-vous

au moins, rendez-vous à une experience si convaincante. Concluez, dit saint Augustin, qu'en demandant de vivre, vous demandez plutôt de continuer vos infidelitez, que d'en commencer la réparation. De bonne foi, concluez donc que c'est plutôt l'amour des plaisirs de la vie, que celui des austeritez de la pénitence, qui vous éloigne de la mort ; & si vous manquez de courage pour aller jusqu'où votre foi vous appelle, du moins soupirez, rougissez de votre foiblesse ; du moins avoüez avec confusion, que vous n'avez pas les sentimens que votre Religion vous inspire.

Plus vous craignez, mes Freres, de quitter ce monde, plus il convient à votre salut que vous le quittiez promptement. Plus

vous l'aimez, plus il vous eſt nuiſible : car rien ne prouve tant que vos lâches diſpoſitions, combien la vie eſt un danger, combien la mort ſeroit une grace pour vous.

O aimable Sauveur, qui après nous avoir appris à vivre, n'avez pas dédaigné de nous apprendre auſſi à mourir ; nous vous conjurons par les douleurs de votre mort, de nous faire ſupporter la nôtre avec une humble patience, & de changer cette peine affreuſe qui eſt impoſée à tout le genre humain, en un ſacrifice plein de joie & de zele. Oui, bon JESUS, ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourions, nous ſommes à vous. En vivant, helas ! nous n'y ſommes qu'avec la triſte crainte de n'y être plus un moment après. Mais en mou-

rant, nous ſerons à vous pour jamais, & vous ſerez auſſi tout à nous ; pourvû que le dernier ſoupir de notre vie ſoit un ſoupir d'amour pour vous, & qu'ainſi la nature ſe perde dans la grace. Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR LA FESTE

DE S. BERNARD.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini. *Luc 3.*

La voix de celui qui crie dans le desert : Préparez la voye du Seigneur. En S. Luc chap. 3.

LE Prophête Isaïe, élevé en esprit au dessus de lui-même, avoit entendu une voix mysterieuse, qui préparoit déja au desert le passage du peuple de Dieu pour son retour de la captivité

de Babylone, deux cens ans avant qu'il s'accomplît : mais ce retour n'étoit qu'une figure de la vraie délivrance reservée au Sauveur ; & saint Jean étoit, comme nous l'aprenons de l'Evangile, cette voix promise pour préparer les hommes à être délivrez par le Fils de Dieu.

Aujourd'hui, mes Freres, Bernard marchant sur les traces de Jean, fait retentir le desert de ses cris, & il remplit la terre des fruits de la pénitence qu'il prêche. Il est, dans ce dernier âge du monde, la voix qui crie encore : Préparez la voye du Seigneur pour le second avenement de J. C. *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.*

Division. Par la vie solitaire de Bernard, le desert refleurit, & l'état Monastique reprend son ancienne gloire. Par la vie apostolique de

Bernard, le ſiécle eſt réformé, & l'Egliſe triomphe. La voila donc cette Voix qui du deſert ſe fait entendre aux extrémitez de la terre. Il eſt tout enſemble le Patriarche des Solitaires, & l'Apôtre des Nations. Ces deux reflexions, M. F. feront tout le ſujet de ce diſcours.

O Sauveur, qui lui donnâtes de faire votre œuvre, donnez-moi d'en parler. Que ces torrens de lumieres & de graces, qui coulerent de ſa bouche pour inonder les Villes & les Provinces, paſſent encore de ma bouche, quoique pecheur, juſqu'au fond des cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, ſelon la meſure de notre foi; donnez pour la gloire de votre nom, & pour la nourriture de vos enfans.

Marie, qu'il a invoquée avec une ſi tendre confiance, nous

vous invoquons avec lui. *Ave Maria.*

I. Point. A Quoi n'eſt-on pas expoſé, mes Freres, non-ſeulement par la malice des hommes, & par ſa propre fragilité, mais encore par les dons de Dieu? Dès ſa plus tendre enfance, Bernard eſt aux priſes avec des compagnies impudentes, qui veulent lui arracher ſon innocence; avec ſa propre beauté, qui eſt un ſcandale, ſelon le Sage; enfin avec ſon eſprit même, qui le tente de vanité ſur le ſuccès de ſes études. Ainſi tout ſe tourne en pieges. Nous abuſons des bienfaits mêmes qui ſortent des pures mains de Dieu, pour l'oublier, & pour nous complaire en nous-mêmes. Mais rien ne peut ravir à J. C. ce qu'il tient dans ſa main, ce qu'il a choiſi, & ſcelé du ſceau

de ſa dilection éternelle. L'homme, quand Dieu le mene par la main, paſſe ſans heſiter au travers des ombres de la mort ; il marche ſur l'aſpic & le baſilic ; il foule au pieds le lion & le dragon : mille fleches à ſa gauche, & dix mille à droite tombent à ſes pieds, & il demeure invulnerable. Déja une voix douce & intérieure qui fait treſſaillir Bernard juſques dans la moëlle des os, l'appelle au deſert. En vain ſes proches & ſes amis veulent l'arrêter, il les entraîne par la rapidité de ſa fuite. Le plus jeune d'entre ſes freres voyant tous les autres qui abandonnent l'heritage paternel, & qui s'enfuient tout nuds pour porter la croix après J. C. s'écrie : Quoi donc, mon frere, vous prenez le ciel, & vous ne me laiſſez que la terre ? L'enfant ſuit la ſainte trou-

pe. Ainſi Bernard à l'âge de vingt-trois ans, s'avance vers la ſolitude, & mene avec lui comme en triomphe la chair & le ſang vaincus. Trente parens ou amis, dont il briſe les liens, ſont les hoſties vivantes & de bonne odeur, qu'il preſente à Dieu.

Apprenez ici, mes Freres, à eſperer contre toute eſperance, & à ne vous décourager jamais dans l'œuvre de la foi. Etienne Abbé de Citeaux, ſuccomboit dans l'attente de quelque ſecours. Ses diſciples mouroient, l'auſterité de ſa Maiſon épouvantoit ceux qui ſongeoient à s'y dévouer. Au moment où tout va périr, (car Dieu ſe plaît à attendre juſqu'à l'extremité pour éprouver les ſiens,) Dieu rétablit tout ſur les ruïnes de toutes les reſſources humaines. Accourez, Bernard, accourez; con-

ſolez le ſaint vieillard, & ſoûtenez la Maiſon de Dieu chancelante. Parmi les trente Novices, en voici un, qui étant le chef & le modele de tous les autres, ſe demande chaque jour à ſoi-même : Que ſuis-je venu faire ici ? Il regrete le tems neceſſaire au ſommeil ; les repas, après les plus longs jeûnes, ſont pour lui des croix. Au bout d'un an, il ignore encore comment la maiſon où il eſt eſt faite ; il ne diſtingue pas les alimens dont il eſt nourri ; toute curioſité eſt éteinte, tout ſentiment eſt étouffé ; l'eſprit d'oraiſon abſorbe tout, & le travail même des mains ne peut le diſtraire.

Malgré ſa jeuneſſe, il fut envoyé pour fonder une nouvelle colonie de ſolitaires dans l'affreuſe vallée de Clairvaux, où il ne paroiſſoit d'autres veſtiges

d'hommes que ceux des voleurs. Là, ſouvent les freres furent réduits à ſe nourrir d'herbes & de feuilles. Mais le nouvel Abbé devenu implacable contre la nature, eſt inſenſible à tous ſes beſoins, & d'autres deſirs enflamment ſon cœur. Lorſque ſes Religieux affligez par les tentations, viennent les apporter dans ſon ſein pour ſe ſoulager, & s'accuſer d'être encore foibles ; ſaint Bernard, au lieu de les conſoler, gémit de trouver qu'ils ſont encore hommes, eux qu'il veut déja voir transformez en anges. Cependant ils ſouffroient en paix l'âpreté de ſes corrections. Cette humilité ſi douce & ſi tranquille ouvrit enfin ſes yeux. C'eſt dans la fournaiſe de la tentation, diſoit-il alors, que l'or ſe purifie ; le vrai pere doit être le conſolateur de ſes enfans, & les réfu-

gier ſous ſes aîles comme ſes petits pendant la tempête. Mais la nature toûjours irreguliere, paſſoit de cet excès de ſeverité dans un autre excès de découragement, & il alloit ſe condamner au ſilence, ſi une viſion celeſte ne l'eût inſtruit & raſſuré dès ce moment. Ne craignez rien, Diſciples de Bernard ; la grace eſt répanduë d'en haut ſur ſes lévres ; une loi de clemence eſt imprimée ſur ſa langue, il ne ſortira plus de ſa bouche que ſageſſe & douceur.

Qu'il eſt beau, mes Freres, d'entendre Guillaume de ſaint Thierry, hiſtorien de ſa vie, nous raconter le premier voyage qu'il fit à Clairvaux ! » Je crus d'abord, dit-il, voir les deſerts d'Egypte peuplez de ſolitaires : une étroite & profonde vallée environnée de hautes montagnes «

„ couvertes de ſombres forêts :
„ des bâtimens pauvres comme
„ des cabanes de bergers, & faits
„ de la main même des ſolitaires :
„ la vallée toute remplie d'hom-
„ mes ſans ceſſe en mouvement,
„ & neanmoins l'ordre & le ſilen-
„ ce regnant de toutes parts : nul
„ autre bruit que celui des travaux
„ & des loüanges de J. C : les fre-
„ res nourris d'un pain groſſier &
„ preſque de terre, qu'ils gagnent
„ à la ſueur de leur front : des yeux
„ baiſſez & preſque éteints ; des vi-
„ ſages pâles & décharnez, mais
„ ſur leſquels reluit la ſerenité de
„ l'amour de Dieu ; des corps ex-
„ tenuez & abbatus, qui ne ſont
„ animez que par la joye du ſaint
„ Eſprit, & par l'eſperance celeſte.
Bernard parut néanmoins, mes freres, aux yeux de Guillaume étonné, le plus précieux ornement de ſa ſolitude. Il vit dans

un cilice, & ſous de vils habits, un jeune homme d'une beauté délicate, mais preſque effacée ; d'un naturel vif & exquis, mais languiſſant, & pouſſé par auſterité juſques aux portes de la mort. Pour obéïr à l'Evêque de Châlons qui avoit alors ſur lui toute l'autorité de l'Ordre, il rétabliſſoit ſa ſanté en ſe nourriſſant de lait & de légumes.

O vous que les moindres infirmitez allarment, & qui ne ceſſez d'écouter la nature lâche, & avide de ſoulagement ! vous qui ne rougiſſez point de priver l'ame de ſes vrais alimens, qui ſont les jeûnes & la priere, pour donner au corps ce qui ne ſert qu'à l'amolir & à le perdre ! venez, & voyez ce que l'Homme de Dieu ne donne qu'à regret au corps du peché, lors même qu'il eſt prêt à tomber en ruïne.

En revenant de Liege, le Pape Innocent Second passa peu de tems après à Clairvaux, & admira le même spectacle. Ses yeux ne pouvoient se rassasier de voir ces anges de la terre. Il répandit des larmes de joye, & les Evêques qui le suivoient ne purent s'empêcher de pleurer avec lui. O douces larmes ! qui nous donnera maintenant de pleurer ainsi, pour essuyer ces autres larmes si ameres que nous arrachent tous les jours tant de miseres & tant de scandales ? O bienheureuse joie de l'Eglise, quand est-ce que Dieu vous ramenera sur la terre ? O hommes immobiles, dont les yeux ne daignent pas même s'ouvrir pour jetter un regard sur ce que l'univers a le plus reveré ! Ils sont dans cette assemblée comme n'y étant pas ; la presence de Dieu les

les ravit aux autres & à eux-mêmes.

Pendant que Bernard plante & arrose, Dieu donne l'accroissement. Cultivé par des mains pures, le desert germe, fleurit, & jette une odeur qui embaume toute l'Eglise. Dans ce champ herissé de ronces & de buissons sauvages, naissent les myrthes; à la place des épines croissent les lys. Jettez les yeux, mes Freres, sur ce grand arbre planté à Clairvaux. N'agueres ce n'étoit qu'une foible plante qui rampoit sur la terre, & dont tous les vents se joüoient : maintenant il porte ses branches jusques dans le ciel, & il les étend jusqu'aux extremitez de la terre. C'est qu'il est planté le long des eaux, & qu'un fleuve de grace baigne ses plus profondes racines. La posterité de Bernard

eſt benite comme celle d'Abraham. Comment, dit-il en lui-même, moi tronc ſterile, ai-je donné la vie à tous ceux-ci? D'où me viennent tant d'enfans & tant d'heritiers de ma pauvreté & de ma ſolitude? De Flandre, d'Aquitaine, d'Italie, d'Allemagne, ils viennent en foule. O vents! portez-les ſur vos aîles dans le ſein de leur Pere; & que tous les peuples de l'Univers rendant gloire à Dieu, admirent ſa fecondité.

Voulez-vous voir, mes Freres, la tige qui porte tant de fruits? Voïez Bernard. Les lumieres qu'il verſe ſur les ſiens, il les puiſe non dans l'étude, mais dans la priere; & il eſt, dit-il lui-même, bien moins inſtruit par les raiſonnemens des livres, que par le ſilence de ſon deſert. Ce n'eſt plus cet homme d'un

zele ſauvage, & impatient contre les moindres imperfections: au contraire, c'eſt une mere tendre, qui ſe fait tout à tous, qui d'une main preſente le pain ſolide aux forts, & de l'autre tient dans ſon ſein les petits ſuçant ſa mammelle. Il ne peut ſans pleurer voir expirer le moindre de ſes enfans; & malgré leur multitude innombrable, il a aſſez de tendreſſe pour en faire ſentir à tous. Ils ſont la prunelle de ſes yeux, qu'à peine oſe-t-il toucher. Faut-il les corriger? auſſitôt ſon cœur ſaigne. Remarquez la délicateſſe d'une charité qui craint tout. Je ſuis, dit-il, mes chers enfans, preſſé entre deux extremitez, de même que l'Apôtre, & je ne ſçai que choiſir: Serai-je content d'avoir déchargé ma conſcience en vous diſant la verité, ou bien m'affligerai-je

de vous l'avoir dite ſans fruit ? A Dieu ne plaiſe qu'une mere ſe conſole de la mort de ſon fils, parce qu'elle n'a rien négligé pour ſa guériſon. On trouvoit qu'il ſupportoit trop les naturels incorrigibles: mais ſouvent la patience faiſoit dansces ames dures des changemens qu'on n'auroit oſé eſperer. Apprenez donc, vous que Dieu éleve ſur la tête des autres hommes pour les gouverner, apprenez à vous abaiſſer à leurs pieds, à ſouffrir, à vous taire, à attendre de Dieu ce que vous ne pouvez obtenir des hommes. L'humilité ſurmonte tout. Appercevoit-il que quelqu'un fût ému contre lui: *Je me ſoumettrai à vous*, lui diſoit-il, *malgré vous, & malgré moi-même.* C'eſt à ce prix, mes Freres, qu'on enleve les cœurs, & qu'on entraîne tout ce qui reſiſte. Malheur, malheur

à nous qui trouvons ſouvent l'œuvre de Dieu impoſſible, parce que nous la faiſons ſans foi, & avec négligence ! Malheur à nous, qui nous plaignons des obſtacles que notre hauteur même, notre indiſcretion, ou notre lâcheté a formez !

Faut-il s'étonner, mes Freres, ſi aprés tant de travaux & de douleurs, à l'âge de ſoixante-trois ans, la victime depuis ſi long-tems languiſſante, acheve de ſe conſumer ? *J'ai reçû*, écrivoit-il alors à Arnaud Abbé de Bonneval, *votre Lettre avec tendreſſe, mais non pas avec plaiſir : car quel plaiſir pourrois-je avoir dans une vie qui eſt un abyſme d'amertumes ? Le ſommeil m'a quitté, afin que la douleur ne me quitte plus*. Vous le voïez dans ces tendres & courageuſes paroles, vous le voïez lui-même, qui juſques

dans les bras de la mort, conſerve encore ces tours vifs & ingenieux. Le voilà cet homme interieur qui ſe renouvelle de jour en jour ſur les ruines du vieil homme prêt à expirer. A la nouvelle de ſa défaillance, le ſilence du deſert eſt troublé, tout eſt ému, tout gémit, tout pleure. Les Evêques & les Abbez accourent. *Me voici*, leur diſoit Bernard, *entre le deſir d'aller à Jeſus-Chriſt, & celui de ne me point ſéparer de vous, mais le choix n'appartient qu'à Dieu.* Il eſt déja fait, mes Freres, ce choix. Il ne tenoit plus à la terre; il échapoit aux tendres embraſſemens des ſiens; & parmi les ſoupirs de ſa ſainte maiſon déſolée, ſon ame s'envola dans la joie de ſon Dieu.

O Pere! ô Pere! diſoient-ils, frappant leur poitrine; ô Pere! ô conducteur des enfans d'Iſraël!

pourquoi nous délaiſſer ? Helas ! la lampe ardente eſt éteinte dans la maiſon de Dieu. Malheur, malheur à nous ; car nous avons peché, & Dieu nous frappe.

O Enfans, écoutez la voix de votre Pere. O Filles de Bernard, ce n'eſt pas moi pecheur & indigne d'être écouté, c'eſt Bernard même qui vous parle du haut des cieux, où il regne avec JESUS-CHRIST. Là il regne avec lui ; de là il deſcendra avec lui lorſque le Fils de l'homme viendra juger la terre. Que lui répondrez-vous, quand il vous demandera ce feu divin que le ſouffle de ſa bouche avoit allumé ici-bas ? Brûle-t-il encore vos cœurs ?

O ſolitude, cher azile des ames vierges ! dérobe au monde trompeur, & aux traits enflamez de ſatan, les Filles de Bernard. Qu'elles ignorent le ſiecle conta-

gieux, & qu'elles ne desirent rien tant que d'en être ignorées. Qu'elles sentent combien il est doux d'être oubliées par les enfans des hommes, quand on goûte les dons de l'Epoux sacré.

O Reforme, ô Reforme, qui as coûté à Bernard tant de veilles, de jeûnes, de larmes, de sueurs, de prieres ardentes! pourrions-nous croire que tu tomberois? Non, non, que jamais cette pensée n'entre dans mon cœur. Perisse plûtôt le malheureux jour qui éclaireroit une telle chûte. Quoi? Bernard verroit-il lui-même, du sanctuaire où il est couronné, sa maison ravagée, son ouvrage défiguré, & ses enfans en proie aux desirs du siecle? Plûtôt, que mes deux yeux se changent en fontaines de larmes; plûtôt, que l'Eglise entiere gemisse nuit & jour, pour ne lais-

ſer pas tourner en opprobre ce qui fait ſa gloire.

O Epouſes de l'Agneau, vous conſolez l'Egliſe des outrages que lui font ſes propres enfans ; vous eſſuïez les larmes qu'elle répand ſur le déluge d'iniquité qui couvre la face de la terre. Ne lui arrachez pas cette conſolation ; n'ajoûtez pas douleur ſur douleur ; ne venez pas, avec des mains parricides, déchirer ſes plaies où le ſang ruiſſelle déja : mais ſouvenez-vous que le ſel de la terre eſt bien-tôt affadi & foulé aux pieds. Si peu que le cœur s'ouvre à la vanité & à la joie mondaine, il en eſt enyvré. D'abord on dit que ce n'eſt rien, mais ce rien décide de tout. Un amuſement dangereux ſous le nom d'une conſolation neceſſaire ; une occupation qui paroît innocente, mais qui diſſipe un

eſprit laſſé du recueillement, & ennuïé de ſes exercices; une amitié où l'on s'épanche vainement, & où le cœur déja amolli ſe fond comme la cire; une liberté de juger, d'où naiſſent les murmures, qui ôte le goût de l'heureuſe ſimplicité, & qui rend tout amer dans l'obéïſſance; enfin une réſerve ſecrette & imperceptible, qui partage le cœur, & qui irrite Dieu jaloux. Vierges, fuïez l'ancien ſerpent qui ſe gliſſe ſous l'herbe & parmi les fleurs; Vierges, fuïez; toutes ſes morſures ſont venimeuſes. O Filles de Bernard, montrez-moi votre Pere vivant en vous. Il ranima la diſcipline monaſtique preſque éteinte en ſon tems: voudriez-vous la laiſſer perir dans le vôtre, où elle demande elle-même de conſerver ſa gloire par vous? Entraîné malgré lui au milieu du

ſiecle par les Princes & pour les interêts de la Religion, il conſerva le recueillement, la ſimplicité, la ferveur : perdriez-vous toutes ces vertus dans le ſilence & dans la ſolitude ?

Mais remarquez ce qui fit de lui un mur d'airain contre tous les traits lancez par l'ennemi. C'eſt que jamais il ne parla aux hommes dans ſa ſolitude, que pour répandre les dons de Dieu. Vierges du Seigneur, ne vous laiſſez donc voir à ceux du dehors qu'en des occaſions courtes & rares, pour les édifier, pour rentrer vous-mêmes auſſi-tôt aprés, avec plus de goût, dans la vie cachée. Il ne ſe montroit que pour faire ſentir JESUS-CHRIST par des bienfaits miraculeux : encore même craignoit-il ſes propres miracles, & il n'oſoit les faire à Clairvaux, de

peur d'attirer dans ſa ſolitude le concours des peuples. L'amour de ſon deſert lui fit refuſer l'Evêché de Reims & de Milan. Loin donc, Filles de Bernard, loin ces ſonges flateurs qui pourroient enchanter vos ſens. Loin cette figure maudite qui paſſe; ce monde, fantôme de gloire qui va s'évanoüir. Enfin ſi l'on a vû Bernard ſortir pluſieurs fois de Clairvaux, c'eſt par les ordres exprés du Pape, & pour les plus preſſans beſoins de l'Egliſe. Alors c'étoit Jean ſorti du deſert pour rendre témoignage au Sauveur, & pour inſtruire ſans crainte les Rois. Il eſt tems, mes Freres, de vous le faire voir dans ce travail apoſtolique.

II. Point. DANS le douziéme ſiecle de l'Egliſe, Dieu irrité contre les hommes, avoit frap-

pé de ſa verge de fer les Paſteurs de ſon peuple. Le troupeau languiſſoit loin des paturages, à la merci des loups devorans. L'Antipape Anaclet allume un feu qui court de Roïaume en Roïaume, & rien ne peut l'éteindre. Innocent II. choiſi pour ſes vertus, ſuccombe, & ſe ſauve à Piſe. Les nations flotantes ne ſçavent où eſt le vrai Paſteur. L'Egliſe de France aſſemblée à Etampes, ne voit que Bernard qui en puiſſe décider, & elle attend que Dieu parlera par ſa bouche. En effet, éclairée par lui, elle tend les bras, & ouvre ſon ſein au vrai Pontife fugitif. Auſſi-tôt je vois Bernard ranimer par la vigueur de ſes conſeils le Pape & les Cardinaux; ramener à l'unité, par ſes douces inſinuations, le Roi d'Angleterre; arrêter par l'autorité

de ſa vertu l'Empereur Clotaire qui veut profiter du trouble pour renouveller ſa prétention des Inveſtitures ; engager même ce Prince à amener Innocent à Rome, pour détrôner le ſuperbe Anaclet ; faire tenir un Concile à Piſe, où tout l'Occident, d'une ſeule voix, excommunia l'Antipape ; enfin vaincre la ville de Milan obſtinée dans le ſchiſme, en déploïant ſur elle par ſes miracles toute la vertu du Trés-haut. Ainſi parle, ainſi agit l'Homme de Dieu, quand Dieu l'envoïe.

Et toi, fier Duc d'Aquitaine, qui ſoûtiens encore de tes puiſſantes mains le ſchiſme penchant à ſa ruine ! tu ſeras toi-même, comme un nouveau Saul, abbatu & proſterné pour être converti. Tu fremis, tu ne reſpires contre les Saints que ſang & que

carnage. En vain tu fuis la Conference de l'Homme de Dieu ; en vain tu persécutes les Pasteurs, tu tomberas. Arrête, voici Bernard qui vient à toi avec l'Euchariſtie dans ſes mains. Je vois ſon viſage enflammé, j'entens ſa voix terrible. Ecoutons, mes Freres, ce qu'il lui dit.

Toute l'Egliſe vous a conjuré, & vous avez rejetté ſes larmes. Voici le Fils de la Vierge, chef de l'Egliſe que vous outragez. Le voici votre Juge, devant qui tout fléchit le genou, dans le ciel, ſur la terre, & juſqu'aux enfers. Le voici votre Juge, qui tient votre ame dans ſes mains : le mépriſerez-vous auſſi ? A ce coup foudroïant, le perſécuteur tombe aux pieds de Bernard, & l'on ne peut le relever ; ce lion rugiſſant devient un agneau.

Hâtons-nous, mes Freres, de

ſuivre notre Saint. Bernard comme un éclair, perce de l'Orient jusqu'à l'Occident. Le voilà déja juſqu'aux extremitez de l'Italie. En paſſant à Rome, il a donné le coup mortel au ſchiſme naiſſant. Les Juſtes y ſont conſolez, les égarez reviennent ſur leurs pas, l'édifice d'orgueil & de confuſion eſt ſappé par les fondemens. Roger Roi de Sicile, par lequel le ſchiſme reſpire encore, veut faire conferer à Salerne Bernard avec Pierre de Piſe, profond Juriſconſulte, & grand Orateur attaché au parti d'Anaclet. Diſcours inſinuans & perſuaſifs de la ſageſſe humaine, vous ne pouvez rien contre la verité de Dieu. Le Prince endurci comme Pharaon, ſera vaincu dans une bataille, ſelon la prédiction de Bernard; & Pierre de Piſe, frappé par la

voix de l'Homme de Dieu viendra, humble & tremblant, aux pieds du vrai Pasteur qu'il a méconnu.

C'en est fait, mes Freres, c'en est fait. Les dernieres étincelles d'une flamme qui avoit volé dans toute l'Europe, s'éteignent: tout est fait un seul Pasteur, un seul troupeau ; & Bernard qui avoit travaillé sept ans à la réünion, partit de Rome cinq jours aprés qu'elle fut consommée, pour rentrer dans sa solitude.

Elle ne put, mes Freres, le posseder long-tems : car puissance lui fut donnée sur les cœurs, pour devenir l'Ange de paix. Joignez-vous à moi pour le considerer, tantôt annonçant à Loüis le Gros, avec toute l'autorité d'un Prophete, la destinée de sa famille & de sa couronne, pour réconcilier avec lui les Evê-

ques : tantôt mettant ſes Religieux en prieres, & entrant dans le camp de Loüis le Jeune, pour faire tomber de ſes mains le glaive déja tourné contre Thibaut Comte de Champagne : tantôt ne promettant à la Reine qu'elle auroit un fils, qu'à condition qu'elle feroit conclure une paix : enfin ſauvant la ville de Metz de l'embraſement d'une guerre qui alloit la réduire en cendres.

Mais que dirai-je de cette Croiſade qu'il publia pour ſecourir les Chrétiens d'Orient, & dont la fin fut ſi malheureuſe : entrepriſe néanmoins autoriſée par les ordres du Pape, par le deſir des Princes, & par tant de ſignes miraculeux ? O Dieu, terrible dans vos conſeils ſur les enfans des hommes ! il eſt donc vrai qu'aprés leur avoir inſpiré

un deſſein, vous les rejettez de devant votre face; ſoit qu'ils ſe rendent eux-mêmes dans la ſuite indignes d'être les inſtrumens de votre providence,ou que vous ne leur aïez mis vous-même dans le cœur cette entrepriſe, que pour les faire paſſer par une confuſion ſalutaire? Quoiqu'il en ſoit, mes Freres, au moment où la France conſternée apprit la défaite entiere des Croiſez, Bernard dit ces paroles: *J'aime mieux que le murmure des hommes ſe tourne contre moi que contre Dieu.* Enſuite tenant dans ſes mains un enfant aveugle qu'on lui preſentoit: *O Dieu*, s'écria-t-il, *s'il eſt vrai que votre eſprit m'ait inſpiré de prêcher la Croiſade, montrez-le en éclairant cet enfant aveugle.* A peine le Saint eut prié, que l'enfant s'écria: *Je vois.*

Mais quelle victoire de l'Egli-

ſe ſe preſente à moi ? Où ſont-ils ces vains Philoſophes, curieux des ſecrets d'une ſageſſe toute terreſtre ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie cette ſageſſe préſomptueuſe ? Taiſez-vous, Abailard, votre ſubtilité ſera confonduë. Gilbert de la Porée, qui faites gémir toute l'Egliſe par vos prophanes nouveautez, revenez à la ſaine doctrine, qui eſt annoncée depuis les anciens jours. O Henry, par vous les Saints du Seigneur ſont mépriſez, & les ceremonies les plus venerables ſont tournées en dériſion. Mais Bernard marche vers Toulouze où l'erreur domine. Pourquoi fuïez-vous, ô Henry, vous qui promettiez à votre ſecte les armes lumineuſes de l'Evangile ? Le menſonge en qui vous eſperiez, vous abandonne à votre foibleſſe ; vous ne

pouvez ſoûtenir la vûë de Bernard, de qui ſortent les raïons les plus perçans de la verité.

Ici, mes Freres, les miracles déja innombrables ſe multiplient, pour vanger la verité mépriſée, & pour abbatre toute tête ſuperbe qui s'éleve contre la ſcience de Dieu. Seigneur JESUS, vous avez dit que vos diſciples, en votre nom ſurpaſſeroient toutes vos œuvres : mais ce que vous avez donné à vos Apôtres pour planter la foi, vous le renouvellez encore à la face de tant de nations, pour faire refleurir cette foi preſque déracinée. Que vois-je, que vois-je, mes Freres? Je me crois tranſporté dans la Cité ſainte. Je crois voir la Paleſtine que le Seigneur viſite encore. Une vertu bienfaiſante ſort de Bernard; elle coule ſans peine, comme de ſa ſource, &

elle ſemble même lui échapper. Il guérit toutes les langueurs ; la fiévre lui obéït, & tous les maux s'enfuïent. Les aveugles voïent, les ſourds entendent, les boiteux marchent, les paralytiques emportent leurs lits, la ſanté eſt renduë aux mourans. Il ouvre l'avenir, & il y lit comme dans un livre. A Sarlat, pour montrer qu'il a enſeigné la verité, il promet que les pains qu'il a benis guériront tous les malades qui en mangeront. *Oüi, ceux qui auront la foi*, reprit d'abord l'Evêque de Chartres, craignant que Bernard ne promît trop. *Non, non*, continua Bernard, *l'œuvre de Dieu eſt indépendante de la foi. Qu'ils croïent, ou qu'ils ne croïent pas, ils ſeront guéris également.* En effet, la foule des malades, ſans aucune exception, ſentit la main de Dieu.

A Conſtance en un ſeul jour onze aveugles, dix eſtropiez, & dix-huit boiteux ſont guéris. A Metz un Seigneur puiſſant & impie reſiſtant à ſa voix : *Vous ne daignez pas*, lui dit-il, *écouter mes paroles, un ſourd les entendra.* Il met ſes doigts dans les oreilles du ſourd, & il le guérit. Dans une ville d'Allemagne il apperçoit une femme aveugle & mandiante : *Vous demandez*, lui dit-il, *de l'argent, & Dieu vous donne la vûë.* Il la toucha, & en ouvrant les yeux, elle admira la grace de Dieu avec la lumiere du jour. A Francfort l'Empereur l'emporte lui-même ſur ſes épaules, de peur qu'il ne ſoit étouffé par les peuples ſur leſquels il répand la ſanté. Il n'oſe retourner dans les lieux où ſa main & ſa voix ont fait tant de prodiges. Tantôt il monte dans une

barque ; tantôt d'une fenêtre il envoïe la vertu de Dieu ſur les malades. Dans les places publiques, dès qu'il parle les larmes coulent, & les pecheurs frappent leur poitrine. Heureux qui peut toucher ſes vêtemens ; heureux qui peut du moins baiſer les veſtiges de ſes pas imprimez ſur le ſable. Ne faut-il pas, s'écrient les peuples, que nous écoutions l'homme que Dieu a exaucé ?

J'avoüe, mes Freres, & je le ſens avec joie, que je ſuccombe ſous le poids des merveilles qui me reſtent à expliquer. Doux & tendres écrits, tirez & tiſſus du Saint-Eſprit même ; précieux monumens dont il a enrichi l'Egliſe, rien ne pourra vous effacer ; & la ſuite des ſiecles, loin de vous obſcurcir, tirera de vous la lumiere. Vous vivrez à jamais,
&

& Bernard vivra aussi en vous. Par vous nous avons la consolation de le voir, de l'entendre, de le consulter, & de recueillir ses oracles. Par vous, ô grand Saint, a retenti toute l'Eglise entiere de cette trompette mysterieuse qui évangelisoit au milieu de Sion, & qui annonçoit à Juda ses iniquitez. Là les Princes, & les Pasteurs du peuple, les chefs des Ordres, les solitaires, & les hommes du siécle, tous sont jugez. Il tonne, il foudroye, & les cedres du Liban sont brisez par les paroles tranchantes qui sortent de sa bouche. Faut-il helas! faut-il que vous soyez encore, à notre confusion, une sentence d'anathême contre notre siécle, aussi-bien que contre celui dont, comme un nouveau Jeremie, vous déploriez les maux. Mais avec tant de force, comment

est-ce que tant de douceur peut se faire sentir ? Ici coule l'onction descenduë des vives sources des Prophêtes & des Apôtres pour inonder la maison de Dieu : ici je sens ces doux parfums de l'Epouse qui distille l'ambre, & qui languit d'amour dans le sein de l'Epoux, enyvrée de ses délices.

O ames qui brulez du feu de JESUS, venez, hâtez-vous d'apprendre dans son explication des Cantiques, les consolations, les épreuves, & le martyre des Epouses que Dieu jaloux veut purifier. D'où vient qu'à la fin des siécles, qui semblent reservez à la malediction, Dieu montre encore un homme qui auroit fait la gloire & la joie des premiers tems ? C'est que l'Eglise, selon la promesse de son Epoux, a une immortelle beauté,

& qu'elle eſt toûjours feconde, malgré ſa vieilleſſe. Ne falloit-il pas dans ces tems de confuſion & de peché, un renouvellement de lumieres ? Mais helas ! ces jours de peché ne ſont pas finis. Que voyons-nous dans les nôtres, mes Freres ? Ce que nous ſerions trop heureux de ne voir jamais : Vanité des vanitez, & encore vanité, avec travail & affliction d'eſprit ſous le Soleil. A la vûë de tant de maux, je loüe la condition des morts, & je plains les vivans. A quoi ſommes nous réſervez ? Tandis qu'au dehors tant de Sectes ſuperbes & monſtrueuſes que le Nord enfanta dans le ſiécle paſſé, ſe joüent du Texte ſacré des Ecritures pour autoriſer toutes les viſions de leur cœur ; tandis qu'elles tournent leur bouche vers le Ciel pour blaſphêmer contre

l'Egliſe ; les enfans de l'Egliſe même déchirent ſes entrailles, & la couvrent d'opprobres. On eſt réduit à compter comme des miracles de grace, quelques Chrétiens ſauvez du déluge de la corruption, & que l'ambition ne rend pas phrenetiques. La multitude adore des divinitez de chair & de ſang, dont elle eſpere ce qu'on nomme fortune. L'avarice qui eſt une idolâtrie, ſelon ſaint Paul, tient le cœur aſſervi. On n'adore plus, comme ſaint Chryſoſtome le remarque, des idoles d'or & d'argent, mais l'or & l'argent même ſont adorez, & c'eſt en eux que l'on eſpere. Bien loin, bien loin de vendre tout, ajoûte ce Pere, comme les premiers Chrétiens, on achete ſans fin : que dis-je, on achete ? on acquiert aux dépens d'autrui, on uſurpe par ar-

tifice & par autorité. Bien loin de ſoulager les pauvres, on en fait de nouveaux. Une foule de créanciers languit, & ſont ruïnez faute d'avoir leur bien. Voyez-vous les Chrétiens qui ſe mordent, qui ſe déchirent, qui aiguiſent leurs langues envenimées, & qui arment leurs mains pour les tremper dans le ſang de leurs freres? Les voyez-vous eux-mêmes rongez par les noires fureurs de l'envie & de la vengeance? Les voyez-vous noïez ſans pudeur dans les ſales plaiſirs, & abrutis par des paſſions monſtrueuſes? Dieu ſe retire; & dans ſa colere il les livre aux deſirs de leur cœur. Ils croyent tout voir, ils croyent tout entendre, & ils ne voyent ni n'entendent rien. Ils marchent à tâtons ſur le bord de l'abîme; l'eſprit d'yvreſſe & de vertige les

assoupit ; ils mourront sans sçavoir ce qu'ils sont, ni qui les a faits.

Où est-il donc, mes Freres, ce bienheureux tems des persecutions, où Tertullien disoit aux persecuteurs : Entrez dans les prisons, & si vous trouvez dans les fers quelqu'un qui soit accusé d'autre crime que de la confession du Seigneur JESUS, assurez-vous qu'il n'est pas Chrétien : Car le vrai Chrétien est celui qui marchant dans la voye droite de l'Evangile, n'est accusé que pour la foi. Oserions-nous maintenant faire ce défi aux nations payennes, & nous surpassent-elles en crimes ? Helas ! les Chétiens sont maintenant accusez de tous les excès : que dis-je, accusez ? Ils s'accusent eux-mêmes, ou plutôt ils se vantent de tous les maux. Leur front ne

sçait plus rougir. Le vice triomphe dans les places publiques ; & la vertu honteuse va se cacher. Ce n'est plus pour éviter les loüanges qu'elle se cache, c'est pour se dérober à l'insulte, à la dérision. Je vois un autre vice encore plus affreux que ce vice brutal & impudent : c'est un vice hypocrite, qui veut faire le mal avec regle, & qui prend un air de sagesse pour autoriser la folie. Il appelle le mal bien, & le bien mal. Il s'érige en réformateur, & rit de la simplicité des enfans de Dieu. Il ne rejette pas l'Evangile : mais sous prétexte d'éviter le zele indiscret, il énerve l'Evangile, & anéantit la Croix. Voila l'iniquité qui croît sans mesure, & qui montera bien-tôt jusqu'à son comble. Quels discours viennent chaque jour frapper mes oreil-

les & déchirer mon cœur ? J'entens, j'entens qu'on ſe mocque de la pieté. La verité ſouffre violence. Les foibles rougiſſent de l'Evangile, comme du tems du Paganiſme. On inſulte aux ames touchées, & on leur demande, comme à David : Où eſt votre Dieu ?

Qui êtes-vous, ô hommes prophanes, qui riez ainſi lorſque vous voyez un pécheur renouvellé en JESUS-CHRIST ; qui va contre le torrent de toutes ſes paſſions ? Quoi donc, vous ne ſçauriez ſouffrir qu'on ſe déclare hautement pour le Dieu qui nous a créez ? Selon vous, c'eſt une foibleſſe que de craindre ſa juſtice éternelle & toute-puiſſante, & que de n'être pas ingrat à ſes bontez. Selon vous, c'eſt une folie que de vivre ſelon la foi, dans l'eſperance d'une

vie éternellement bienheureuse. Qui êtes-vous donc, ô hommes qui vous joüez ainsi de la Religion, aussi-bien que des hommes qui la veulent suivre? Etes-vous d'une autre Religion? n'en croyez-vous aucune? Allez donc hors de nos Eglises, loin de nos mysteres, vivre sans esperance, sans Sauveur, sans Dieu; allez où votre desespoir impie & brutal vous va précipiter. Mais helas! qui pourroit le croire? Vous êtes Chrétiens, & vous avez promis de renoncer au monde & à ses pompes, de porter la croix avec JESUS-CHRIST, & de mépriser tout ce qui se voit, pour aspirer à ce qu'on ne voit pas. Encore une fois vous l'avez promis, vous n'oseriez nier votre promesse, vous n'oseriez renoncer au salut, vous tremblez quand la mort prochaine vous

montre l'abîme qui s'ouvre à vos pieds. Malheureux ! insensez ! vous voulez qu'on vous croye sages, & vous traitez de fols ceux qui esperant des biens ausquels vous ne prétendez pas renoncer, travaillent à s'en rendre dignes. O renversement du sens humain ! ô folie monstrueuse ! ô démons, vous les possedez : ce n'est pas eux qui parlent ; c'est vous qui blasphemez en eux. Il faudroit, mes Freres, un autre Bernard, pour ramener la verité & la justice parmi les hommes : encore ne sçai-je si cette impieté inconnuë à son siécle, & si enracinée dans le nôtre, ne resisteroit pas à sa parole & à ses miracles. Ne vous parle-t-il pas tous les jours par ses écrits, & par les histoires du tems qui attestent tout ce qu'il a fait ? Ecoutons-le, mes Freres.

Du moins, du moins en ce jour gardez-vous d'endurcir vos cœurs, ô mes enfans, (c'eſt ainſi qu'il vous parle, & qu'il a droit de vous parler, lui qui a renouvellé votre nation dans la grace de l'Evangile ;) ô mes enfans, faudra-t-il donc que je m'éleve contre vous au jugement de Dieu ? La lumiere que vos peres ont vûë, & qui de génération en génération a rejalli juſques ſur vous, ne ſervira-t-elle qu'à éclairer vos iniquitez ? Que n'ai-je point ſouffert, pour vous preſenter tous enſemble comme une ſeule Vierge ſans tache à l'Epoux ſacré ? Mais que vois je au milieu de vous ? ô mes enfans ? Je vous ai offert la benediction & vous l'avez rejettée : la malediction viendra, elle viendra, & vous en ſerez inondez ; elle diſtilera ſur vos têtes goute à gou-

te jusqu'à la fin. Non, je ne serai plus votre pere, j'endurcirai mon cœur & mes entrailles, pour vous rejetter à jamais ; je vous méconnoîtrai, je rougirai de vous au tems de J. C. je demanderai vengeance de mes paroles, ou plutôt de la sienne tant de fois méprisée.

Homme de Dieu, donné à la France & à toute l'Eglise ! que vos mains paternelles ne se lassent jamais de s'élever vers Dieu en notre faveur. Que nous restera-t-il, si le cœur même de notre Pere est irrité, & si l'instrument des misericordes appelle contre nous les vengeances ? O Pere ! voyez notre désolation, voyez & hâtez-vous ; voyez, & fléchissez notre souverain Juge ; afin que quand vous viendrez avec lui dans la gloire, vous puissez nous presenter aux pieds

de ſon trône comme vos enfans; que vous ſoyez ſuivi d'une troupe ſainte qui marche les palmes à la main, & que nous recevions avec vous la couronne qui ne flétrit jamais. Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR LA FESTE

DE Ste THERESE.

De excelſo miſit ignem in oſſibus meis, & erudivit me.

Il a envoyé le feu d'enhaut juſques dans mes os, & il m'a inſtruite. En Jeremie chap. premier.

C'Eſt ainſi, mes Freres, que parle Jeremie au nom de Jeruſalem, pour exprimer tout ce que cette cité, devenuë infidelle, reſſent quand Dieu la frappe

pour la convertir. Il dépeint un feu devorant, mais un feu envoyé d'enhaut, & que la main de Dieu même allume de veien en veine pour pénetrer jusqu'à la moelle des os; c'est par ce feu que Jerusalem doit être instruite & purifiée. Le voila ce feu qui brûle sans consumer, & qui loin de détruire l'ame, la renouvelle. Le voila ce feu de douleur & d'amour tout ensemble; c'est lui que JESUS est venu apporter sur la terre; & que veut-il, sinon embraser tout l'univers? Therese, vous le sentez, il brûle votre cœur, & votre cœur lui-même devient une fournaise ardente. *De excelso misit ignem in ossibus meis.*

Considerons, mes Freres, dans ce discours, ce que le feu de l'amour divin a fait dans le cœur de Therese, & ce que le Division.

cœur enflammé de Therese a fait ensuite dans toute l'Eglise. Au dedans, ce feu consume toute affection terreste ; au dehors, il éclaire, il échauffe, il anime. Venez donc vous tous, accourez à ce spectacle de la foi ; venez, & voyez d'abord le martyre interieur de Therese ; puis admirez tout ce qu'elle fait dès qu'elle est morte à elle-même. Ainsi vous apprendrez par son exemple, & à mourir à vous-mêmes par le recueillement, & à vous sacrifier courageusement à Dieu dans l'action. Voila tout le sujet de ce discours.

O Sauveur, qui l'avez instruite en la brûlant de votre amour, brûlez nos cœurs, & nous serons instruits comme elle. Envoyez le feu de votre Esprit, & tout sera créé encore une fois, & vous renouvellerez la face de la

terre. Que de mes entrailles, la celeste flâme s'épanche sur ma langue, & de ma langue, jusqu'au fond des cœurs. Marie, c'est la gloire de votre Fils que nous demandons, intercedez pour nous. *Ave Maria.*

CE que Dieu prend plaisir à faire lui-même dans les ames qu'il a scellées de son sceau éternel, il prend aussi plaisir à le contempler, & il joüit de la beauté de son ouvrage. Il regarde avec complaisance sa grace, qui, comme dit saint Pierre, prend toutes les formes suivant les cœurs où il la fait couler. Elle n'a pas moins de varieté que la nature, dans tout ce qu'elle fait. Où trouverez-vous sur la terre deux hommes qui se ressemblent entierement? Les justes ne sont pas moins differens en- I. Point.

tr'eux, que les visages des hommes ; & Dieu tire de ses trésors de misericorde de quoi former chaque jour l'homme interieur avec des traits nouveaux. O si nous pouvions voir cette varieté des dons ! Nous les verrons un jour dans le sein du Pere qui en est la source. Cependant pour nous cacher nous-mêmes à nous-mêmes, Dieu envelope son ouvrage dans la nuit de la foi : mais cet ouvrage de la grace ne s'avance pas toûjours réguliérement comme celui de la nature. Il s'en faut bien, mes Freres, ce n'est pas moi, c'est Therese qui fait cette belle remarque ; il s'en faut bien que les ames ne croissent comme les corps. L'enfant n'est jamais un moment sans croître jusqu'à ce qu'il ait l'âge & la taille de l'homme parfait ; mais l'ame, encore tendre &

naissante dans la pieté, interrompt souvent son progrès ; c'est non-seulement par la diminution de tous les desirs du vieil homme, mais souvent par l'anéantissement du peché même, que Dieu lui fait trouver dans l'humilité un plus solide accroissement.

Celle qui parle ainsi, l'avoit senti, mes Freres. Vous l'allez voir pendant vingt ans, qui tombe & se releve ; qui tombe encore, & se releve enfin pour ne plus tomber. Vous allez voir un mélange incompréhensible de foiblesse, & de grace ; d'infidelitez, & d'attraits à la plus haute perfection. Dès sa plus tendre enfance, elle avoit goûté le don céleste, la bonne parole, & la vertu du siécle futur. Il me semble que je l'entends lisant avec son jeune frere, l'histoire des martyrs. A la vûë de l'éternité

où ils ſont couronnez, elle s'écrie : Quoi ! toûjours, toûjours ! L'eſprit du martyre ſoufle ſur elle ; elle veut s'échaper pour aller chez les Maures repandre ſon ſang. O Thereſe ! vous êtes réſervée pour d'autres tourmens, & l'amour ſera plus fort que la mort même, pour vous martyriſer.

Retenuë par ſes parens, elle bâtiſſoit de ſes propres mains, avec ce jeune frere, de petits hermitages. Ainſi cette douce image de la vie angelique des Anachorettes dans le deſert, la conſoloit d'avoir perdu la gloire du martyre ; & les jeux mêmes de ſon enfance faiſoient déja ſentir en elle les prémices du Saint Eſprit. Qui ne croiroit, mes Freres, qu'une ame ſi prévenuë, ſera préſervée de la contagion ? Non, non, elle ne le fut pas ; & c'eſt icy que commence le ſe-

cret de Dieu. La mere de Therese, quoique modeste, lisoit les avantures fabuleuses, où l'amour profane revêtu de ce que la générosité & la politesse mondaine ont d'éblouissant, fait oublier qu'il est ce vice détestable qui doit allarmer la pudeur. Le poison que la mere tenoit inconsiderément dans ses mains, entra jusques dans le cœur de la fille ; & les enchantemens du mensonge lui firent perdre le pur goût de la verité. O vous, qui voulez vous tromper vous-mêmes par des lectures contagieuses ! apprenez par ce triste exemple, que plus le mal est déguisé sous un voile qui en ôte l'horreur, plus il est à craindre. Fuyez, fuyez ce serpent qui se glisse sous l'herbe & parmi les fleurs.

A cette mere indiscrette succeda bien-tôt une parente vaine,

qui acheva de gâter ſon cœur. La vanité, helas ! quel ravage ne ne fit-elle pas ſur toutes les vertus que la grace du baptême venoit de faire naître ? Eſt-ce donc là cette fille ſi enflamée de l'amour du martyre ? & dont tout le ſang, juſqu'à la derniere goutte, cherchoit à couler pour la foi ? maintenant la voila pleine d'elle-même, & des deſirs du ſiécle. O Dieu patient ! ô Dieu qui nous aimez, quoique nous rejettions votre amour, & lors qu'ennemis de nous-mêmes auſſi-bien que de notre bien, nous languiſſons loin de vous dans les liens du peché ! ô Dieu, vous l'attendiez cette ame infidelle ; & par une inſenſible miſericorde, vous l'ameniez, les yeux fermez, comme par la main, chez un oncle plein de votre eſprit. D'abord elle ne s'y engagea que

par complaiſance ; car alors é-bloüie par l'eſperance d'un é-poux mortel, elle marchoit d'un pas préſomptueux ſur un ſentier bordé de précipices. Là, elle prit, ſans ſçavoir ce qu'elle faiſoit, vous ſeul le ſçaviez, Seigneur, vous qui le lui faiſiez faire ; elle prit les Epîtres de ſaint Jerôme ; elle leût, & ſentit la verité ; elle l'aima, elle ne s'aima plus elle-même, & des torrens de larmes ameres coulerent de ſes yeux.

Qu'eſt-ce qui vous trouble, Thereſe ? de quoi pleurez-vous ? Helas ! je pleure de n'avoir pas pleuré aſſez-tôt, je m'afflige de ces déplorables plaiſirs qui ont enyvré mon cœur. Les ris du ſiécle me ſemblent une folie ; & je dis à la joye : Pourquoi m'avez-vous trompée ?

Pour ſe punir d'avoir trop ai-

mé le monde, elle ſe condamne à ne le voir jamais. En un moment tous ſes liens ſe briſent, & elle ſe jette dans un cloître. *Alors*, dit-elle, *je ſentis tous mes os qui alloient ſe détacher les uns des autres, & j'étois comme une perſonne qui rend l'eſprit. C'eſt que dans ce combat la nature étoit encore forte & mon amour foible.* N'importe, elle demeura immobile dans la maiſon de Dieu, & elle y prit l'habit. Tandis que tous les aſſiſtans admiroient ſa joye & ſon courage, elle ſentoit ſon ame nager dans l'amertume. *Apprenez-donc*, continuë-t-elle, *par mon exemple, à n'écouter jamais les craintes de la nature lâche, & à ne vous deffier pas des bontez de Dieu quand il vous inſpire quelque haut deſſein.*

Ce ſacrifice ſi douloureux fut beni d'enhaut, & la manne celeſte

leste coula sur elle dans le desert. A peine lisoit-elle deux lignes pour se nourrir de la parole celeste de la foi, que l'esprit se saisissant d'elle, livroit ses sens & les puissances de son ame pour l'enlever hors de sa lecture.

Elle voïoit d'une vûë fixe JESUS seul & JESUS crucifié. Sa memoire se perdoit dans ce grand objet, son entendement ne pouvoit agir, & ne faisoit que s'étonner en presence de Dieu abîme d'amour & de lumiere; elle ne pouvoit ni rappeller ses idées, ni raisonner sur les mysteres; nulle image sensible ne se presentoit ordinairement à elle, seulement elle aimoit, elle admiroit en silence: elle étoit suspenduë, dit-elle, & comme hors d'elle-même.

O hommes dédaigneux & in-

credules, qui oſez tout meſurer à vos courtes ſpeculations! ô vous qui corrompez les veritez mêmes que Dieu nous fait connoître, & qui blaſphemez les myſteres interieurs que vous ignorez; taiſez-vous, eſprits impies & ſuperbes. Apprenez ici que nul ne peut ſonder les profondeurs de l'eſprit de Dieu, ſi ce n'eſt l'eſprit de Dieu même.

A cette oraiſon éminente furent ajoûtées les plus rudes croix. Pluſieurs maladies mortelles vinrent fondre ſur ce corps extenué; elle reſſemble à l'Homme de douleurs, & elle eſt écraſée, comme lui dans l'infirmité. Pendant une paralyſie de trois ans, où l'on croit à toute heure qu'elle va expirer, elle lit le Commentaire de ſaint Gregoire ſur le Livre de Job, dont elle repreſente la patience, & dont elle

ſouffre toutes les peines.

A ce coup, ne croiriez-vous pas que le vieil homme va ſuccomber, & que la grace s'affermit déja ſur les ruines de la nature ? Tremblez, ames foibles ; tremblez encore une fois, mes Freres. Thereſe ne s'éleve ſi haut, que pour faire une plus grande chûte ; & cet aigle qui fendoit les airs pour s'élever juſqu'aux nuës, & dont le vol étoit ſi rapide, s'appeſantit peu à peu vers la terre. D'abord ce n'eſt qu'une converſation innocente ; mais la plus innocente converſation ceſſe de l'être dès qu'elle diſſipe & qu'elle amolit ; & une Vierge épouſe du Sauveur, ne doit penſer qu'à ce qui peut plaire à l'Epoux, pour être ſainte de corps & d'eſprit. O inſenſible engagement dans une vie lâche, qu'on craint toûjours trop tard, com-

bien êtes-vous plus à craindre que les vices les plus grossiers ? Therese, qui dans sa ferveur ne pouvoit se résoudre à craindre, tombe dans un relâchement où elle n'ose plus esperer. Jusqu'à quand, ô Vierge d'Israël, serez-vous errante & vagabonde, loin de l'Epoux ? Vous le fuïez, mais il vous poursuit par une secrette misericorde. Vous voudriez pouvoir l'oublier ; mais avoüez-le, il vous est dur de resister à sa patience & à son amour. Helas ! s'écrie-t-elle, mon plus cruel tourment étoit de sentir la grace de Dieu malgré mon infidelité, & de voir qu'au lieu de me rebuter, il m'attiroit encore pour confondre mon ingratitude. Je ne pouvois être en paix sans me recueillir, & j'avois honte de me recueillir, à cause du superflu & des amusemens ausquels je te-

nois encore. Le voilà, mes Freres, ce feu jaloux & vangeur, que Dieu allume quelquefois dés cette vie ; ce purgatoire interieur de l'ame qui la ronge, qui la persécute, & qui lui fait ressentir une ardeur si cuisante, jusqu'à ce qu'il ait consumé tout ce qui est terrestre. L'ame, dit-elle, est dans ce feu, sans sçavoir quelle en est l'origine, ni qui l'allume, ni par où en sortir, ni comment l'éteindre, & c'est comme une espece d'enfer.

En cet état, elle se croit indigne de prier, & quoiqu'elle conseille l'oraison à son pere, elle n'ose plus y puiser elle-même la joie de son Dieu. Jusques-là, dans toutes ses fragilitez, elle avoit dit au fond de son cœur : Beni soit Dieu, qui n'a ôté de moi ni sa misericorde, ni mon oraison. Mais à ce coup l'esprit

qui gémit dans les enfans de Dieu par des gémiſſemens ineffables, s'éteint en elle. Le voilà tombé cet aſtre qui brilloit au plus haut des cieux. Un an entier ſe paſſe, ſans qu'elle ſe raproche de Dieu. O Epoux des ames, voici ce que vous avez dit par la bouche d'un de vos Prophetes, & je ne puis le repeter ſans treſſaillir de joie : l'épouſe qui parmi les hommes, a abandonné ſon époux, reverra-t-elle encore ſon époux revenir à elle ? Non, non, elle lui eſt infidele, ſon cœur eſt corrompu. Et néanmoins, ajoûtez-vous, Seigneur : O Vierge d'Iſraël, ô mon Epouſe, quoique tu aïes livré ton cœur aux créatures, quoique tu ſois ingrate & infidele, quoique je ſois jaloux, reviens, & je te recevrai.

Thereſe lut les Confeſſions de

ſaint Auguſtin, où Dieu a donné pour la ſuite de tous les ſiecles, une ſource inépuiſable de conſolations aux ames les plus péchereſſes. Accourez-y avec Thereſe, vous tous qui ſentez aujourd'hui la plaie de votre cœur. Auguſtin tiré des profondeurs de l'abîme, ne peut néanmoins entierement appaiſer la crainte de Thereſe. L'exemple d'aucun Saint, diſoit-elle, ne doit me raſſurer; car je ne puis en trouver aucun dont les infidelitez aïent été auſſi frequentes que les miennes. Le voilà, mes Freres, le fruit de ſes chûtes, qui nous ont tant de fois étonné. Vous le comprenez maintenant le conſeil de Dieu, qui creuſe dans le cœur de Thereſe cet abîme d'humiliation, pour y poſer l'inébranlable fondement d'un édifice qui s'élevera juſqu'au ciel au

milieu des extases, où il ouvrira son sein à Therese, & où il se plaira aussi à lui découvrir la place qu'elle a meritée dans le gouffre de souffre & de feu.

Dix-huit ans s'étoient passez au milieu de sa solitude dans ce feu devorant de la peine interieure qui purifie l'ame en la détournant sans cesse contre elle-même. Mon cœur, dit-elle étoit sans cesse déchiré. Aux craintes du dedans se joignirent les combats du dehors ; les dons interieurs augmenterent en elle. De cette oraison simple où elle étoit déja, Dieu l'enleve jusques dans la plus haute contemplation ; elle entre dans l'union où se commence le mariage virginal de l'Epoux avec l'Epouse ; elle est toute à lui, il est tout à elle. Revelations, esprit de prophetie, visions sans aucune image sensi-

ble ; raviſſemens, tourmens délicieux, comme elle le dit elle-même, qui lui font jetter des cris mêlez de douleur & de joie, où l'eſprit eſt enyvré, & où le corps ſuccombe, où Dieu lui-même eſt ſi preſent, que l'ame épuiſée & devorée tombe en défaillance, ne pouvant ſentir de prés tant de majeſté ; en un mot, tous les dons ſurnaturels découlent ſur elle. Ses Directeurs d'abord ſe trompent. Voulant juger de ſes forces pour la pratique des vertus par le degré de ſon oraiſon, & par le reſte de foibleſſe & d'imperfections que Dieu laiſſoit en elle pour l'humilier, ils concluent qu'elle eſt dans une illuſion dangereuſe, & ils veulent l'exorciſer. Helas ! quel trouble pour une ame appellée à la plus ſimple obéïſſance, & menée, comme Thereſe,

par la voie de la crainte, lorſqu'elle ſent tout ſon interieur boulleverſé par ſes guides! J'étois, dit-elle, comme au milieu d'une riviere, prête à me noïer, ſans eſperance de ſecours. Elle ne ſçait plus ce qu'elle eſt, ni ce qu'elle fait quand elle prie. Ce qui faiſoit ſa conſolation depuis tant d'années, fait ſa peine la plus amere. Pour obéïr, elle s'arrache à ſon attrait; mais elle y retombe, ſans pouvoir ni en ſortir, ni ſe raſſurer. Dans ce doute, elle ſent les horreurs du déſeſpoir, tout diſparoît, tout l'effraïe, tout lui eſt enlevé. Son Dieu même, en qui elle ſe repoſoit ſi doucement, eſt devenu un ſonge pour elle. Dans ſa douleur, elle s'écrie, comme Madeleine: *Ils me l'ont enlevé, & je ne ſçai où ils l'ont mis.*

O vous, Oints du Seigneur,

ne cessez donc jamais d'apprendre, par la pratique de l'oraison, les plus profondes & les plus mysterieuses operations de la Grace, puisque vous en êtes les dispensateurs. Que n'en coûte-t-il pas aux ames que vous conduisez, lorsque la secheresse de vos études curieuses, & votre éloignement des voies interieures, vous font condamner tout ce qui n'entre point dans votre experience ? Heureuses les ames qui trouvent l'Homme de Dieu, comme Therese trouva enfin les saints François de Borgia, & Pierre d'Alcantara, qui lui applanirent la voie par où elle marchoit! Jusqu'alors, dit-elle, j'avois plus de honte de déclarer mes révelations, que je n'en aurois eu de confesser les plus grands pechez. Et nous aussi, mes Freres,

aurons - nous honte de parler de ces révelations, dans un ſiecle où l'incredulité prend le nom de ſageſſe ? Rougirons-nous de dire à la loüange de la Grace ce qu'elle a fait dans le cœur de Thereſe ? Non, non, tais-toi, ô ſiecle, où ceux mêmes qui croïent toutes les veritez de la Religion, ſe piquent de rejetter ſans examen, comme fables, toutes les merveilles que Dieu opere dans ſes Saints. Je ſçai qu'il faut éprouver les eſprits, pour voir s'ils ſont de Dieu. A Dieu ne plaiſe que j'autoriſe une vaine credulité pour de creuſes viſions : mais à Dieu ne plaiſe que j'heſite dans la foi quand Dieu ſe veut faire ſentir. Celui qui répandoit d'en haut, comme par torrens, les dons miraculeux ſur les premiers fide-

les ; n'a-t-il pas promis de répandre ſon eſprit ſur toute chair ? n'a-t-il pas dit : *Sur mes ſerviteurs & ſur mes ſervantes ?* Quoique les derniers tems ne ſoient pas auſſi dignes que les premiers, de ces celeſtes communications, faudra-t-il les croire impoſſibles ? La ſource en eſt-elle tarie ? Le ciel eſt-il fermé pour nous ? N'eſt-ce pas même l'indignité de ces derniers tems qui rend ces graces plus neceſſaires, pour rallumer la foi & la charité preſque éteinte ?

N'eſt-ce pas aprés ces ſiecles d'obſcurciſſement, que Dieu, pour ne ſe laiſſer jamais lui-même ſans témoignage, doit ramener enfin ſur la terre les merveilles des anciens jours ? Hé où en eſt-on, ſi on n'oſe plus dans l'aſſemblée des enfans de

Dieu publier les dons de leur pere ? Pourquoi ce ris dédaigneux, hommes de peu de foi, quand on vous raconte ce que la main de Dieu a fait ? Malheur à cette ſageſſe charnelle qui nous empêche de goûter ce qui eſt de l'Eſprit Saint ! Mais que dis-je ? Notre raiſon eſt auſſi foible que notre foi même. N'y a-t-il donc qu'à refuſer de croire, pour s'ériger en eſprits forts ? N'eſt-on pas auſſi foible & auſſi aveugle en ne pouvant croire ce qui eſt, qu'en ſuppoſant ce qui n'eſt pas ? Le ſeul mot de miracle & de révelation vous choque. O foibles eſprits, qui ne ſçavez pas encore combien Dieu eſt grand, & combien il aime à ſe communiquer aux ſimples avec ſimplicité. Devenez ſimples, devenez petits, devenez enfans ; abaiſſez, abaiſſez-vous, ames hautaines,

ſi vous voulez entrer au Roïaume de Dieu. Cependant taiſez-vous, & loin de douter des graces que Thereſe a reçûës en nos jours, penſez ſerieuſement à faire qu'elles rejailliſſent juſques ſur vous.

Si votre fragilité vous décourage, ſi vous êtes tentez de déſeſpoir à cauſe de l'abus de tant de graces mépriſées; jettez les yeux ſur cet exemple conſolant, ſur Thereſe tant de fois infidelle, & qui tant de fois a contriſté le Saint-Eſprit. Si votre cœur eſt partagé entre Dieu & le monde, regardez encore Thereſe, qui ſentit ſi long-tems en elle le même partage. Qui cherchez-vous dans ce partage de vos affections? Vous craignez, avoüez-le de bonne foi, une vie triſte & malheureuſe en vous donnant ſans reſerve à Dieu. O hommes

tardifs & pesants de cœur pour croire les mysteres de Dieu ! hé ne voïez-vous pas, & ne sentez-vous pas que c'est ce partage même, cette reserve des joies mondaines, qui vous ôte la paix, & qui commence dés cette vie votre éternel malheur ?

Ainsi vous prenez pour remede le poison même. Malheureux, & dignes de l'être, vous ne goûtez librement ni les plaisirs de la terre, ni les consolations d'en haut : rebutez de Dieu & du monde, & déchirez tout ensemble par vos passions & par vos remords : portans en esclaves le joug rigoureux de la loi divine, sans l'adoucissement de l'amour : en proie à la tyrannie du siecle, & à la crainte des Jugemens éternels de Dieu. Lâches, vous soupirez dans votre esclavage, & vous craindriez de le rompre.

Vous ſçavez où eſt la ſource du vrai bonheur, & vous n'oſez vous y plonger. Ah, inſenſez ! que faites-vous ? quel jugement pend ſur votre tête ? Qui me donnera des paroles pour l'exprimer ? Il me ſemble que j'entens celles de Thereſe qui vous parle, & qui vous dit encore ce qu'elle diſoit aprés que Dieu lui eut montré les peines éternelles : Que ne pouvez-vous, s'écrioit-elle, verſer des ruiſſeaux de larmes, & pouſſer des cris juſqu'aux extremitez de la terre, pour faire entendre au monde ſon aveuglement !

Elle avoit paſſé, mes Freres, environ vingt ans dans ce partage & dans ce trouble où vous vivez ; jamais perſonne ne ſçut mieux qu'elle ce qu'il en coûte pour vouloir être encore à ſoi & aux créatures, quand Dieu nous

veut ſans reſerve à lui. Ici je ne parle point pour Dieu, écoutez-moi, je ne parle que pour vous-mêmes, & pour vous-mêmes, non par rapport à la vie future, mais par raport à la preſente. Voulez-vous être heureux, & l'être dés à preſent ? Ne menagez rien, ne craignez pas de trop donner, en donnant tout. Jettez-vous, les yeux fermez, entre les bras du Pere des miſericordes, & du Dieu de toute conſolation; plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous.

O ! ſi vous compreniez combien il eſt doux de le goûter, quand on ne veut plus goûter que lui ſeul, vous joüiriez du centuple promis dés cette vie; votre paix couleroit comme un fleuve, & votre juſtice ſeroit profonde comme les abîmes de la mer. Thereſe qui avoit été ſi long-tems malheureuſe comme

vous, tandis qu'elle vouloit encore quelque bonheur ſenſible ici-bas, commence à être dans la paix & dans la liberté, dés qu'elle acheve de ſe perdre en Dieu. Hâtons-nous, mes Freres, hâtons-nous de la conſiderer dans ce ſecond état de vie, où étant morte à elle-même interieurement, elle fait au dehors de ſi grandes œuvres.

POUR bien comprendre la difference de ces deux états, dont l'un eſt un état de peine interieure qui purifie There-ſe, & l'autre, un état de paix où elle eſt intimement unie avec Dieu ; rappellez, mes Freres, ce qu'elle dit de ce feu qui ronge l'ame infidelle. On ne ſçait « ni qui l'allume, ni par où en « ſortir, ni comment l'éteindre, « & c'eſt une eſpece d'enfer. « Puis, « II. Point.

» ajoûtez ce qu'elle ajoûte : » Il y
» a un autre feu si doux, qu'on
» craint toûjours qu'il ne s'étei-
» gne. Les larmes, loin de l'étein-
» dre, ne servent qu'à l'allumer de
» plus en plus. Le premier feu est
» un amour naissant, & mêlé de
» crainte, qui applique l'ame à el-
» le-même malgré elle-même ; il
» force l'ame à se voir toûjours
» dans toute sa laideur, il fait
» qu'elle retombe toûjours sur el-
» le-même, qu'elle devient son
» propre supplice, & qu'à force de
» se voir, elle s'arrache enfin à
» toute complaisance propre. Le
» second feu est le pur amour,
» dont la flamme éclaire & anime
» sans consumer. Le pur amour,
» au contraire de l'autre, pousse
» sans cesse l'ame hors d'elle-mê-
» me dans le sein de Dieu. L'a-
» mante sentant son cœur blessé
» par ce trait de feu, court dans

toutes les places publiques, où «
elle dit à tous ceux qu'elle trou- «
ve : *N'avez-vous point vû mon* «
Epoux ? Elle ſent au fond de ſes «
entrailles cette flamme que ſen- «
toit Jeremie ; elle ne peut ni la «
ſupporter, ni la renfermer au de- «
dans d'elle-même, il faut qu'el- «
le s'exhale, & qu'elle éclate ; & «
c'eſt alors qu'elle conçoit les «
plus hauts deſſeins. «

Dieu met au cœur de Thereſe le deſir de la Réforme de ſon Ordre, ſelon la Regle primitive, ſans mitigation, & ſelon les ſtatuts du Cardinal Hugues de ſainte Sabine, confirmez par le Pape Innocent IV. La réforme d'un Ordre ancien, combien, mes Freres, eſt-elle plus difficile que la fondation même d'un Ordre nouveau ? Il n'eſt pas queſtion de ſemer, d'arroſer, de faire croître les jeunes plantes en-

core tendres ; il s'agit de plier les tiges dures & tortueuſes des grands arbres. Elle ſoûtient tout à la fois les contradictions & des Superieures de l'Ordre, & de ſes propres Directeurs, & des Evêques, & des Magiſtrats de toutes les villes. Quelle eſt donc cette fille que rien ne peut décourager ? C'eſt, dit-elle, une pauvre Carmelite chargée de patentes, & pleine de bons deſirs. Sans appui, ſans maiſon, ſans argent, elle paſſe de tous côtez pour une inſenſée. En effet, elle doit paroître telle aux yeux des ſages de la terre, & il n'y a que l'inſpiration qui la puiſſe juſtifier. Mais le monde, vous le ſçavez, mes Freres, ne peut ni recevoir, ni reconnoître l'eſprit dont elle eſt animée. Cet eſprit qui la pouſſe, tend également à établir l'œuvre par elle,

& à ſe ſervir de l'œuvre pour la crucifier. D'abord rien ne lui paroît difficile ; & Dieu lui fait ſentir une telle certitude pour le ſuccès, qu'elle eſpere contre toute eſperance, & qu'elle commence par des engagemens. Mais à peine eſt-elle engagée, que Dieu ſe retire. Le Ciel ſi pur & ſi ſerein pour elle, s'obſcurcit tout à coup ; elle ne voit plus autour d'elle que nuages, qu'éclairs, que renverſemens cauſez par l'orage. Mais immobile comme la montagne ſainte de Sion, elle oppoſe un front tranquille à tous les coups de la tempête. La voyez-vous, mes Freres, qui marche de ville en ville, dans une rude voiture, preſque toûjours accablée de maladies, dans les rigueurs des ſaiſons, & parmi des accidens périlleux ? On ne peut lire l'hiſtoire de ſes

fondations, qu'elle a écrite si naïvement & avec tant de vivacité, sans se representer les travaux, les fatigues, & les dangers des Apôtres pour planter la foi.

Entrant dans les Villes, après tant de peines, semblable au Fils de l'Homme, elle n'y trouve pas où reposer sa tête. N'importe, elle se couche sur la paille, couverte de son manteau, elle espere en silence, & son esperance n'est jamais confonduë. Quand Dieu ouvre les cœurs des habitans des Villes pour lui donner quelque secours, elle dit à ses filles : On nous ravit la pauvreté qui étoit notre tresor. Helas, lui répondent ses filles, étonnées de cette diminution de pauvreté qui leur paroît déja une abondance : Nous ne sommes plus pauvres !

A ce propos, mes Freres, écoutez-la elle-même qui se rend avec simplicité un grand témoignage: » Dieu m'est témoin, dit- "
elle, que je n'ai jamais refusé au- "
cune fille, faute de biens: Le "
grand nombre de pauvres que "
j'ai reçûs en est la preuve. Les "
pauvres mêmes qui s'y presen- "
toient me donnoient plus de joïe "
que les riches. Si nous avons eu "
ce desintereſſement quand nous "
n'avions ni maisons, ni argent, "
que devons nous faire mainte- "
nant que nous avons de quoi vi- "
vre? O mes filles, dit-elle enfin, "
c'est par tant de pauvreté & de "
travaux, que nous avons procu- "
ré ce repos dont vous joüiſſez. "

Ces travaux furent sans relâche pendant le reste de sa vie. Trente-deux Monasteres dans les principales Villes d'Espagne, ont été l'ouvrage de ses mains,

qu'elle a eu la joye de voir avant de mourir ; & le Roi Philippe II. admirant ſes vertus, recevoit avec reſpect les Lettres qu'elle lui écrivoit pour l'engager à proteger ſon Ordre.

Voila, mes Freres, ce que la ſageſſe mondaine, à qui l'eſprit Evangelique paroît une folie, n'auroit oſé penſer. Voila ce que les richeſſes mêmes des grands de la terre n'auroient pû faire. Thereſe marchant de ville en ville, la croix en main pour toute poſſeſſion & pour tout appuy, l'a accompli aux yeux de ces faux ſages, pour les confondre par ſes bienheureuſes folies.

Mais étoit-ce là des Communautez formées à la hâte, & compoſées ſans choix ? Non, non, c'étoient les Anges de la terre, qui ne tenoient rien d'ici-bas: des Vierges de corps & d'eſprit,

qui ſuivoient l'Agneau par tout où il va, juſques dans les plus âpres ſentiers de la pénitence. Leur ferveur ajoûta même pluſieurs pratiques à la ſeverité de leur Regle. Les dons ſurnaturels étoient fréquens dans toutes ſes Maiſons; croyez Thereſe même qui nous l'aſſure. Quoi qu'elle fût ſi experimentée dans la perfection, & ſi jalouſe de celle de ſes filles, on la voit dans ſes écrits, toûjours étonnée de leurs oraiſons & de leurs vertus.

Ici les hommes, ſans rougir, marchent humblement ſur les traces des filles. Je les vois, les Antoine de JESUS, les Jean de la croix, ces hommes dont le Ciel avoit enrichi l'Eſpagne au ſiécle paſſé; je les vois devenir enfans aux pieds de Thereſe leur mere. C'eſt elle qui les conduit comme par la main pour la ré-

forme de leur Ordre, & ils recueillent dans leur ſein enflammé les paroles de ſageſſe qui découlent de ſa bouche. D'une ſource ſi pure, les ruiſſeaux de grace s'épanchent dans toute l'Egliſe de l'Eſpagne, ils vont inonder les autres Royaumes. O Egliſe de France, dès le commencement de ce ſiécle, on vous voit ſoupirer après cette nouvelle benediction, & vous en voyez, comme Anges du Seigneur, traverſer les Pyrenées pour nous apporter ce treſor. Heureux ceux à qui nous devons les filles de Thereſe! Heureuſes tant de Villes, où la puiſſante main de Dieu les a multipliées! Soyez à jamais, ô filles d'une telle mere, la bonne odeur de JESUS-CHRIST, & la conſolation de toute l'Egliſe. Et vous, ô grand Monaſtere, feconde tige, qui

avez poussé tant de rejettons pour orner notre terre, & pour y faire fleurir toutes les vertus; soyez d'âge en âge, & de siécle en siécle, la gloire d'Israël, & la joye des enfans de Dieu. Que les tems qui ruïnent les plus solides ouvrages, ne fassent que vous rendre plus venerables; que vous portiez dans votre sein comme dans un azile sacré, les ames tendres qui viennent s'y refugier, & que vous couvriez encore de votre ombre tout ce qui espere en Dieu autour de vous. Que vos oraisons nourries encore par le jeûne, pour parler comme Tertullien, soient comme un encens qui monte sans cesse jusqu'au trône de la grace. Que la mortification de tous les sens facilite ici le recueillement ou plutôt que le recueillement & la severe jalousie de l'ame con-

tre elle-même pour se reserver toute à l'Epoux, fasse la vraie mortification.

Peuple fidelle qui m'écoutez, ce n'est plus moi qui dois vous parler de Therese, il faut que je me taise, & que ses œuvres seuls la loüent. Jugez d'elle par ce qu'elle a fait, & que Dieu met aujourd'hui au milieu de vous. Les voila les filles de Therese, elles gémissent pour tous les pécheurs qui ne gémissent pas, & ce sont elles qui arrêtent la vengeance prête à éclater. Elles n'ont plus d'yeux pour le monde, & le monde n'en a plus pour elles. Leurs bouches ne s'ouvrent plus qu'aux sacrez cantiques ; & hors des heures des loüanges, toute chair est ici en silence devant le Seigneur. Les corps tendres & délicats y portent jusques dans l'extrême vieillesse, avec le cili-

ce, le poids du travail.

Ici ma foi eſt conſolée ; ici on voit une noble ſimplicité, une pauvreté liberale, une pénitence gaie, & adoucie par l'onction de l'amour de Dieu. Seigneur, qui avez aſſemblé vos épouſes ſur la montagne, pour faire couler au milieu d'elles un fleuve de paix, tenez-les recueillies ſous l'ombre de vos aîles ; montrez au monde vaincu, celles qui l'ont foulé aux pieds. Helas ! ne frappez point la terre, tandis que vous y trouverez encore ce précieux reſte de votre élection.

Mais plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais ces Livres ſi ſimples, ſi vifs, ſi naturels, qu'en les liſant on oublie qu'on lit, & qu'on s'imagine entendre Thereſe elle-même. O qu'ils ſont doux ces tendres & ſages écrits, où mon ame a goû-

té la manne cachée ! Quelle naïveté, mes Freres, quand elle raconte les faits ! Ce n'eſt pas une hiſtoire, c'eſt un tableau. Quelle force pour exprimer ſes divers états ! Je ſuis ravi de voir que les paroles lui manquent, comme à S. Paul, pour dire tout ce qu'elle ſent. Quelle foi vive ! Les Cieux lui ſont ouverts, rien ne l'étonne, & elle parle auſſi familierement des plus hautes révélations, que des choſes les plus communes. Aſſujettie par l'obéïſſance, elle parle ſans ceſſe d'elle, & des ſublimes dons qu'elle a reçûs, ſans affectation, ſans complaiſance, ſans reflexions ſur elle-même : grande ame qui ſe contente pour rien, & qui ne voyant plus que Dieu ſeul en tous, ſe livre ſans crainte elle-même à l'inſtruction d'autrui. O Livres ſi chers à tous ceux qui

ſervent Dieu dans l'oraiſon, & ſi magnifiquement loüez par la bouche de toute l'Egliſe, que ne puis-je vous dérober à tant d'yeux profanes! Loin, loin, eſprits ſuperbes & curieux, qui ne liſez ces Livres que pour tenter Dieu, & pour vous ſcandaliſer de ſes graces. Où êtes-vous, ames ſimples & recueillies, à qui ils appartiennent? Mais que vois-je, que vois-je de tous côtez, mes Freres, ſinon des Chrétiens alienez de la voye de Dieu? L'eſprit de priere n'eſt plus ſur la terre. Où eſt-ce que nous le trouverons? Sera-ce dans ces hommes ſi pleins d'eux-mêmes & du monde, qu'ils ſont toûjours vuides de Dieu? Quel eſt donc, mes Freres, le grand peché qui eſt la ſource de tous les autres, & qui couvre la face de la terre d'un déluge de maux? Vous me

direz, c'eſt l'impureté, c'eſt l'avarice, c'eſt l'ambition. Non, non, mes Freres, c'eſt la diſſipation ſeule qui produit ces crimes & tous les autres. Il n'y a plus d'homme ſur la terre, qui penſe, retiré en lui-même au fond de ſon cœur. Non, non, il n'y en a plus. Tous penſent ſelon que la vanité égare leurs penſées; tous penſent hors d'eux-mêmes, & le plus loin d'eux qu'il leur eſt poſſible. Quelques-uns s'appliquent à regler leurs mœurs; mais c'eſt commencer l'ouvrage par le dehors; mais c'eſt couper les branches du vice, & laiſſer la tige qui repouſſe toûjours. Voulez-vous couper la racine? rentrez au dedans de vous-mêmes, reglez vos penſées & vos affections, bien-tôt vos mœurs ſe regleront comme d'elles-mêmes. Attaquez cette

dissipation qui ne sçauroit être innocente, puisqu'elle ouvre votre cœur, comme une place démantelée, à toutes les attaques de l'ennemi.

Ne me dites pas : Je recite des prieres. Est-ce le sacrifice de votre cœur, ou celui de vos lévres que Dieu demande ? O Juifs, qui portez indignement le nom de Chrétiens ! si la priere interieure ne se joint aux paroles que vous prononcez, votre priere est superstitieuse, & vous n'êtes point adorateurs en esprit & en verité. Vous ne priez pas, mais vous recitez des prieres, comme dit saint Augustin : Voulez-vous que Dieu vous écoute, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ?

Oserez-vous alleguer vos occupations pour vous dispenser de

prier ? malheureux qui oubliez ainſi l'unique neceſſaire pour courir après des phantômes. Les faux biens que vous cherchez s'enfuïent , la mort s'avance. Direz-vous donc auſſi au Dieu vivant , dans les mains de qui vous allez tomber : Je n'ai pû penſer ni à votre gloire ni à mon ſalut , parce que je leur ai préferé les ſonges inquiets de ma vie ? Et ne ſçavez - vous pas , ô hommes inſenſez , & ennemis de vous - mêmes , que c'eſt par le recueillement que l'on ſe met en état d'agir avec plus de ſageſſe & de benediction ? Les heures que vous réſervez à la priere , seront le plus utilement employées , même pour le ſuccès de vos affaires temporelles. Encore une fois , qui eſt-ce qui vous empêche de prier ? Avoüez-le , ce n'eſt pas le travail pour le ne-

cessaire, c'est l'inquietude pour le surperflu, c'est la vanité pour des amusemens.

Je vous entens, vous vous plaignez de votre secheresse interieure. Retranchez-en la source, quittez les vaines consolations qui vous rendent indignes de goûter celles de la foi. Vous vous trouvez vuides de Dieu dans l'oraison, faut-il s'en étonner ? Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous souffert pour vous en remplir ? Combien de fois, dit saint Augustin, l'avez-vous fait attendre ? Combien de fois l'avez-vous rebuté lorsqu'il frappoit amoureusement à la porte de votre cœur ? N'est-il pas juste qu'à la fin il vous fasse attendre, & que vous vous humiliiez sous sa main ? Mais, direz-vous, j'ai des distractions perpetuelles. Hé bien, si votre ima-

gination eſt diſtraite, que votre volonté ne le ſoit pas. Quand vous appercevrez la diſtraction, laiſſez-la tomber d'elle-même ſans la combattre directement, tournez-vous doucement vers Dieu ſans vous décourager jamais. Soûtenez, ſoûtenez, comme dit l'Ecriture, les longues attentes de Dieu, qui viendra enfin. Arrêtez votre eſprit par le ſecours d'un Livre, ſi vous en avez encore beſoin. Ainſi attendez Dieu en paix, & ſa miſericorde luira enfin ſur vous. O ſi vous aviez le courage d'imiter Thereſe! mais moi-même je n'ai pas le courage de vous propoſer ſon exemple, tant votre lâcheté me rebute. Elle ne demanda jamais à Dieu qu'une ſeule fois en ſa vie, le goût & la conſolation ſenſible dans l'oraiſon. A peine l'eut-elle fait, que

ſon cœur le lui reprocha, & qu'elle en eut honte. C'eſt qu'elle ſçavoit qu'il s'agit dans la vie interieure, non d'imaginer, non de ſentir, non de penſer beaucoup, mais de beaucoup aimer. L'union avec Dieu conſiſte, dit-elle, non dans les raviſſemens, mais dans la conformité ſans réſerve à la ſouveraine volonté de Dieu; non dans les transports délicieux; mais dans la mort à toute volonté propre.

O combien d'ames s'égarent dans l'oraiſon, parce qu'elles ſe cherchent elles-mêmes en croyant chercher Dieu, & que prenant ſes dons pour lui-même, elles ſe les approprient: ames mercenaires, qui ne cherchent Dieu qu'autant qu'il eſt doux; & qui ne peuvent veiller

une heure en amertume avec JESUS agoniſant. Elles ne cherchent dans l'oraiſon que le charme des ſens, que la ferveur de l'imagination, que les images magnifiques, que les tendres ſentimens, que les hautes penſées : aveugles, qui prennent le charme groſſier pour Dieu, & qui croyent que Dieu leur échape quand ce beau fantôme s'évanoüit : aveugles, qui ne voyent pas quelle eſt la vraie & ſimple oraiſon, que Tertullien marque en diſant : Nous prions ſeulement de cœur. Où ſont ceux que Dieu mene par le pur amour & par la pure foi ? qui croyent ſans voir, qui aiment ſans ſe ſoucier de ſentir, & à qui Dieu ſeul ſuffit également dans tous les changemens intérieurs ? Où ſont-elles ces ames plus

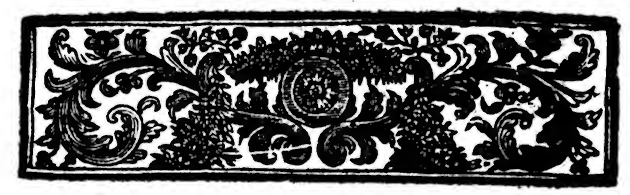
grandes que le monde entier, & dont le monde n'eſt pas digne ? Dieu les voit, Dieu les voit, mes Freres, & je le prie de vous donner des yeux illuminez du cœur pour être dignes de les voir auſſi.

Thereſe, qui avez prié ſur la terre pour les pécheurs avec une ſi tendre compaſſion ; votre charité, loin de s'éteindre, ne mourra jamais dans le ſein de Dieu. Remettez donc devant ſes yeux, en notre faveur, les ſoupirs & les larmes que l'iniquité d'ici-bas vous a tant de fois arrachez. Vous ne pouvez plus, dans la gloire, pleurer ſur nos miſeres ; mais vous pouvez nous obtenir la grace de pleurer ſur nous-mêmes. En attendant que vous nous obteniez des vertus, du moins obtenez-nous des lar-

mes. Pleurer, frapper nos poitrines, nous prosterner contre terre à la face de notre Dieu, sera notre consolation. Envoyez-le, Seigneur, cet esprit de contrition & de priere, envoyez-le sur vos enfans. C'est Therese qui vous le demande avec nous; Therese, des entrailles de qui vous avez fait couler des fleuves d'eau vive sur les hommes des derniers tems. Nous en sommes alterez, Seigneur, c'est notre soif qui parle pour nous, c'est Therese elle-même animée de votre gloire, qui joint ses vœux aux nôtres. Faites donc, ô mon Dieu, & ne tardez pas; formez vous-même dans vos enfans ce cri si tendre & si touchant: O Pere! ô Pere! Demandez vous-même à vous-même, demandez en nous & pour nous; afin

que notre priere ne ſoit qu'amour, & que nous paſſions enfin de cet amour de ſoi, en l'amour de l'éternelle joüiſſance. C'eſt, mes Freres, ce que je vous ſouhaite, Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR LA FESTE

D'UN MARTYR.

Oſſa pullulent de loco ſuo : nam corroboraverunt Jacob, & redemerunt ſe in fide virtutis.

Que les os refleuriſſent en leur place, car ils ont fortifié Jacob, & ils ſe ſont rachetez eux-mêmes par la vertu de leur foi. Au ch. 49. de l'Eccleſiaſtique.

C'Eſt ainſi que l'Auteur de ce Livre ſacré, aprés avoir parlé de l'homme juſte que le Seigneur a donné à la terre, loüe

douze Prophêtes qui ont inſtruit le peuple de Dieu. Que cette loüange convient, mes Freres, aux Reliques des Saints Martyrs qui ſont la gloire de l'Egliſe! On ne trouve plus rien d'eux ici-bas que des oſſemens déſſechez, triſtes victimes de la mort & de la corruption : mais ces oſſemens preſque réduits en poudre, ſe releveront au grand jour où JESUS-CHRIST les ranimera. Que dis-je? je les vois déja; ils ſont hors des tombeaux, parce qu'ils ont fortifié Jacob, parce qu'ils ont ſoûtenu l'Egliſe par leur invincible courage, parce qu'ils ſe ſont rachetez eux-mêmes, & que la vertu de leur foi qui étoit le don de Dieu, les a délivrez de la tentation.

Précieuſes dépoüilles du Martyr que nous célébrons, vous

ſortez de ces lieux ſouterrains, où la nouvelle Rome mere des Martyrs, porte dans ſes entrailles ceux que l'ancienne Rome idolâtre, & enyvrée du ſang des Saints, a perſecutez. Heureuſe la France qui vous ouvre ſon ſein avec cette pieuſe pompe ! heureux le jour qui éclaire cette Fête ! heureux nous-mêmes, mes Freres, à qui Dieu donne de la pouvoir celebrer. Fleuriſſez, revêtez-vous de gloire, ſacrez oſſemens, & répandez dans toute la Maiſon de Dieu une odeur de martyre : *Oſſa pullulent de loco ſuo.*

Diviſion. Ne tardons pas, mes Freres, à expliquer le vrai eſprit de cette Fête. Voici deux biens qui nous ſont preſentez. D'un côté, l'exemple d'un Martyr ; de l'autre, ſes Reliques. Son martyre, c'eſt l'exemple qu'il faut imiter;

le dépôt de ſes Reliques demande notre culte. Conſiderons donc dans les deux points de ce diſcours ; Premierement, ce que c'eſt qu'un Martyr ; Secondement, le culte qui eſt dû à ſon corps.

O Sauveur, qui l'avez formé ce Martyr ; qui du haut du ciel avez regardé ſon combat avec complaiſance ; qui êtes deſcendu dans la lice pour combattre & pour vaincre en lui, qui l'avez enfin couronné ; venez en moi, donnez-moi une bouche enflammée & digne de loüer celle du témoin qui vous a ſi glorieuſement confeſſé. Marie, Mere du Chef de tous les Martyrs, intercedez pour nous. *Ave Maria.*

QUAND on lit, mes Freres, les magnifiques pro- I. Point.

messes faites à l'Eglise, on y trouve des Rois de la terre qui en seront les nourriciers, & qui viendront en silence baiser ses sacrez vestiges : on appercoit la plenitude des nations qui doit venir à elle, & entrer en foule dans la porte de l'Evangile. A ce spectacle disparoissent jusqu'aux moindres images de persécution. On est tenté de croire que Dieu, qui tient les cœurs des Princes dans ses mains, & qui aime son Eglise comme tout homme aime son propre corps, doit tenir en bride toutes les Puissances humaines, pour conserver à ses enfans une éternelle paix. Mais autant, dit Dieu aux hommes, que le ciel est élevé au dessus de la terre, autant mes voies & mes pensées sont au dessus des vôtres. Voici donc ce qu'il a pensé, lui à qui seul appartient

appartient la ſageſſe. Il a trouvé dans ſes profonds conſeils, qu'il eſt meilleur de permettre que les maux arrivent pour les changer en biens, que de ne les permettre jamais. Et en effet, qu'y a-t-il de plus divin que de commander au mal même, & de le rendre bon ? Comment le fait-il, mes Freres, dit ſaint Auguſtin ? c'eſt qu'il donne à l'iniquité le cours qu'il lui plaît ſelon ſes deſſeins. Il ne fait pas l'iniquité ; mais en la laiſſant échapper d'un côté plûtôt que d'un autre, il la regle, il la domine, il la fait entrer dans l'ordre de ſa providence. Ainſi il laiſſe la fureur s'allumer dans le cœur des Princes païens. Force leur eſt donnée contre les ſacrifices, & ils affligent les Saints du Trés-haut. Mais ne craignez rien, la perſécution ne peut être que bonne dans la main de Dieu.

Le ſang des Martyres ſera une ſemence feconde pour multiplier les Chrétiens. Le vaiſſeau ſera agité par une cruelle tempête, mais les vagues ne pourront l'engloutir. L'Egliſe s'étendra ſur les nations juſqu'aux extremitez de l'univers, pendant même qu'elle répandra tant de ſang. Quand aprés trois cens ans de perſécution, elle aura laſſé les perſécuteurs, & montré qu'elle eſt indépendante de toutes les puiſſances humaines ; alors elle daignera recevoir à ſes pieds les Ceſars pour les ſoumettre à JESUS-CHRIST. Cependant ceux qui s'imaginent renverſer le vrai Dieu, c'eſt par lui qu'ils ſont ſoûtenus. C'eſt lui qui ſe joüe de tous leurs projets, & qui fait ſervir leur rebellion même à l'accompliſſement des ſiens. Par la perſécution, il prepare à la vraie

Religion des témoins, mais des témoins qui en ſcelleront la verité de leur propre ſang. Par la perſécution, il prepare aux perſécutez l'expiation de leurs fautes paſſées, car leur ſang lave tout. Quelle autorité pour la Religion, lorſque ceux qui l'ont embraſſée ne craignent point de mourir pour elle! Enfin le même coup qui briſe la paille, comme remarque ſaint Auguſtin, ſépare le pur grain que Dieu a choiſi.

Dans ce deſſein, Dieu les encourage par JESUS, qui marche à leur tête la Croix en main. Le voilà ce modele de tous les Martyrs; il boit le calice de ſa Paſſion, & il le boit juſqu'à la lie la plus amere, & il le preſente enſuite à tous ceux dont il eſt ſuivi; ils le boiront à leur tour, mes Freres, & le diſciple ne ſe-

ra point au dessus du Maître.

Il leur prédit avec sa mort, celle que Dieu leur a reservée. Ils vous feront, dit-il, toutes sortes de calomnies & d'outrages à cause de mon nom. Vous serez odieux à toute la terre ; ils croiront faire un sacrifice à Dieu en vous égorgeant. Voici ce qu'il ajoûte pour relever le courage des siens : Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps. Hé que faut-il donc craindre, ô Sauveur ? Quoi ? les Maîtres de l'univers, qui d'une seule parole ou d'un seul regard font trembler le reste des hommes ; ces Princes qui au dehors par leurs armées, & au dedans par leurs édits, portent par-tout à leur gré ou la mort, ou la vie, ne meritent-ils pas d'être craints? Non, non, ils ne sont redoutables qu'autant qu'ils tiennent le

glaive de Dieu contre les méchans ; & c'eſt Dieu ſeul qu'il faut craindre en eux. Hors de là, leur puiſſance n'eſt que foibleſſe, leurs coups ne portent que ſur le corps déja condamné à la corruption ; ils ne peuvent détruire que ce qui ſe détruit de ſoi-même ; ils ne peuvent qu'écraſer ce qui n'eſt que cendre ; ils ne peuvent que prévenir de peu de jours une mort qui confondra bien-tôt la cendre des perſécuteurs avec celle du perſécuté. Quand ils ont tué le corps, qui de lui-même tomboit déja en ruine, leur force eſt épuiſée, ils ne peuvent plus rien : car pour l'ame du juſte perſécuté, elle eſt dans la main de Dieu, azile inacceſſible à la fureur humaine ; & le tourment de la mort ne la touche point. O qu'ils ſont foibles ces hommes dont la puiſ-

ſance épouvante tout le genre humain, & qui en ſont miſerablement éblouïs eux-mêmes! Gardez-vous bien, ô mes diſciples, gardez-vous bien de les craindre jamais. Je vous montrerai celui qu'il faut craindre; réſervez toute votre crainte pour celui qui peut non-ſeulement briſer comme eux ce corps de terre, mais encore donner à l'ame la mort éternelle. Que la juſte crainte du Dieu tout-puiſſant étouffe en nous, mes Freres, cette crainte lâche des hommes qui ne peuvent rien.

Vous comprenez maintenant, mes Freres, pourquoi Dieu veut fonder ſon Egliſe ſur la perſécution. Par là, toute puiſſance humaine eſt confonduë; la verité eſt confirmée, & les enfans de Dieu ſont purifiez. Les voilà donc qui ſeront menez à la bou-

cherie, & leur ſang ruiſſellera de tous côtez.

Repreſentons-nous, mes Freres, comment ils vivoient dans le tems des perſécutions. Leur vie étoit un perpetuel martyre. L'attente de la mort étoit la preparation à la mort même. Aucun jour d'aſſuré, aucun moment où l'on ne pût être trahi, accuſé, traîné devant les Juges, & mené au ſupplice. Tout à craindre des voiſins, des amis, des proches. Le pere accuſe ſa fille, l'époux ſon épouſe, le frere ſa ſœur; ainſi le glaive, ſelon la parole de JESUS-CHRIST, diviſe les familles.

La perſécution un peu ralentie ſe ralume, tantôt par la politique des Empereurs, tantôt par la rage du peuple capricieux auquel les Chrétiens ſont livrez. Ainſi quoique les Edits n'ordon-

nent pas toûjours la perſécution, elle continuë preſque toûjours par les emportemens d'une populace inſenſée. Etrange effet d'une injuſtice aveugle ! Souvent une fauſſe clemence des Empereurs deffendoit de rechercher les Chrétiens ; mais elle ne deffendoit pas de les punir ſi-tôt qu'ils étoient découverts. Quel étoit donc ce crime qu'on craignoit de punir, & qu'on n'oſoit épargner ? Ainſi la perſécution, comme certains feux mal éteints, ſe ralumoit de momens à autres. C'eſt ce qui paroît par je ne ſçai combien de familles chrétiennes, où l'on trouve de ſuite pluſieurs generations de Martyrs : nouveau genre de nobleſſe juſqu'alors inconnu au monde ; nobleſſe acquiſe par l'opprobre du ſupplice, mais dont la foi montre le prix, & dont

l'Eglise chantera la gloire jusqu'à la fin des tems.

Dans les persécutions rien n'est à couvert. On traîne dans l'amphitheâtre de venerables vieillards de prés de cent ans, pour être devorez par les bêtes, & pour servir de spectacle au peuple.

O quelle indignité! les petits enfans par leur âge si tendre & si innocent ne trouvent aucune compassion. Les jeunes Vierges mêmes les plus nobles sont le joüet de la plus cruelle impudence, & on n'épargne pas même les femmes enceintes.

Mais est-ce ici une necessité inévitable qui assujettit le peuple chrétien? Etoit-il impossible, mes Freres, de se délivrer des tyrans? Il ne falloit qu'un mot pour appaiser les persécuteurs, & pour faire disparoître tous les

tourmens ; que dis-je ? il ne falloit pas même parler, il suffisoit en se taisant de donner les Livres sacrez ; il suffisoit d'ouvrir la main, & de laisser tomber un seul grain d'encens dans le feu allumé sur l'autel des faux dieux; il suffisoit de donner de l'argent pour avoir un libelle qui servoit de décharge vers les Magistrats. Helas ! à quels lâches artifices n'auriez-vous pas eu recours pour vous garantir du martyre, vous qui cherchez maintenant de honteuses subtilitez & de maudits rafinemens pour éluder la loi de Dieu, si peu qu'elle vous gêne ?

Au reste, mes Freres, ne croïez pas qu'on tente les Confesseurs par les menaces, sans les tenter aussi par les promesses. Les Empereurs, & ceux qui ont leur autorité, font reluire les esperan-

ces les plus magnifiques. Pourquoi, disoient-ils d'ordinaire aux accusez, voulez-vous vous perdre? N'avez-vous point de honte de vivre dans cette vile secte d'hommes désesperez? Adorez les dieux de l'Empire, & vous serez comblez d'honneurs. Que n'auroient-ils point donné ces Empereurs, honteux d'être vaincus par l'Evangile, pour vaincre certains Martyrs celebres, pour leur faire trahir les mysteres qui leur avoient été confiez? Souvent un Martyr étoit reduit à ne pouvoir mourir. La mort même, qui auroit fini ses maux, s'enfuïoit devant lui. On mêloit les plaisirs avec les tourmens, pour amollir ceux qu'on ne pouvoit vaincre. Les exils, les rudes travaux, les longues prisons, les supplices lents, aussi bien que les plus cruels, & dont l'appa-

reil étoit le plus terrible, étoient emploïez. Il sembloit que la rage de l'enfer animoit les hommes pour inventer de nouvelles douleurs, & des morts inconnuës à la nature. Que disiez-vous alors, ô hommes dignes d'être éprouvez comme l'or dans la fournaise ardente ? que disiez-vous ? Je suis Chrétien ; & encore : Je suis Chrétien. C'étoit souvent leur unique réponse. On leur demandoit le nom de leurs Pasteurs, & des autres fideles. Nous n'avons garde, répondoient-ils, d'accuser ceux qui servent Dieu.

J'entens saint Polycarpe qui dit aux persécuteurs : Pourquoi abandonnerois-je un si bon Maître que je sers depuis plus de quatre-vingts ans ? J'entens la sentence prononcée à saint Cyprien : Que Cyprien ait la tête tran-

chée ; il répond : *Deo gratias*, & païe le bourreau. Bien plus, je vois de ſimples femmes, l'une qui emporte ſon fils mourant pour le mettre avec les autres ſur le bûcher, de peur qu'il ne vive, & qu'il ne ſoit privé de la couronne ; l'autre qui court hors de la ville d'Antioche avec ſes petits enfans qu'elle mene par la main. Où allez-vous, lui dit-on, avec tant de hâte ? Je cours, dit-elle, vers le fauxbourg, où j'apprens qu'on martyriſe les Chrétiens, de peur qu'on ne meure pour JESUS-CHRIST ſans moi & ſans les miens.

Mais admirez la patience des Saints. Ce ne peut pas être la crainte qui les retient : car qui ne craint point la mort, eſt au deſſus de tout. Ils ne craignent point de mourir, mais ils craignent qu'il ne leur échappe une

ſeule parole d'aigreur ou d'impatience. Vrais diſciples d'un Maître qui a prié pour ſes perſécuteurs, jamais ils ne diſent un mot qui tende à la menace, ou à la ſédition. Nous ne vous craignons point, diſoit Tertullien aux Empereurs, & vous n'avez pas ſujet de nous craindre. Nous rempliſſons vos Villes & vos Provinces ; tout, excepté vos Temples, où nous ne daignons entrer. Si nous vous quittions, votre Empire ſeroit un déſert. Les legions entieres des Chrétiens ſe laiſſent exterminer ſans ſe plaindre. L'armée de Julien eſt toute chrétienne, comme il parut aprés ſa mort, lorſque Jovien fut couronné ; elle peut tout, mais elle ne ſçait que ſouffrir, & elle obéït à un perſécuteur apoſtat.

Voilà, mes Freres, un portrait des Martyrs. Tel fut celui que

nous honorons. Qu'importe que la memoire de ſa ſainte vie & de ſa courageuſe mort ſoit enſevelie dans les débris de tant de corps ſacrez ? Celui qui les ranimera au dernier jour, ſçaura les diſtinguer, & ſéparer toutes leurs cendres. Il n'a pas oublié ce que celui-ci a fait & ſouffert. Il a compté toutes ſes douleurs, & maintenant il le couronne. Pour nous, mes Freres, il nous ſuffit de ſçavoir que c'eſt un de ces genereux fideles qui ont livré leur ame pour le nom du Seigneur JESUS-CHRIST. Phiole pleine du ſang qu'il a répandu, & vous palmes qu'il a meritées par ſon martyre, vous ſerez à jamais dans les aſſemblées des Juſtes la marque de ſa gloire, & du triomphe de la verité.

Parlez-moi d'un Docteur qui a éclairé toute l'Egliſe par la

ſcience des Ecritures ; je demanderai : A-t-il été humble ? Racontez-moi les auſteritez d'un Anacorette qui a vêcu dans les déſerts comme un Ange dans un corps mortel ; je demanderai encore : A-t-il perſéveré ? Mais quand on parle d'un Martyr qui dans la vraie Egliſe a répandu ſon ſang, il ne reſte plus de demande à faire. Le martyre eſt l'abregé de toutes les vertus : qui dit Martyr, dit tout ; & qui a donné ſa vie, a conſommé le ſacrifice d'holocauſte, dont la bonne odeur monte juſqu'à Dieu.

Gardez-vous bien, mes Freres, de regarder avec indifference ce pieux ſpectacle. Rien ne doit tant conſoler la foi, que la vûë d'un Martyr : mais rien ne doit tant faire fremir la chair & le ſang, rien ne doit tant con-

ſterner la nature. Un Martyr eſt un homme foible & ſenſible comme nous, dont le courage vient faire rougir notre lâcheté. Loin donc, loin du Martyr & de ſes Reliques, celui qui aime encore la vie, & qui n'oſeroit mourir pour la foi.

Je vous entens, mes Freres. Vous dites : Il eſt plus facile de mourir que de vivre pour JESUS-CHRIST. Le combat du martyre eſt court, au lieu que la penitence chrétienne eſt un combat dont les peines & les dangers ſe renouvellent tous les jours ; un combat où l'on eſt ſans ceſſe aux priſes avec le monde & avec ſoi-même. Vous vous trompez, mes Freres. Ces Martyrs qui viennent vous confondre, mouroient tous les jours par leur détachement & par leurs ſouffrances, avant que d'ex-

pirer dans les ſupplices. Ils n'étoient même preparez au martyre qu'autant qu'ils mouroient par avance à tout. Faut-il s'étonner, diſoit Tertullien, s'ils ſont prêts à quitter la terre, puiſqu'ils ont déja rompu tous leurs liens? Il ne faut pas être ſurpris, diſoit ſaint Cyprien, ſi ceux qui achetoient & qui goûtoient encore les douceurs de la vie pendant la paix, ſont tombez pendant la perſécution. Vous le voïez, mes Freres, c'eſt en vain que vous voudriez mourir pour JESUS-CHRIST ſans vivre pour lui. Le ſacrifice du martyre eſt le fruit d'une vie où l'on a déja ſacrifié ſans réſerve ſes paſſions.

O combien d'hommes s'imaginent, par une erreur groſſiere, qu'ils ſçauroient mieux mourir que vivre pour JESUS-CHRIST.!

Ils feroient l'un aussi mal que l'autre. Ils sont lâches dans les petites tentations ; ils sont mous dans les plaisirs : comment pourroient-ils être constans & invincibles dans les douleurs ? Ils ne peuvent sacrifier à Dieu un plaisir honteux d'un moment, un vil interêt qu'ils n'oseroient nommer, une ombre, une fumée de réputation qui s'évanoüit ; & ils lui donneroient leur sang, leur vie, & tout avec elle ? O hommes lâches, taisez-vous ; la foi ne peut attendre rien de vous. Une froide raillerie vous fait rougir de l'Evangile, & vous seriez victorieux des opprobres & des tourmens ? Non, non, taisez-vous encore une fois ; la foi ne peut attendre rien de vous qui soit digne d'elle. Vos mœurs & vos sentimens ne promettent que l'apostasie ; & sans attendre

la perſécution, ne démentez-vous pas déja votre foi?

Et vous, ô Chrétiens indignes de ce nom, qui dites que les Martyrs étoient des hommes extraordinaires qu'on ne doit pas prétendre d'imiter; ſçachez qu'ils devoient à JESUS-CHRIST tout leur ſang qu'ils lui ont donné. Sçachez que dans les mêmes circonſtances vous n'en pourriez moins faire, ſans renoncer à votre ſalut. C'eſt pourquoi l'Apôtre diſoit: Je ne préfere point ma vie à mon ame. Mais ſans attendre les occaſions du martyre, ſouvenez-vous que le même eſprit qui a fait les Martyrs, doit vous animer dans les tentations les plus communes de la vie.

Eſt-il queſtion d'étouffer un reſſentiment, de ſacrifier un interêt injuſte, de fouler aux pieds

les grandeurs mondaines, d'abhorrer un plaisir impur, pour observer la loi de Dieu, ô martyr de la verité & de la justice, armez-vous de courage. Plûtôt répandre votre sang jusqu'à la derniere goute, en combattant contre le peché.

Le peché de l'idolâtrie n'est pas le seul contre lequel il faut combattre jusqu'à livrer sa vie. Tout ce que préfere la créature au Créateur, est abomination. Tout ce qui nous tente contre la loi, est l'idole qu'il faut briser. Mourons, mes Freres, mourons pour la loi de notre Dieu, & pour le testament de notre Pere. Où êtes-vous, ô martyrs de la chasteté, ô martyrs de la charité, ô martyrs de la justice, ô martyrs de la penitence, qui devez succeder aux martyrs de la foi? Revenez, je ne crain-

drai point de le dire, revenez, bienheureux tems des persécutions. Une longue paix a amolli les cœurs. O paix, ô longue paix, que vous êtes amere, vous dont la douceur a été si long-tems desirée ! C'est vous qui ravagez l'Eglise plus que la persécution des Tyrans ; c'est vous qui nous coûtez tant de relâchemens & de scandales. Mais la persécution ébranleroit les foibles, il est vrai. N'importe ; du moins elle réveilleroit la foi. Le Seigneur éprouveroit ceux qui sont à lui. La tempête qui enleveroit la paille, laisseroit le pur grain. L'Eglise seroit purgée des faux Chrétiens: les ames fragiles s'humilieroient, & les forts seroient couronnez.

O Dieu, à quoi sommes-nous donc réduits ? à vous demander que le glaive revienne sur nous.

Frappez, Seigneur, & guérissez. Que votre Sanctuaire soit desolé, pourvû que les cœurs, vrais sanctuaires, soient purs. Plutôt tout voir, Seigneur, que de voir encore tout ce que nous voyons. Heureux vous & moi, mes Freres, si nous pouvions être comme ce martyr ! Je vous ai montré ce que son exemple nous doit inspirer; hâtons-nous de voir encore le fruit qu'il faut tirer du culte de ses Reliques.

II. Point.

VOulez-vous sçavoir, mes Freres, la datte précieuse du culte des Reliques des Martyrs? Il est aussi ancien que le martyre même. Nous en avons des preuves qui sont de quarante ans, presque immédiatement après la mort des Apôtres. Il n'y avoit rien que les Tyrans ne fissent pour dissiper leurs cendres,

& pour les dérober à l'empresſement des Fideles. Ils les faiſoient jetter au vent ou dans la riviere. Les Fideles s'expoſoient ſouvent aux ſupplices pour les recueillir, & ils alloient quelquefois juſqu'aux extrémitez de l'Empire, pour les acheter cherement. C'étoit ſur leurs monumens ou tombeaux que l'on célebroit les myſteres. De-là s'eſt conſervé l'uſage de renfermer des Reliques dans nos Autels quand on les conſacre. Et en effet, qu'y a-t-il de plus convenable, que d'offrir le ſang de JESUS-CHRIST ſur le corps de ſes diſciples qui ont répandu le leur pour lui ? Sans doute JESUS-CHRIST ſe plaît à mêler ainſi ſon ſacrifice avec celui de ſes martyrs, qui ne ſont avec lui qu'une même victime. Au lieu qu'on prioit pour les autres

morts,

morts, ceux-ci étoient priez, comme le remarque ſaint Auguſtin. Saint Jerôme parlant au nom de tous les Chrétiens contre l'Impie Vigilance, nous dépeint les honneurs qu'on rendoit alors aux Reliques, ſi ſemblables à ceux qu'on leur rend en nos jours, qu'en les liſant on croit voir nos châſſes & nos proceſſions. Il n'eſt pas neceſſaire de prouver ces faits; nous les tirons même de la bouche de nos freres errans. L'Egliſe dès ces premiers jours ſi voiſins des Apôtres, regardoit les cendres des Martyrs comme étant pleines de la vertu de Dieu. Etoit-ce trop donner aux Martyrs? Non, non, mes Freres, c'étoit donner tout à Dieu, qui veut être admirable dans ſes Saints, & les faire regner, même d'un regne temporel, dans ſon Egliſe avec ſon Fils

JESUS dont ils ſont les membres, comme ſaint Jean nous l'a appris. Celui qui donna aux os d'un Prophete la vertu de rappeller un mort à la vie ; celui par qui le linge & la ceinture de Paul, l'ombre même de Pierre guériſſoit les malades, ne peut-il pas encore attacher ſa vertu à ces membres déchirez & épars, ſur leſquels reluit à jamais la grace du martyre ? O hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? Le bras du Tout-puiſſant eſt-il racourci ?

Raconterai-je, mes Freres, les miracles faits à Milan en faveur des corps de ſaint Gervais & de ſaint Protais, rapportez par ſaint Ambroiſe & par ſaint Auguſtin ? Ajoûterai-je ceux que les Reliques de ſaint Etienne répandoient dans la côte d'Afrique, & que ſaint Auguſtin a

décrits, pour faire taire l'Infidélité ? Mais l'univers entier a retenti du bruit de ces merveilles, & c'eſt à force de les voir, que le monde entier a enfin ployé ſous le joug de la Religion. Ainſi aprés que les Martyrs ont vaincu le monde par la conſtance de leur foi, ils l'ont encore vaincu pour lui inſpirer la foi même, par la vertu miraculeuſe que Dieu a attachée à leurs ſaintes Reliques. Les Martyrs qui ont haï leur chair pendant qu'elle étoit encore ici-bas le corps du péché, aiment maintenant cette chair qui eſt devenuë l'inſtrument de leur gloire. C'eſt elle qui a ſouffert, c'eſt elle qui portera à jamais dans le Ciel les Stigmates de JESUS-CHRIST; c'eſt elle qui paroîtra lavée & blanchie dans le ſang de l'Agneau;

Autant autant donc qu'ils l'ont haïe & perſecutée ici-bas, autant l'aiment-ils dans le Ciel, autant deſirent-ils de la glorifier.

Mais remarquez, mes Freres, quelle eſt leur puiſſance. Il leur eſt donné de regner ſur la terre avec le Sauveur. J'ai vû, dit ſaint Jean, des trônes, & ils s'y ſont aſſis. Le jugement leur a été donné. Je les ai vûës, ces ames de ceux qui ont été tuez, décolez pour le témoignage de JESUS-CHRIST. Voila, mes Freres, un regne ſenſible ſur la terre, ſans attendre le dernier jour; un regne qui viendra avec la paix, quand le dragon ſera enchaîné; & ce regne temporel s'appelle la premiere reſurrection. Ne le voyez-vous pas ce triomphe des Martyrs réſervé à la paix de l'Egliſe? C'eſt

alors que regnant avec J. C., ils mettent ſous leurs pieds tous ſes ennemis, & répandent ſur les Fideles les bienfaits du Pere celeſte. Et en effet, ſaint Auguſtin aſſure que les miracles des tems apoſtoliques ſe renouvelloient à la face de toutes les nations, en faveur des corps des Martyrs, dans le commencement de la paix de l'Egliſe, où les peuples barbares venoient comme au devant de l'Evangile. Voila la douce vengeance que les ſaints Martyrs avoient demandée de leur ſang ; voila le regne ſenſible qui leur étoit promis. Ils avoient rendu témoignage à Dieu par leur propre ſang ; & Dieu à ſon tour leur rendoit témoignage par ſes miracles. Ce témoignage réciproque étoit le triomphe de la verité, c'étoit le regne des Martyrs & de JESUS-

CHRIST tout ensemble.

Faut-il donc s'étonner si les Basiles, les Gregoires & les Chrysostomes ont appellé les corps des Martyrs des forteresses qui protegeoient les Villes assez heureuses pour les posseder ? O Ville de Rome, s'écrie saint Chrysostome, c'est la présence de Paul qui fait que je vous aime. Quel present ferez-vous au Sauveur, lorsqu'on verra l'Apôtre sortir du sacré monument, pour être enlevé dans les airs au devant du Sauveur même ! Mais maintenant qui me donnera la consolation d'aller me prosterner aux pieds de Paul, & de demeurer attaché auprès de son tombeau ? Serai-je assez heureux pour voir les cendres de ce corps qui accomplit en lui ce qui manquoit aux souffrances de JESUS-CHRIST ?

O Ville de Paris, dirons-nous aujourd'hui, que tu es heureuſe, & enrichie par la preſence de ce nouveau Martyr ! Qui me donnera de baiſer ſes ſacrées dépoüilles qu'il a laiſſées ſur la terre, après l'avoir vaincuë par la ſublimité de ſa foi ?

Enfans de Dieu, écoutez les paroles que Dieu prononce par ma bouche, & votre ame vivra. Vous n'ignorez pas maintenant quelle eſt la puiſſance des ſaints Martyrs dont Dieu veut glorifier la chair pour en tirer ſa propre gloire. Vous avez entendu les paroles de l'Ecriture, & le pieux uſage de l'Egliſe naiſſante. De plus, vous trouvez au dedans de vous-mêmes le germe de pieté qui porte naturellement l'Egliſe à un culte ſi édifiant. Ici la grace & la nature ſont d'accord. La nature demande ce qui

frappe les ſens, pour affermir ſa foi ; & voici à quoi ſert la préſence des corps des Martyrs. Ils réaliſent tout ce que l'hiſtoire ne fait que raconter ; ils mettent devant nos yeux les choſes mêmes que nous révérons.

Helas ! ſi les enfans qui n'ont pas dégeneré, ne peuvent voir le tombeau de leur pere ſans verſer des larmes, ſans être attendris, & ſans rappeller les plus purs ſentimens de vertu que le pere leur a laiſſez comme en heritage ; nous enfans de ces premiers Chrétiens, qui nous montrent la voye du Ciel teinte de leur ſang, pourrions-nous venir ſur leurs cendres bénîtes & réverées de tous les ſiécles, ſans verſer des larmes, non ſur eux, mais ſur nous-mêmes ? ſans frapper nos lâches poitrines ? ſans ranimer notre foi & notre eſperan-

ce par le ſouvenir de leurs combats & de leurs victoires ?

O ! ſi jamais ces ſpectacles capables de percer nos cœurs furent neceſſaires, c'eſt maintenant ; ils l'étoient bien moins dans les tems où c'étoit preſque la même choſe d'être Fidele, & d'être Martyr. Maintenant que le ſang Chrétien refroidi dans nos veines, a oublié de couler pour la cauſe de l'Evangile, ne faut-il pas le rechauffer par la vûë de celui des anciens Martyrs ? Mais voici d'autres fruits, mes Freres, que nous pouvons tirer tous les jours du culte des corps des Saints.

Ces corps, comme nous l'avons vû, ont été perſecutez par le martyre même avant que de l'être par les Tyrans. C'eſt le cilice, c'eſt le jeûne, c'eſt le travail des mains & une longue ſui-

te de veilles, de ſueurs, de larmes, qui les a préparez à vaincre les chevalets, les croix, les chaudieres boüillantes, les roüës armées de raſoirs. La vûë de ces corps ſi mortifiez avant que de mourir, ne pourra-t-elle point vous confondre, vous qui par une vie toute ſenſuelle vous préparez une mort lâche & impénitente? Souvenez-vous de la célébre Aglée, qui faiſant partir de Rome Boniface ſon domeſtique pour aller en Aſie chercher des corps des martyrs, lui dit : Sçachez, ô Boniface, que les corps des Fideles qui vont recueillir ceux des martyrs, doivent être purs & ſans taches. Ce ne ſeroit plus un honneur que vous viendriez ici rendre au martyr; ce ſeroit une inſulte, une dériſion ſacrilege, un triomphe impie de la chair & du ſang con-

tre le martyr ; tout au moins, ce ſeroit une ſuperſtition. Car qu'y a-t-il de plus ſuperſtitieux que d'honorer les martyrs, & d'attendre qu'ils nous ſeront propices, ſans deſirer de les imiter ?

Les corps que la cruauté des Tyrans & la corruption ont réduits en cendres, ſe ranimeront au jour de JESUS-CHRIST ; & de-là vient que ces corps ſi défigurez, qui nous ſaiſiroient de frayeur & d'horreur, s'ils avoient ſouffert tant de ſupplices pour quelques crimes, ou même s'ils étoient morts d'une mort naturelle après une vie commune, ne nous inſpirent que tendreſſe, vénération, joye & confiance. C'eſt que nous ſçavons que celui pour qui ils ſont morts, tient dans ſes mains les clefs du tombeau, & qu'il eſt lui-même

la résurrection & la vie. Ainsi cette cendre, toute cendre qu'elle est, quoiqu'on n'y voye plus que de tristes débris foudroyez par la mort, exhale encore une odeur de vie, & nourrit dans nos cœurs une esperance pleine d'immortalité.

Voila, disons-nous, ces membres qui paroissoient morts, mais qui sont encore vivans dans la main de Dieu. Voila ces os brisez & humiliez, qui tresailliront de joye quand la trompette sonnera pour rassembler toute chair aux pieds de JESUS-CHRIST; voila ces pieds & ces mains qui ont été dans les chaînes ; ces pieds qui n'ont point fui lorsqu'il a fallu confesser JESUS-CHRIST; ces mains pleines de bonnes œuvres. Voila ces yeux qui ont regardé la terre entiere avec mépris, & qui n'ont daigné s'ou-

vrir à la vanité. Voila ces oreilles qui ont moins écouté les menaces des Tyrans, que les promesses de JESUS-CHRIST. La voila cette bouche qui a beni les persécuteurs ; qui confessant JESUS-CHRIST a fait taire l'iniquité payenne, & par qui JESUS-CHRIST même a parlé. Le voila ce cœur plus grand que tout le monde, & qui n'a pû être rempli que par l'amour de Dieu.

Pourquoi donc, mes Freres, craindre la mort en marchant sur les pas de celui qui est si heureux de l'avoir soufferte ? O hommes aveugles, vous regardez la mort comme si elle étoit éternelle. C'est la vie qui est éternelle, la mort n'est qu'un court sommeil. Bien-tôt il n'y aura plus de mort pour ceux qui n'auront pas craint de mourir. Trop

heureux d'aller au devant de la mort, & de mêler nos cendres avec celle du ſaint martyr de ces lieux ! Car jamais ce précieux dépôt ne nous ſera ravi. De ces lieux, ſon corps ſuivi des nôtres, s'élevera au milieu des nuées vers J. C. qui deſcendra à nous. O mort, ô impuiſſante mort ! ta victoire eſt détruite, graces à J. C. Ses vrais enfans ne te craignent plus.

Enfin, mes Freres, ces corps des ſaints martyrs reçoivent parmi nous un culte qui eſt l'image de la gloire dont ils joüiront. Foible image à la verité, mais néanmoins digne de leur complaiſance, & qui leur établit un regne ſenſible ſur les cœurs, ſelon la promeſſe de J. C. O cendres des martyrs, vous voila donc déja glorifiées ici-bas, en attendant une autre gloire que Dieu

ſeul peut donner. Qui pourroit donc, mes Freres, en conſiderant aujourd'hui cette pieuſe pompe, & cette douce joie de toute l'Egliſe, n'élever pas ſon cœur vers le triomphe de la celeſte Jeruſalem, où tous ceux qui ſuivant l'Agneau ſont venus de la grande tribulation, verront la main de Dieu qui eſſuira leurs larmes, & chanteront éternellement le cantique de leur victoire?

Mais que vois-je, mes Freres? Quelle foule de Chrétiens qui approchent du martyr, non pas avec un cœur plein du deſir du martyre, mais avec une conſcience auſſi corrompuë que celle des perſecuteurs! O Chrétiens mes Freres, voulez-vous encore affliger cette cendre, qui n'eſt pas inſenſible à ce que la foi ſouffre, & à l'opprobre que vous faites à l'Evangile? N'entendez-

vous pas cette voix ſecrete du martyr, qui vous dit intérieurement : Qu'êtes-vous venu faire ici ? Oſez-vous apporter une foi vaine & ſuperſtitieuſe aux pieds de ces oſſemens ? Ils ſont inanimez, ils n'ont aucune vertu pour vous, ils n'ont plus aucun ſentiment que pour vous abhorrer. Allez, allez loin de ces lieux où la foi ſeule doit entrer. Si vous cherchez des cendres, honorez celles des grands pécheurs que vous imitez. Honorez ces affreux cadavres, que l'ambition, l'impureté, la vangeance & l'avarice ont agitez pendant leur vie, & qui ſont vos modeles. Allez ſur ces corps malheureux, dévoüez à l'étang de ſouffre & de feu dont la fumée monte juſqu'aux ſiécles des ſiécles ; allez y recueillir juſqu'aux dernieres étincelles d'une flamme impure dont

votre cœur cherche à s'embrasser. Allez dans cette poussiere des tombeaux des pécheurs, où leurs vices qui ont pénetré jusqu'à la moelle de leurs os, dorment avec eux : mais laissez reposer en paix, parmi les vœux des Fideles & des ames saintes, les cendres de celui qui n'est mort dans les tourmens, que pour ne vivre pas comme vous vivez.

O vous qui nous entendez du haut de ce trône où vous êtes assis avec J. C. bien-heureux Martyr ; vous nous aimerez désormais, & vous nous avez même déja aimez, puisque vous n'avez pas dédaigné de nous confier ce précieux dépôt. Nous vous conjurons par vos chaînes, par vos tourmens, par votre mort, enfin par vos cendres ici présentes, de demander à Dieu qu'il resuscite

notre foi : je dis, qu'il la résuscite, car elle est morte, & tout s'éteint en nous pour la vie Chrétienne. Elles seront ces cendres notre tresor & notre joie ; il en sortira, par la grace de J. C. un esprit de martyre qui nous endurcira contre nous-mêmes, contre le monde tyrannique, & contre tous les traits enflammez de satan. Ainsi, ô Homme de Dieu par qui la vertu de l'Evangile se fait sentir, nous participerons à votre victoire & à votre couronne dans le regne de l'Agneau vainqueur. Ainsi soit-il





SERMON
POUR
LA PROFESSION
RELIGIEUSE
D'UNE NOUVELLE CONVERTIE.

Venite, audite, & narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.

O vous tous qui craignez le Seigneur, venez, écoutez, & je raconterai tout ce qu'il a fait à mon ame. Pſ. 65. 16.



'Euſſiez-vous crû, ma chere Sœur, que l'Epoux des Vierges vous attendoit dans cette ſolitude dès les jours de l'éternité?

C'étoit donc-là ce qu'il vouloit de vous, lorſqu'il tiroit tant de profonds gémiſſemens de votre cœur, & que vous ne ſçaviez pas encore vous-même, pourquoi vous gémiſſiez ? O myſtere de grace ! ô voyes de Dieu dans le cœur de l'homme, inconnuës à l'homme même ! ô Dieu abîme de ſageſſe & d'amour.

Filles Chrétiennes, élevez votre voix ; appellez à ce ſpectacle les hommes & les Anges. Dites dans un humble tranſport ? O vous tous qui craignez le Seigneur, hâtez-vous de venir. Vous me verrez, & vous verrez la grace en moi. Peuples, aſſemblez-vous, accourez en foule ; que les extrémitez de la terre l'entendent, que toute chair admire & treſſaille : Car il a regardé la baſſeſſe de ſa ſervante, & il a fait en moi de grandes choſes, celui

qui eſt puiſſant. Enfans de Dieu, rendez gloire à ſon œuvre. Que la terre & les Cieux ſoient pleins de ſon nom : que tout en retentiſſe juſqu'au fond de l'abîme : que tout s'uniſſe à moi pour chanter le tendre cantique, le cantique toûjours nouveau des éternelles miſericordes. *Venite, audite, &c.*

Découvrons donc, ma chere Sœur, dans les deux parties de ce diſcours, non à votre gloire, mais à celle de J. C. ce qu'il a operé dans votre converſion, & ce qu'il a préparé dans votre ſacrifice. Par l'un vous inſtruirez le monde des richeſſes de la grace ; par l'autre vous ſerez inſtruite vous-même de ce que la grace doit achever en vous dans la ſolitude. Voila tout le ſujet de ce diſcours. **Diviſion.**

O Eſprit, ô Flamme celeſte,

qui allez embraſer la victime, ſoyez vous-même dans ma bouche une langue de feu. Que toutes mes paroles, comme autant de fleches ardentes, percent & enflamment les cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, c'eſt ici la loüange de votre grace. Marie Mere des Vierges, priez pour nous. *Ave Maria.*

J'Adore ſouvent en tremblant, mes Freres, ce Jugement qui eſt un abîme, ce profond conſeil par lequel Dieu permet que tant d'enfans ſoient livrez à l'erreur. Quoi, cet âge ſi tendre, ſi ſimple, ſi innocent, ſuce avec le lait le poiſon; & les parens que Dieu lui choiſit, par leur tendreſſe aveugle cauſent ſon malheur! Faut-il que ſa docilité même le rende coupable? O Dieu, vous êtes

pourtant juſte. Nous ſçavons par vous-même que vous ne haïſſez rien de tout ce que vous avez fait ; que vous êtes le Sauveur de tous ; que toutes vos voies ſont verité & miſericorde : à vous ſeul loüange dans votre ſecret, à nous le ſilence, le tremblement, & l'adoration. Mais ſans pénetrer trop avant, mes Freres, concluons avec ſaint Auguſtin, que Dieu voit dans un cœur une malignité ſubtile que nos yeux trop accoûtumez à une corruption plus groſſiere, ſouvent ne découvrent pas. Il voit l'orgueil naiſſant qui abuſe déja des premices de la raiſon, & qui merite qu'un tourbillon de ténebres vienne la confondre ; l'abus des richeſſes, des plaiſirs, des honneurs, de la ſanté, des graces du corps, & même de l'eſprit. C'eſt la vanité qui abuſe des choſes preſque auſſi vaines qu'elle.

Mais abuſer de la raiſon dans le point eſſentiel de la Religion, c'eſt reſiſter au Saint-Eſprit, c'eſt l'éteindre, c'eſt lui faire injure, c'eſt tourner le plus grand don de Dieu contre Dieu même.

Jeune créature, flattée & éblouïe de vos propres raïons; ce que le monde admire en vous eſt ce que Dieu déteſte. Sous ces jeux innocens de l'enfance, ſe déploïe déja un ſerieux funeſte, une raiſon foible qui ſe croit forte, une préſomption que rien n'arrête, & qui s'éleve au deſſus de tout, un amour forcené de ſoi-même, qui va juſqu'à l'idolâtrie. Voilà ce que Dieu juſte frappe d'aveuglement.

Erreur d'une ame enyvrée d'elle-même, bien-tôt punie par mille autres erreurs. La voïez-vous qui court aprés les idoles de ſon invention? Ne croïez pas qu'elle

qu'elle ſoit docile, du moins elle ne l'eſt qu'à la flaterie. On lui dit : Liſez les Ecritures, jugez par vous-même, préferez votre perſuaſion à toute autorité viſible ; vous entendrez mieux le Texte que l'Egliſe entiere, de qui vous tenez & les Sacremens & l'Ecriture même ; le Saint-Eſprit ne manquera pas de vous inſpirer par ſon témoignage interieur ; vos yeux s'ouvriront ; & en liſant avec cet Eſprit la parole divine, vous ſerez comme une divinité. On le lui dit, & elle ne rougit point de le croire. Prêter l'oreille à ces paroles empoiſonnées du ſerpent, eſt-ce docilité ? Non, c'eſt préſomption : car ce n'eſt pas déferer à l'autorité, c'eſt au contraire fouler aux pieds la plus grande autorité que la Providence ait miſe ſous le ciel, pour s'ériger dans

ſon propre cœur un tribunal ſuprême. Voilà, mes Freres, le premier coup qui a donné la mort à cette jeuneſſe, d'ailleurs ſi innocente & ſi digne de compaſſion ; voilà le frein d'erreur que Dieu dans ſa colere permet qui ſoit dans la bouche des hommes ſuperbes, pour les précipiter dans le menſonge.

Telle fut, ma chere Sœur, cette premiere démarche qui vous égara des anciennes voies, & qui mit inſenſiblement un mur entre vous & la verité. Juſques là tout étoit catholique en vous ; tout, juſqu'à cette ſoumiſſion même ſi ſimple que vous aviez pour les faux Paſteurs. Votre Baptême, quoiqu'adminiſtré hors de l'enceinte de l'unité par des mains revoltées, étoit pourtant l'unique Baptême qui par-tout où il ſe trouve appartient à l'E-

gliſe unique ,& qui tient ſa vertu non de la diſpoſition du Miniſtre, mais de la promeſſe immuable de JESUS-CHRIST. Vous fîtes même dans l'unité, tout ce que vous fîtes ſans vouloir la rompre ; vous ne commençâtes à être veritablement Proteſtante, qu'au moment fatal où vous dîtes dans votre cœur en pleine liberté : Oüi, je confirme la ſéparation de mes peres ; & en liſant les Ecritures, je juge que l'Egliſe d'où nous ſommes ſortis, ne les entend pas.

A cette parole ſi dure & ſi hautaine, c'en eſt fait ; l'Eſprit qui ne repoſe que ſur les doux & humbles de cœur, ſe retire ; le lien fraternel ſe rompt ; la charité s'éteint ; la nuit entre de toutes parts ; l'autorité ſi claire dans l'Evangile pour prévenir les plus ſubtiles diſtinctions, ſi neceſ-

ſaire pour ſoûtenir les foibles, pour arrêter les forts, pour tenir tout dans l'unité; cette autorité ſans laquelle la Providence ſe manqueroit à elle-même pour l'inſtruction des ſimples & des ignorans, ne paroît plus qu'une tyrannie. Quels maux affreux viennent de cette ſource? Confiance témeraire en l'élection divine, inſpirée à chaque particulier, au préjudice de la crainte & du tremblement avec lequel on doit operer ſon ſalut: mépris de l'antiquité, lors même qu'on fait ſemblant de la ſuivre: audace effrenée qui traite les Peres d'eſprits credules & ſuperſtitieux, d'introducteurs de l'Antechriſt: parole du Sauveur, qui devoit être un lien d'éternelle concorde, devenuë le joüet d'une vaine ſubtilité dans des diſputes ſcandaleuſes: divins ora-

cles livrez aux visions & aux songes impies de toutes les sectes qui se multiplient à l'infini, & qui s'entredéchirent cruellement. O ma bouche, n'achevez pas.

Voilà ce que la Réforme enfante dans le Nord depuis le dernier siecle; fruits par lesquels on doit juger de l'arbre. Quel remede à ces maux? Sera-ce l'Ecriture, mes Freres? Hé c'est elle dont on abuse. Semblable à Dieu même qui l'a inspirée, bien loin d'instruire les superbes, elle leur résiste, & elle ne donne la verité qu'aux humbles. Aussi les Protestans sont-ils contraints d'avoüer que l'Ecriture même pour les points fondamentaux, n'est pas claire sans grace, c'est à dire, qu'elle ne l'est que pour les humbles qui ont seuls l'Esprit de Dieu.

Ainsi vous le voïez, mes Fre-

res, toute la certitude de leur foi & de leur intelligence des Ecritures n'eſt fondée que ſur la certitude de leur humilité. Etrange certitude ! car qu'y a-t-il de plus ſuperbe que de ſe croire humble ? Où ſont-ils ces petits, à qui les myſteres ſont révelez, pendant qu'ils ſont cachez aux grands & aux ſages du ſiecle ? Peut-on appeller les Proteſtans petits, eux qui ſont, par leurs principes, dans la neceſſité de ſe croire humbles & pleins du Saint-Eſprit ? Eux qui par conſequent ſont ſi grands à leurs propres yeux ? Eux qui ne craignent point de ſe tromper en expliquant les Ecritures, quoiqu'ils aſſurent que l'Egliſe entiere s'y eſt trompée pendant tant de ſiecles ?

Remarquez encore, mes Freres, que ce n'eſt pas préciſément

la parole de Dieu, mais leur propre explication, qui eſt le fondement de leur foi. Car il n'eſt pas queſtion du Texte dont tous conviennent également comme de la regle ſuprême, mais du vrai ſens qu'il faut trouver; & ce vrai ſens chacun d'eux s'en aſſure par ſon propre diſcernement, qui eſt ainſi l'unique appui de ſa foi, comme s'il avoit perſonnellement l'infaillibilité qu'il ôte à l'Egliſe.

O profondeur, s'écrie S. Auguſtin ſur ſa propre experience dans ſa converſion! ô livres inacceſſibles à l'orgueil des ſages du ſiecle! vous êtes le glaive à deux tranchants; vous répandez une lumiere vivifiante, mais auſſi de vous ſortent les ténebres vangereſſes. Pendant que les petits tremblent dans le ſein de leur mere, ſe deffiant de tout par

l'humilité ; les ſages, par l'orgueil, tournent tout en poiſon. Je vois des Chrétiens qui, comme les Juifs, ſe croïans dés le ventre de leur mere la race ſainte, les heritiers de l'alliance, les interpretes des oracles, vous liſent toûjours avec un voile ſur le cœur. Ils diſent ſans ceſſe : l'Ecriture, l'Ecriture, l'Ecriture ; comme les Juifs diſoient: le Temple, le Temple, le Temple. Mais l'eſprit de l'Ecriture, qui ſeul peut vivifier, & qui n'eſt promis qu'au corps de l'Egliſe, les a quittez quand ils l'ont quitté, & la lettre les tuë.

Ainſi, ma chere Sœur, la lumiere luiſoit en vous au milieu des ténebres, & les ténebres ne la comprenoient point. La coûtume qui peut toûjours plus qu'on ne croit ſur ceux mêmes qui auroient honte de lui ceder : la

confiance en vos Miniſtres, qui ſous une apparence de liberté tenoient tous les eſprits aſſujettits aux finales réſolutions de leurs Synodes nationaux: les liens de la chair & du ſang, ah, triſtes liens! liens que je ne puis nommer, ſans faire ſaigner la plus douloureuſe plaie de votre cœur: enfin une haine hereditaire de l'Egliſe, haine qui au ſeul nom de Rome ſoulevoit vos entrailles, & ſe nourriſſoit juſques dans la moëlle de vos os; ne vous laiſſoit pas à vous-même. Vous écoutiez, non pour examiner, mais pour répondre. Un ſilence nonchalant, ou un ris dédaigneux, ou une réponſe ſubtile repouſſoit les raiſons dont vous ne ſentiez pas encore la force: mais pour celles qui vous accabloient, que faiſoient-elles, ma chere Sœur? Je ne

craindrai pas de le dire : car je ſçai quelle joie je donnerai à votre cœur en racontant avec vos miſeres les celeſtes miſericordes. Rappellons donc ces larmes d'un orgueil impuiſſant, & irrité de ſon impuiſſance.

Qui le croiroit, mes Freres, que l'examen, unique fondement de cette Réforme, fût néanmoins ce qu'il eſt plus difficile d'obtenir d'elle ? Enquerez-vous, dit-elle, diligemment des Ecritures. Ne penſeriez-vous pas qu'elle ne diſpenſe perſonne de l'examen ? Elle veut qu'on liſe & qu'on juge ; mais à condition que le Juge demeurera toûjours prévenu. Car ſi vous allez de bonne foi, dans cet examen, juſqu'à mettre en doute la Religion Proteſtante, juſqu'à vous rendre entierement neutre entre les deux Egliſes ; c'en eſt fait,

s'écrient-ils, vous êtes perdus ; c'est à la voix de l'enchanteur que vous prêtez l'oreille. Quoi donc ? le Juge ne doit-il pas prêter l'oreille, pour sçavoir si ce qu'on lui dit est un enchantement ou une verité ? O réforme ! n'étoit-ce pas assez d'inspirer à chaque particulier la temerité de se faire Juge ? Falloit-il encore, pour comble de temerité, vouloir que chacun soit Juge à l'aveugle ? Vous qui préferez l'examen, & le jugement du particulier à toute autorité, comment osez-vous dire qu'on se perd dés qu'on examine ? Quelle est donc cette Religion qui tombe dés qu'on la regarde avec des yeux indifferens, & avec l'integrité d'un Juge qui doit se deffier également de toutes les parties ? Mais la Réforme sent bien qu'elle tomberoit sans ressource

à ce premier ébranlement.

Combien de fois ai-je éprouvé ce que je vais dire ? Convaincu ſur tous les articles, vous croïez avoir tout fait ; mais vous ne faites rien, ſi par un puiſſant attrait de pieté vous n'enlevez l'ame à elle-même, pour lui faire ſentir ce que c'eſt que d'être humble ; ſi vous ne bouleverſez le fond d'une conſcience ; ſi vous ne tenez un cœur en ſuſpend & comme en l'air au deſſus de ſes préjugez. En vain à coups redoublez vous frappez ce grand arbre dont la tige immobile monte juſqu'au ciel, & dont les racines vont ſe cacher dans les entrailles de la terre, vous n'en enlevez que les foibles rameaux ; encore repouſſent-ils toûjours. Mais attaquez ces racines vives, entrelaſſées, profondes ; le voilà qui tombe de ſon propre poids.

Vous aimiez le mensonge, ma chere Sœur, mais la verité vous aimoit. Vous étiez à elle avant la création du monde, & vous deviez enfin l'aimer. Vous étiez loin de Dieu, mais il étoit auprés & au milieu de vous. Vous le fuyiez sans le vouloir entendre; mais sa misericorde vous poursuivoit. Son heure vient, il tonne, foudroïe, écrase l'orgueil indompté; & voilà les écailles qui tombent de ces yeux fermez à la lumiere.

Seigneur, que voulez-vous que je fasse, s'écrie-t-elle comme Saul? Que vois-je? où suis-je? que sont-ils devenus tous ces objets que j'ai crû voir si clairement? Tout s'évanoüit, tout m'échappe, tout ce qui m'appuïoit se fond dans mes mains. Ma vie entiere n'a donc été qu'un songe, & voici mon premier

reveil. Où êtes-vous, livres en qui j'ai eſperé ? & maintenant je rougis des fables que j'ai admirées. Eſt-ce donc là ce qui a enchanté ſi long-tems mon cœur ? Donc, donc juſqu'ici j'ai vêcu égarée de la voie de la verité ; le ſoleil de la ſageſſe ne s'étoit point levé ſur ma tête, & la lumiere de l'intelligence n'a jamais lui ſur moi.

Helas ! continuë-t-elle avec ſaint Auguſtin, quand on veut ſe ſervir de guide à ſoi-même, peut-on manquer de tomber dans le précipice ? Seigneur, que ceux que vous n'avez pas encore mis à vos pieds en abattant leur orgueil, rient de ma foibleſſe & de mon inconſtance ; rien ne m'empêchera de confeſſer, à la gloire de votre nom, ma honte & mes erreurs. Ils diront que je n'ai jamais été hum-

ble. Et comment l'aurois-je été, moi à qui ma Religion deffendoit de l'être, puisqu'elle m'obligeoit à préferer ma persuasion au commun accord & consentement de toutes les Eglises : comme si ma persuasion eût été infailliblement le témoignage du Saint Esprit même ? Ils ajoûteront que vous m'aveuglez, ô S. Esprit, pour punir mon orgueil. Ha ! je le meriterois, Seigneur. Mais vous le guerissez cet orgueil que vous devriez punir, & qu'ils ont nourri ; du moins vous me le faites desirer. O pere tout ensemble des lumieres & des misericordes ! ô Dieu de toute consolation ! vous me faites entrer dans toute verité par le seul sentiment que vous me donnez de ma misere & de mon impuissance. Qu'à jamais soit beni celui qui m'arrache à la puissance des ténebres, pour

me transferer au roïaume de son Fils bien-aimé ! *O vous tous qui craignez le Seigneur, venez, écoutez, & je raconterai tout ce qu'il a fait à mon ame.*

Dés ce moment Dieu lui mit au cœur l'onction qui enseigne tout, je veux dire, la consolation de se soumettre. Aimable repos, disoit-elle, reservé à ceux qui veulent être doux & humbles de cœur ! Je n'ai plus besoin de raisonnement, voici l'enfance marquée dans l'Evangile, la voie abregée pour les pauvres d'esprit que J. C. nomme bienheureux : les yeux fermez ne sentir plus que son ignorance, & la bonté de Dieu, qui ne laisse jamais ses enfans dans son Eglise un seul instant sans guide visible & assuré. Bien loin que cette voie soit difficile aux ignorans, plus on est ignorant, plus

on en eſt capable ; car c'eſt l'ignorance même, pourvû qu'elle ſoit humble, qui y mene naturellement. En voilà aſſez pour ſuppoſer, ſans lecture ni examen, la neceſſité d'une providence perpetuelle ſur l'Egliſe, conforme aux promeſſes. Mais quelle ſera cette Egliſe? Hé peut-on heſiter un moment dans ce choix ? En peut-on écouter une autre que celle d'où toutes les autres avoüent qu'elles ſont ſorties, & qui ſeule s'attribuë, en vertu des promeſſes, la pleine autorité dont tous les humbles ſentent qu'ils ont beſoin pour être conduits ?

Dieu lui donna auſſi de goûter le myſtere d'amour qui révolte les ſens groſſiers & l'eſprit ſuperbe. L'Ecriture, diſoit-elle, n'eſt pas moins formelle pour la preſence de JESUS-CHRIST au

Sacrement, que pour l'Incarnation. Tout eſt réel dans les dons de Dieu. Cette chair que ſon Fils a priſe réellement pour les hommes en general, par une ſuite naturelle du myſtere, que les ſaints Peres en ont appellé l'extenſion, il la donne à chacun de nous en particulier dans l'Euchariſtie avec la même realité. Quiconque aime, & ſent combien nous ſommes aimez, (car je ne parle point à ceux qui ne ſentent rien) quiconque aime, & ſent combien nous ſommes aimez, n'a qu'à ſe taire & qu'à adorer. Qu'on ne m'importune donc plus. Ici l'amour ſimple prend tout à la lettre. Cette chair veritable eſt veritablement viande. O mes Freres, pourquoi vous efforcer de m'ôter JESUS-CHRIST, & de ne me laiſſer que ſa figure? Pourquoi tant de

troubles ? que craignez-vous ? De l'avoir lui-même, & de trouver qu'il nous a aimez jusqu'à nous donner sa propre chair ? Pourquoi dites-vous donc qu'il nous donne sa propre substance ? Nous donne-t-il ce qui n'y est pas ? La substance d'un corps, n'est-ce pas le corps même ? Pourquoi parler comme les Catholiques, sans croire comme eux ? Pourquoi ne croire pas naturellement comme on parle ? C'est renverser l'autorité du Texte que vous aimez tant, & en rendre le sens arbitraire, que de lui donner vos explications forcées & trop allegoriques. Si on ne prend religieusement à la lettre dans l'Ecriture tout ce qui peut y être pris sans contredire manifestement d'autres endroits plus clairs, on anéantit les mysteres. Appliquez à la Trinité & à l'In-

carnation le ſens de figure que vous donnez avec auſſi peu de fondement à l'Euchariſtie, le Chriſtianiſme n'eſt plus qu'un nom ; l'Ecriture, qu'un amas d'allegories ſuſceptibles de toute ſorte de ſens, & l'impieté Socinienne triomphe. Mais qu'il eſt doux de la croire cette preſence de JESUS-CHRIST ! qu'elle attendrit ! qu'elle anime ! qu'elle retient ! par conſequent qu'elle eſt convenable à nos beſoins, & digne de celui qui nous a tant aimez !

Tai-toi, philoſophie curieuſe & ſuperbe, ſageſſe convaincuë de folie, vils élemens d'une ſcience terreſtre. Loin de moi, chair & ſang qui ne révelez point les myſteres. Bienheureux ceux qui croïent ſans voir. Hommes charnels, hommes de peu de foi, répondez. De quoi doutez-vous?

ou de la bonté, ou de la puiſſance de JESUS-CHRIST, qui pour définir ce qu'il nous donne, dit ſi expreſſément : *Ceci eſt mon Corps ?* Craignez-vous que le Verbe qui s'eſt anéanti en ſe faiſant chair, ſans ceſſer d'être Dieu, ne ſçache pas encore nous donner cette même chair ſans lui rien ôter de ſa gloire ; en quelque indecence que l'impieté ou le hazard mette le voile corruptible ſous lequel il le cache ? Votre ſcandale montre que vous ne connoiſſez pas encore ni la majeſté de JESUS-CHRIST, également inalterable par elle-même en tous endroits, ni l'excez de ſon amour.

Ce fondement poſé, le reſte ne lui coûte plus rien. Voici ce qu'elle ajoûte. La Réforme qui doit être ſi jalouſe de conſerver l'integrité des figures, puiſqu'elle

réduit à deux figures tout le Sacrement, n'a pas laiſſé d'en retrancher une en faveur de ceux qui ont de l'averſion pour le vin. Comment donc oſe-t-elle reprocher ce même retranchement aux Catholiques, à ceux qui cherchent moins dans l'Euchariſtie les figures que JESUS-CHRIST lui-même vivant, & par conſéquent tout entier ſous chacune des deux eſpeces?

Qu'eſt-ce qui peut manquer à celui qui reçoit tout J. C. unique ſource de toutes les graces? Mais enfin l'integrité du Sacrement étant ainſi ſauvée ſous une ſeule eſpece, de l'aveu même des Proteſtans dans leur pratique, reſte le point de diſcipline, pour ſçavoir les cas où cette Communion bonne & entiere en elle-même, doit être permiſe.

Sera-ce un attentat de faire,

pour conſerver le lien inviolable de l'unité en obéïſſant à la vraie Egliſe qui a les promeſſes, ce qu'on fait chez les Proteſtans en faveur d'une répugnance? Après tout, ſi indépendamment des préjugez & de la coûtume, on prenoit la liberté de raiſonner ſur le Baptême, comme nous faiſons ſur l'Euchariſtie, il faudroit inévitablement conclure qu'il n'y a plus ſur la terre, depuis pluſieurs ſiécles, aucune vraie Egliſe, ni viſible ni inviſible, & par conſéquent que les promeſſes ont été trompeuſes; qu'enfin il ne reſte plus d'autres Chrétiens que les Anabaptiſtes. Car enfin J. C. n'a pas dit formellement: Donnez la couppe à toutes les nations, comme il faut avoüer que la rigueur des termes porte: Endoctrinez toutes les Nations, les plongeant

dans l'eau ; douterai-je des promesses de J. C. à son Eglise ? Condamnerai-je mon Baptême ? me ferai-je rebaptiser ? A Dieu ne plaise. Cette extremité de doute fait horreur. Pourquoi donc ne serai-je pas contente, étant aussi assurée de bien communier sans la couppe, que d'avoir été bien baptisée avant l'usage de raison & sans plongement ?

Les fidelles du temps des Macabées & leurs offrandes envoyées à Jerusalem, lui mirent devant les yeux des ames justes & prédéstinées, qui pour des fautes à expier ont encore besoin d'un secours & d'une délivrance après cette vie. Voila, dit-elle, un des fondemens de la priere pour les morts, que l'Eglise Judaïque pratiquoit avec tant de pieté avant JESUS-CHRIST, & que les anciens Peres

tes nous ont laiſſée comme un dépôt reçû par toutes les Egliſes de l'univers de la main même des Apôtres.

Mais pourquoi ne demander pas leur ſuffrage à nos Freres du Ciel, comme à ceux de la terre; afin que cette partie de nos Freres qui eſt déja recueillie au ſéjour de la paix, & qui ne fait qu'une même Egliſe avec nous, s'uniſſe à nos vœux : qu'ainſi nous ne formions tous enſemble qu'un ſeul cœur & qu'une ſeule voix en priant par JESUS commun & unique médiateur ? Sans doute cette Egliſe céleſte, qui eſt toute en joie dès qu'un ſeul d'entre nous fait pénitence, nous voit & nous entend dans le ſein du pere des lumieres où elle repoſe. A Dieu ne plaiſe, s'écrie-t-elle encore, que je prenne une image morte, & incapable par elle-mê-

me de toute vertu, pour le Dieu vivant & invisible que j'adore; ni qu'elle me paroisse jamais lui ressembler : car il est esprit, & n'a point de figure. Seulement elle m'édifie, elle m'attendrit. Par exemple, elle met si vivement devant mes yeux JESUS nud, étendu, percé, déchiré, sanglant, expirant sur la croix, que je me sens comme transportée sur le Calvaire, & je crois voir l'Homme de douleurs. Saint Paul veut que j'en aye toûjours une image empreinte au dedans : Pourquoi n'en aurai-je pas une aussi au dehors, puisqu'elles sont précisément de même nature, de même usage, & que l'une est si utile à conserver l'autre ? O aimable representation du Sauveur mourant pour mes péchez. Je n'ai garde de la servir, car je suis jalouse de ne servir que celui

dont elle eſt l'image : mais pour l'amour de lui, je me ſers d'elle, & je l'honore comme le livre des Evangiles, qui eſt auſſi une image des actions & des paroles du Sauveur ; ou, comme on ſaluë un Paſteur devant qui on ſe met quelquefois à genoux ; même parmi les Proteſtans.

Mais que vois-je, mes Freres ? rien n'étonne ſa foi, tant elle eſt vive & étenduë. Elle entre dans notre culte comme dans ſon propre heritage qu'on lui avoit enlevé. On a laiſſé, dit-elle, l'Office dans l'ancienne langue de l'Egliſe qui ne change jamais, & qui eſt la plus univerſelle dans toutes les nations Chrétiennes : on l'a fait pour l'uniformité : pour donner à tant de peuples de diverſes langues, un lien de communication dans les mêmes prieres ; enfin pour prévenir les

alterations du Texte ſacré, ſi dangereuſes dans le continuel changement des langues vivantes. Peut-on appeller une langue inconnuë, une langue qui eſt familiere à la plûpart des perſonnes inſtruites, & dont on met des verſions fideles dans les mains du reſte du peuple? Le latin eſt-il plus inconnu aux peuples Chrétiens, que le françois du ſiécle paſſé ne l'eſt aux Païſans de Gaſgogne, & de tant d'autres Provinces, qui dans la réforme ne chantoient les Pſeaumes & n'avoient la Bible qu'en cette langue ſi éloignée de la leur, & devenuë ſi barbare?

Puis obſervant nos cérémonies: Eſt-ce donc là, ajoûte-t-elle, ce que j'appellois des ſuperſtitions? Je n'y vois que des repreſentations ſenſibles de nos

Mysteres, pour mieux frapper les hommes attachez aux sens. C'est ne les point connoître, que de leur donner un culte sec & nud, tel qu'étoit le nôtre. Ici, quelle simplicité ! Quel goût de l'Ecriture ! C'est l'Ecriture elle-même, qui sous ces representations, passe successivement aux yeux du peuple dans le cours de l'année. Spectacle qui instruit, qui console ; qui bien loin de détourner du culte intérieur, anime ses enfans à adorer le Pere en esprit & en verité. O Dieu ! j'ai blasphemé ce que j'ignorois. Je craignois au dehors les idoles : & malheureuse que j'étois, je ne craignois pas au dedans mon propre esprit, dont j'étois idolâtre. J'ai abusé des connoissances que Dieu a mises dans mon esprit, comme les femmes vaines & immodestes abusent

des graces du corps. Non, je ne veux plus ſonger à d'autre réforme qu'à celle de moi-même.

Auſſi-tôt un torrent de larmes coule de ſes yeux, & rien ne lui eſt doux ſinon de pleurer ? O qu'elles ſont précieuſes ces larmes d'un cœur contrit & humilié ! qu'elles ſont differentes, ma chere Sœur, de ces larmes ameres que l'orgueil avoit fait couler ! Qu'eſt-il devenu, mes Freres, cet air de confiance ? Où ſont-ils ces yeux altiers dont parle l'Ecriture ? Je ne vois plus que l'ame courbée, tremblante, & petite à ſes propres yeux, ſur qui Dieu arrête les ſiens avec complaiſance. Elle gémit, elle ſe taît. Ses mains armées d'indignation frappent ſa poitrine, & rien ne la conſole que ſa foi, qui goûte la pure joie de la verité dé-

couverte. Elle n'aquiesce point à la chair & au sang. Seigneur, vous seul sçavez avec quelle violence elle s'arrache à cette intime portion d'elle-même qu'elle ne peut attirer à vous. N'oubliez pas le sacrifice qu'elle vous en fit. Mettez devant vos yeux ses larmes, ses pénitences, ses os brisez, & ses entrailles déchirées. Faites, Seigneur, & ne tardez pas; donnez-lui l'unique desir de son cœur. Ce qu'elle vous demande, c'est votre gloire; rendez-lui, comme à Abraham, cette chere tête que sa foi vous a immolée.

Desslors je la vois ferme sur le rivage, tendant la main aux autres qui sortent du naufrage après elle, & épanchant sur eux un cœur sensible à la douleur commune. J'entens de tous côtez les cris de ceux qui disent:

N'eſt-ce pas celle qui couroit après le menſonge parmi les ſentiers ténébreux, & maintenant elle marche aux rayons de la verité, à la lumiere du Dieu de Jacob ; elle qui ravageoit le troupeau, la voila qui évangeliſe.

Mais tout à coup une voix ſecrette l'appelle, l'eſprit la ravit, & elle marche ſans ſçavoir où tendent ſes pas. Enfin ſe preſente de loin à ſes yeux la ſainte montagne, où les Vierges ſuivent l'Agneau par tout où il va, & où diſtillent nuit & jour les céléſtes bénédictions. Elle court, elle admire, elle ne peut raſſaſier ſes yeux & ſon cœur.

Que trouve-t-elle dans ce deſert ? Des plantes qu'un fleuve de paix & de grace arroſe, & où fleuriſſent les plus odoriferantes vertus : des yeux qui ne doivent

jamais s'ouvrir à la vanité, & qui ne daignent plus voir ce que ce ſoleil paſſager éclaire : un ſilence ſemblable à celui de la céleſte Jeruſalem, qui n'eſt interrompu que par le cantique des nôces ſacrées de l'Agneau : la joie douce & innocente du Paradis terreſtre, avec la pénitence du premier homme qui travaille à la ſueur de ſon front : la ſainte pâleur du jeûne avec la ſérenité de l'amour de Dieu peint ſur tous les viſages : une ſeule volonté, qui étant inſpirée d'en haut, & conduite par la regle, tient toutes les autres volontez en ſuſpens : un ſeul mouvement de tous les corps, comme s'ils n'avoient qu'une ame : une ſeule voix, un ſeul cœur : Dieu qui ſe rend ſenſible & s'y fait tout en tous. De-là partent les ſaints deſirs, de-là s'élancent

les vœux enflammez ; de-là montent jusqu'au trône, de doux parfums qui appaisent la justice divine ; de-là ces ames vierges rompant leurs liens terrestres, s'envolent dans le sein de l'Epoux, & déja elles entrevoyent les portes éternelles qui s'ouvrent, avec la palme & la couronne qui les attendent.

Helas, dit-elle, voila ce que nos peres ont voulu réformer, voila ce qu'ils ont appellé invention de Satan. Ce n'étoit pas tailler les branches mortes, c'étoit ravager les fleurs & les fruits. C'étoit arracher le tronc vif jusqu'à la racine. L'état pauvre, pénitent & solitaire des anciens Prophêtes, de saint Jean-Baptiste, de JESUS-CHRIST même, de tant de Vierges, de tous ces Anges de la terre qui ont peuplé autrefois les deserts, n'est ni

téméraire, ni superstitieux.

Il y a, dira-t-on, des foiblesses dans les Cloîtres les plus austeres. Hé faut-il s'étonner de trouver dans l'homme des restes de l'humanité ? Mais ces imperfections, bien loin de corrompre la racine de la vertu, mettent la vertu à l'abri de l'orgueil, en humiliant les personnes qui éprouvent ainsi leur fragilité. Mais ces imperfections qu'on méprise tant, sont plus innocentes devant Dieu, que les vertus les plus éclatantes dont le monde se fait honneur. O beauté des anciens jours, que l'Eglise qui ne vieillit jamais montre encore à la lettre après tant de siécles ! O douce image de la céleste patrie, qui console les enfans de Dieu dans les miseres de cet exil, & parmi tant de corruption ! faut-il que je vous aye

connu ſi tard ? Et que n'ai-je point perdu en vous ignorant ?

O mes Freres, qui n'êtes pas encore ſortis de la nuit où j'étois comme vous ! qui me donnera de vous montrer ce que je vois ? Seigneur, achevez votre ouvrage. Le monde n'eſt gueres moins la région des tenebres, que la ſocieté d'où vous m'avez tirée. J'entens la voix de l'Epoux qui m'appelle. Quelle eſt douce ! elle fait treſſaillir mes os humiliez ; & je mécrie : O Dieu, qui eſt ſemblable à vous ? Ici les jours coulent en paix. Un de ces jours purs & ſereins, à l'ombre de l'Epoux, vaut mieux que mille dans les joies du ſiécle.

Que reſte-il, ma chere Sœur, ſinon que celui qui a commencé, acheve. Réjoüiſſez-vous donc au Seigneur, mais réjoüiſſez-vous avec tremblement au mi-

lieu de ses dons. Qu'ils sont consolans, mais qu'ils sont terribles !

O dons de Dieu, quel jugement préparez-vous à l'ame qui vous reçoit & qui vous néglige ? La voila la malediction qui pend déja sur la terre ingratte que la main du Seigneur cultive & qui ne lui rend aucun fruit. Hâtez-vous donc, ma chere Sœur, de fructifier ; n'attendez pas les grandes occasions, trop rares & trop éclatantes. C'est dans le détail des occasions communes, qui reviennent à tout moment, où l'orgueil n'est point préparé, où l'humeur prévient, & où la nature fatiguée s'abandonne à elle-même, que la veritable pieté peut seule s'éprouver & se soûtenir. Souvenez-vous que le joug de la Religion n'est pas un fardeau, mais un soûtien. L'obéïssance, bien loin d'être une ser-

vitude, eſt un ſecours donné à notre foibleſſe. On obéït à Dieu en gardant la ſubordination neceſſaire dans toute ſocieté, & en obéïſſant à l'homme qui le repreſente. Souvent même les défauts des Superieurs nous ſont plus utiles que leurs vertus : Car nous avons encore plus beſoin de croix pour mourir à nous-mêmes, que de bons exemples pour être édifiez. La Regle n'eſt qu'un ſimple régime de l'ame pour atteindre à la perfection Evangelique dans la retraite avec plus de facilité. Moins de tentations, & moins de perils. Le Cloître n'eſt pas un lieu de captivité, mais un azile. Quel eſt l'homme qui regarde comme une priſon la fortereſſe où il ſe retranche contre l'ennemi pour ſauver ſa vie ? Le ſoldat prêt à combattre prend-il les armes

pour un fardeau ? Ici, ma chere Sœur, on n'obéït aux Superieurs que pour obéïr à la Regle, & à la Regle que pour obéïr à l'Evangile. On n'obéït à cette autorité douce & charitable, que pour n'obéïr pas au monde, au peché, & aux passions les plus tyranniques. Si on se dépoüille des faux biens, c'est pour se revêtir de JESUS-CHRIST qui nous a enrichis de sa pauvreté. La virginité même du corps ne tend qu'à celle de l'esprit. Qu'il est beau de reserver avec jalousie, dans un profond recueillement, tous ses desirs & toutes ses pensées à l'Epoux sacré ! N'en doutez pas, ma chere Sœur, la mesure de votre ferveur sera celle de votre joie. Gardez-vous donc bien de la perdre. La perfection, loin de vous surchager, vous donnera des aîles pour vo-

ler dans les voyes de Dieu. Seigneur, s'écrie saint Augustin, je ne suis à charge à moi-même, qu'à cause que je ne suis pas encore assez plein de vous.

Croyez, ma chere Sœur, & vous recevrez selon la mesure de votre foi ; commencez par la foi courageuse, & par le pur amour qui ne reserve rien de sensible. Ne craignez rien dans cette privation ; donnez, donnez à Dieu. Après tout, que lui donnerez-vous ? L'écume dont la tempête se joüe, la fumée que le vent emporte, le songe que le réveil dissipe, la vanité des vanitez, qui vous rendroit non-seulement coupable, mais encore malheureuse dès cette vie. O monde, rens ici témoignage contre toi-même ; c'est de ta bouche profane que Dieu arrache la verité. Qu'est-ce que j'entens parmi les

enfans des hommes, depuis celui qui est dans les fers, jusqu'à celui qui est sur le trône, sinon les plaintes ameres de cœurs oppressez? Que n'en coûte-t-il pas pour vivre dans ton esclavage? Tout y déchire le cœur, jusqu'à l'esperance même, par laquelle seule on y est soûtenu. Mais Dieu, ma chere Sœur, Dieu fidele dans ses promesses, Dieu riche en misericordes, Dieu immuable dans ses dons, vous donnera tout, & épuisera en vous tout desir, en se donnant à jamais lui-même. Mais vous qui vous donnez à lui, gardez-vous bien de vous reprendre.

Le tentateur dira peut-être: O que ce sacrifice est long! Tais-toi, ô esprit impur? Tout ce qui doit finir est court. La vie s'écoule comme l'eau; les tems se hâtent d'arriver. Où est-il cet

avenir qu'on croit donner? Nous ne ſçavons s'il ſera heureux ou funeſte : une ſombre nuit nous le cache : il n'eſt pas même encore à nous ; peut-être n'y ſera-t-il jamais. Mais n'importe qu'il vienne au gré de nos deſirs, & avec les enchantemens les plus fabuleux : ſera-t-il plus ſolide & moins rapide dans ſa fuite, que le preſent & le paſſé ? Non, non, dans le moment même que nous parlons, le voila qui arrive ; & je ne puis dire, il arrive, ſans remarquer qu'il n'eſt déja plus.

O folie monſtrueuſe ! O renverſement de tout homme ! Eſt-ce donc là à quoi l'on tient tant ? Quoi ? cette ombre fugitive que rien n'arrête, & qui nous entraîne avec elle, eſt-ce donc là ce qu'on abandonne avec tant de douleurs ? Eſt-ce donc là ce qu'on n'a point de honte de di-

re qu'on donne à Dieu ? Encore un peu ; ce n'eſt pas moi, c'eſt l'Apôtre, c'eſt le ſaint Eſprit qui parle, encore un peu, & celui qui doit venir viendra, il ne tardera gueres : cependant tout juſte vit de la foi. Vivez-en donc, ma chere Sœur. Que le monde aveugle s'écrie : Faut-il toûjours ſe faire violence ? Pour nous qui croyons, qui eſperons, & qui ſçavons que notre eſperance ne ſera jamais confonduë, nous aurions horreur d'appeller ce moment ſi court & ſi leger, des tribulations d'ici-bas. Nous diſons au contraire : Ah ! quelle proportion entre les ſouffrances preſentes, & le poids immenſe de gloire qui va être revelée en nous ! Souffrir ſi peu, & regner toûjours !

Elle vient, elle vient la fin, je la vois, la voila qui arrive. O

homme qui as enſeveli ta folle eſperance dans la corruption, & dont le cœur s'eſt nourri de menſonges ! qui te délivrera à cette derniere heure ? Qui te délivrera de toi-même, & de ton éternel deſeſpoir ? Qui te délivrera des tenebres, des pleurs, des grincemens de dents, du ver rongeur qui ne peut mourir, des flammes devorantes, des mains du Dieu vivant, qui ſe nomme lui-même le Dieu des vengeances ?

Pour vous, ma chere Sœur, pauvre & crucifiée, vous ne tiendrez à rien ici-bas. Pendant que toute la nature écraſée frémira d'horreur, vous leverez la tête avec confiance, voyant deſcendre votre rédemption. Le ſouverain Juge, à la face duquel s'enfuiront le Ciel & la terre, viendra comme époux eſſuyer

vos larmes de ses propres mains, vous donner le baiser de paix, & vous couronnner de sa gloire.

Seigneur, qui mettez ces paroles de vie sur mes lévres, & dans le cœur de votre épouse ! hâtez-vous de la plonger dans les flammes de votre Esprit. Que votre loüange ne tarrisse jamais dans sa bouche. Que du tresor de son cœur, elle l'épanche sur nous tous. Voila que votre main l'enleve à la terre, jusqu'au jour où vous viendrez juger toute chair. Nous ne la verrons plus ; elle s'ensevelit, comme morte, toute vivante. Mais sa vie sera cachée avec JESUS-CHRIST votre Fils en vous, pour apparoître bien-tôt avec lui dans la même gloire. Du cilice & de la cendre de ce Cloître, son ame s'envolera dans les joies éternelles. De cette terre de larmes,

ſon corps ſera enlevé au milieu de l'air, dans les nuées, au devant du Sauveur, pour être à jamais avec lui. Cependant nous n'entendrons plus dans ces profondes & inacceſſibles retraites qu'une voix qui racontera vos merveilles. Faites Seigneur, que cette voix conſole & anime les juſtes. Que tous ceux qui vous craignent & qui vous goûtent, courent ici après l'odeur de vos parfums; qu'ils viennent, qu'ils entendent, & qu'ils ſe réjoüiſſent, en vous glorifiant.

Mais faites auſſi, Seigneur, que cette voix ſoit pour les ames dures, le marteau de votre parole qui briſe la pierre. Que tous ceux qui donnent encore à votre Egliſe le nom de Babylone, viennent les larmes aux yeux reconnoître ici les fruits de Sion. A eux, Seigneur, à eux la multitu-

de de vos miſericordes. Helas ! juſqu'à quand, ô Dieu terrible dans vos conſeils ſur les enfans des hommes, juſques à quand frapperez-vous votre troupeau ? Après plus d'un ſiécle de nuit, les tems de colere & d'aveuglement ne ſont-ils pas encore écoulez ? O bon Paſteur ! voyez vos brebis errantes & diſperſées ſur toutes les montagnes, à la merci des loups devorans ; courez après elles juſqu'aux extrémitez du deſert ; rapportez-les ſur vos épaules, & invitez tous ceux qui vous aiment à s'en réjoüir avec vous.

Nous vous le demandons, Seigneur, par les entrailles de votre inépuiſable miſericorde ; par les promeſſes de vie tant de fois renouvellées à vos Enfans ; par le ſacrifice de cette Vierge qui vous demandera ici nuit & jour

les ames de ſes freres, & qui ne ceſſera de s'offrir à être anathême pour eux ; par les larmes de votre Egliſe, qui ne ſe conſole jamais de leur perte ; par le Sang de votre Fils qui coule ſur eux ; enfin par l'interêt même de votre gloire. C'eſt cette gloire, mes Freres, qui fera la nôtre, & que je vous ſouhaite, Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit. Ainſi ſoit-il.



DISCOURS



DISCOURS
SUR
LA PRIERE.

DE tous les devoirs de la pieté chrétienne, il n'y en a point de plus négligé, & neanmoins de plus essentiel, que celui d'attirer en nous la grace par la priere. La plûpart des gens ne regardent plus cet exercice de pieté, que comme une espece de ceremonie ennuyeuse, qu'il est pardonnable d'abreger autant que l'on peut. Cette admirable ref-

ſource eſt ainſi mépriſée & abandonnée par ceux-là même qui auroient le plus preſſant beſoin d'y avoir recours pour appaiſer Dieu. Les gens même que leur profeſſion, ou le deſir de faire leur ſalut engagent à prier, prient avec tant de tiédeur, de dégoût, & de diſſipation d'eſprit, que leur priere, bien loin d'être pour eux une ſource de benedictions & de graces, devient ſouvent le ſujet le plus terrible de leur condamnation. Où eſt maintenant ce zele ſi pur & ſi ardent des premiers Chrétiens, qui trouvoient toute leur conſolation dans leur application à la priere? Où trouverons-nous des imitateurs de l'admirable S. Baſile, qui nonobſtant ſes profondes études & ſes travaux continuels pour le ſervice de l'Egliſe, avoit neanmoins, comme nous l'aſſeure ſon

ſaint & fidele ami Gregoire de Nazianze, une aſſiduité ſans relâche dans l'oraiſon, & une ferveur invincible dans les veilles des nuits où l'on chantoit les louanges de Dieu ?

Confus à la vûë d'un tel exemple, tâchons de ranimer notre foi & notre charité, qui ſont preſque éteintes. Conſiderons que notre ſalut dépend des graces que nous recevrons, & de la fidelité avec laquelle nous ſuivrons les impreſſions de l'eſprit de Dieu.

Or les graces ne s'obtiennent que par la priere ; la ferveur ne s'excite & ne ſe maintient que par la priere ; donc une ame qui a peu de ferveur, doit regarder l'uſage de la priere, comme le moyen auquel Dieu attache les graces neceſſaires à notre ſalut.

Nous établirons par ce diſ-

cours ; 1. La neceſſité generale de la priere.

2. Les beſoins particuliers que chacun a de prier dans ſa condition.

3. La maniere dont nous devons prier pour rendre notre priere fructueuſe & agréable à Dieu.

Il faut prier, c'eſt un devoir indiſpenſable pour tous les Chrétiens.

Il faut prier, chacun en a beſoin pour pouvoir remplir ſa vocation.

Il faut prier, & c'eſt la maniere dont nous prierons, qui décidera de notre ſalut.

I. Partie. DIEU ſeul peut nous inſtruire de l'étenduë de nos devoirs, & de toutes les maximes de la Religion que nous avons beſoin de connoître. Les inſtru-

ctions des hommes, quelque sages & bien intentionnez qu'ils soient, se trouvent neanmoins foibles & imparfaites, si Dieu n'y joint les armes de lumieres interieures dont parle saint Paul, & qui assujetissent nos esprits à la verité.

Les défauts mêmes qui paroissent dans tous les hommes, font tort dans notre esprit aux veritez que nous apprenons d'eux. Telle est notre foiblesse, que nous ne sommes jamais irreprehensibles. Telle est la foiblesse de ceux qui ont besoin d'être corrigez, qu'ils ne reçoivent point avec assez de respect & de docilité les instructions des autres hommes qui sont imparfaits comme eux.

Mille soupçons, mille jalousies, milles craintes, mille interêts, mille préventions nous em-

pêchent de profiter de ce que les autres hommes veulent nous apprendre ; & quoiqu'ils ayent l'autorité & l'intention de nous annoncer les veritez les plus solides, ce qu'ils font affoiblit toûjours ce qu'ils disent. En un mot, il n'appartient qu'à Dieu de nous instruire parfaitement.

Plût à Dieu, disoit saint Bernard, en écrivant à une personne pieuse ; plût à Dieu qu'il daignât par sa misericorde faire distiler sur moi, qui ne suis qu'un miserable pecheur, quelque goutte de cette pluye volontaire & précieuse qu'il reserve à son heritage ; je tâcherois de la verser dans votre cœur ; mais si vous cherchez moins à satisfaire une vaine curiosité, qu'à vous procurer une instruction solide, vous trouverez plûtôt la vraie sagesse dans les deserts, que dans les li-

Pseaume 67.

vres. Le ſilence des rochers & des forêts les plus ſauvages, vous inſtruira bien mieux que l'éloquence des hommes les plus ſages & les plus ſçavans. Non-ſeulement les hommes qui vivent dans l'oubli de Dieu, & qui courent après les vanitez trompeuſes du monde; mais encore les gens qui s'appliquent aux objets de la foi, & qui vivent ſelon cette regle, ne trouvent point en eux-mêmes, quelque bon eſprit qu'ils puiſſent avoir, les veritables principes qui leur ſont neceſſaires. Nous n'avons, dit ſaint Auguſtin, de notre propre fond que menſonge & que peché; tout ce que nous poſſedons de verité & de juſtice, eſt un bien emprunté, il découle de cette fontaine divine, qui doit exciter en nous une ſoif ardente, dans l'affreux deſert de ce monde,

afin qu'étant rafraîchis & désalterez par quelque goute de cette rosée celeste, nous ne tombions pas en défaillance dans le chemin qui nous conduit à notre bienheureuse Patrie.

Tout autre bien, dit ailleurs ce Pere, dont notre cœur cherchera à se remplir, ne fera qu'en augmenter le vuide ; sçachez que vous serez toûjours pauvre, si vous ne possedez pas le veritable trésor, qui seul peut vous enrichir.

Toute lumiere qui ne vient point de Dieu, est fausse ; elle ne fera que nous éblouïr, au lieu de nous éclairer dans les routes difficiles que nous avons à tenir au milieu des précipices qui nous environnent. Notre experience & nos reflexions ne peuvent nous donner dans toutes les occasions des regles justes & certaines ; les

conſeils de nos amis les plus ſenſez & les plus ſinceres, ne le ſeront jamais aſſez pour redreſſer notre conduite & nos ſentimens; mille choſes leur échaperont, & mille autres qui ne leur auront pas échappé, leur paroîtront trop fortes pour nous être dites; ils les ſuprimeront, ou du moins ils ne nous en laiſſeront entendre que la moindre partie; elles paſſent tantôt les bornes du zele de ces amis pour nous, & tantôt celles de notre confiance pour eux: La critique même de nos ennemis, toute vigilante & ſevere qu'elle eſt, ne peut aller juſques à nous deſabuſer de nous-mêmes; leur malignité ſert même de prétexte à notre amour propre, par l'indulgence qu'il veut nous inſpirer en faveur de nos plus grands défauts; & l'aveuglement de cet amour propre.

va tous les jours jusqu'à trouver moïen de faire en sorte qu'on soit content de soi, quoiqu'on ne contente personne.

Que faut-il conclure parmi tant de tenebres? Qu'il n'appartient qu'à Dieu de les dissiper; que lui seul est le maître non suspect & toûjours infaillible; qu'il faut le consulter, & qu'il nous apprendra, si nous sommes fideles à l'invoquer, tout ce que les hommes n'oseroient nous dire, tout ce que les livres ne peuvent nous apprendre que d'une maniere vague & confuse, tout ce que nous avons besoin de sçavoir, & que nous ne sçaurions jamais nous dire à nous-mêmes.

Concluons que le plus grand obstacle à la veritable sagesse, est la présomption qu'inspire la fausse; que le premier pas vers cette sagesse si précieuse, est de

ſoupirer aprés elle, de ſentir le beſoin où nous ſommes de l'acquerir; & de nous convaincre enfin fortement, ſelon les termes de ſaint Jacques, que ceux qui cherchent cette ſageſſe ſi peu connuë, doivent s'adreſſer au Pere des lumieres, qui la donne liberalement à tous ceux qui la lui demandent de bonne foi. Mais s'il eſt vrai que Dieu ſeul peut nous éclairer, il n'eſt pas moins conſtant qu'il ne le fera point, ſi nous ne l'y engageons, en lui demandant cette grace. Il eſt vrai, dit ſaint Auguſtin, que Dieu nous prévient par le premier de tous les dons, qui eſt celui de la foi; il le répand en nous ſans nous-mêmes, quand il nous appelle à être Chrétiens; mais il veut, & il eſt bien juſte, que nous aïons le ſoin de le prévenir à notre

Jacques 1.

tour pour les autres qu'il veut nous faire dans tout le cours de notre vie ; sa misericorde nous les prépare, mais de peur de les prodiguer, elle attend que nous les souhaitions ; c'est-à-dire en un mot, qu'il ne nous les accorde qu'autant que nous sçavons nous en rendre dignes par notre empressement à les demander.

Est-il rien, dit encore ce Pere, de plus convenable aux maximes mêmes de notre justice ; rien dont nous aïons moins sujet de nous plaindre, que cette dispensation que Dieu fait de ses graces ? Il nous veut donner ses richesses, mais il ne les donne qu'à ceux qui les lui demandent, de peur de les donner à ceux qui ne les veulent pas.

N'est-on pas trop heureux, quand il s'agit de posseder un si grand bien, de n'avoir qu'à le

desirer ? En peut-il moins coûter, puisqu'il ne faut que le vouloir ? Nulle des peines qu'on se donne pour acquerir les faux biens du siecle, n'est necessaire pour obtenir de Dieu les veritables biens. Que ne fait-on point ? que n'entreprend-on point ? que ne souffre-t-on point dans le monde, & souvent sans aucun succés, pour acquerir des choses méprisables & dangereuses, qu'on seroit fort heureux de n'avoir jamais, dit saint Chrysostome ? Il n'en est pas de même des biens du ciel, Dieu est toûjours prêt à les donner à qui les demande, & souhaiter sincerement ce qu'il demande.

Faut-il donc s'étonner si saint Augustin nous assure souvent, que toute la vie chrétienne n'est qu'une longue & continuelle tendence de notre cœur vers cette

justice éternelle, pour laquelle nous soûpirons ici-bas. Tout notre bonheur est d'en être toûjours alterez. Or cette soif est une priere; desirez donc sans cesse cette justice, & vous ne cesserez point de prier. Ne croïez pas qu'il faille prononcer une longue suite de paroles, & se donner beaucoup de contention afin de prier Dieu. Etre en priere, c'est lui demander que sa volonté se fasse, c'est former quelque bon desir, c'est élever son cœur à Dieu, c'est soupirer aprés les biens qu'il nous promet, c'est gémir à la vûë de nos miseres, & des dangers où nous sommes de lui déplaire & de violer sa loi. Or cette priere ne demande ni science, ni methode, ni raisonnemens; ce ne doit point être un travail de la tête, il ne faut qu'un instant de notre tems, & un bon mouve-

ment de notre cœur. On peut prier ſans aucune penſée diſtincte, il ne faut qu'un retour du cœur d'un moment, encore ce moment peut-il être emploïé à quelque autre choſe; la condeſcendance de Dieu à notre foibleſſe eſt ſi grande, qu'il nous permet de partager pour le beſoin ce moment entre lui & les créatures. Oüi, dans ce moment occupez-vous ſelon vos emplois: il ſuffit que vous offriez à Dieu, ou que vous faſſiez avec une intention generale de le glorifier, les choſes les plus communes que vous êtes engagez à faire.

C'eſt cette priere ſans interruption que demande S. Paul; *1. Theſſ. 5.* priere, dont le ſeul nom épouvante les lâches Chrétiens, pour qui c'eſt une rude penitence que d'être obligé de parler à Dieu, & de penſer à lui! Priere, que beaucoup de gens de pieté s'i-

maginent être impraticable ; mais dont la pratique ſera trés-facile à quiconque ſçaura que la meilleure de toutes les prieres eſt d'agir avec une intention pure, en ſe renouvellant ſouvent dans le deſir de faire tout ſelon Dieu & pour Dieu !

Hé ! qu'y a-t-il de gênant & d'incommode dans cette loi de la priere, puiſqu'elle ſe réduit toute à acquerir l'habitude d'agir librement dans une vie commune pour faire ſon ſalut, & pour plaire au ſouverain Maître?

Les gens du monde qui s'appliquent à leur fortune, s'aviſent-ils jamais de ſe plaindre que c'eſt une ſujetion incommode, que d'avoir à penſer toûjours à ſon propre interêt, & à chercher continuellement les moïens de plaire au Prince, & de parvenir ? Ne s'en fait-on pas une habitude, & une habitude qu'on

aime? Si donc on étoit ſenſible au ſalut éternel &au bonheur d'être agreable à Dieu, regarderoit-on l'habitude d'agir pour lui, & ſelon ſon eſprit, comme une habitude fâcheuſe à acquerir. Au contraire, cette habitude n'auroit-elle pas quelque choſe qui nous conſoleroit, qui nous animeroit, qui nous ſoulageroit dans les peines & dans les tentations que l'on a à ſurmonter quand on eſt déterminé à faire le bien?

Eſt-ce trop exiger des hommes, que de les vouloir aſſujetir à demander ſouvent à Dieu ce qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes? Eſt-il rien de plus juſte, que de ne ſortir point de cet état où l'on vit avec dépendance de Dieu, & où l'on ſent à tout moment & ſa propre foibleſſe, & le beſoin qu'on a de ſon ſecours. Il ſuffit d'être Chré-

tien, dit saint Augustin, pour être obligé de se croire pauvre, & pour être réduit à demander à Dieu une aumône spirituelle. Or la priere est une espece de mendicité, par laquelle nous nous attirons la compassion de Dieu. C'est pour cela que l'Es-
Rom. 8. prit qui forme les Saints, prie en eux & pour eux avec des gémissemens ineffables; c'est pour cela que possedant les prémices de l'Esprit saint, nous soupirons aprés la plenitude de cet Esprit, & gémissons en attendant le parfait accomplissement de l'adoption divine, qui sera la délivrance de nos corps. En un mot, se-
Ibid. lon les termes de l'Apôtre, toute créature gémit, se sentant sujette, malgré elle, à la vanité.

Serons-nous les seuls à ne point gémir? Et oserions-nous esperer que Dieu nous fît des

graces que nous ne daignerions ni demander, ni desirer ? Imputons-nous donc à nous-mêmes tout le mauvais succés de nos résolutions passées. Quiconque ne veut point avoir recours à la priere, qui est le canal des graces, rejette les graces mêmes ; & nous devons conclure que c'est notre negligence à prier, dont nous sommes justement punis, & qui nous fait sentir tant d'obstacles à notre avancement spirituel, tant de tentations violentes, tant de dégoûts pour la pieté, tant de foiblesse pour executer ce que nous promettons à Dieu, tant d'inconstances dans nos sentimens, tant de fragilité dans les occasions, tant de découragement lorsqu'il s'agit de mépriser les discours du monde, & de vaincre nos propres passions pour entrer dans la liberté des enfans de Dieu.

La derniere verité qui doit nous confondre, est que non-
Matth. 7. seulement Dieu se vange de nos mépris, & nous abandonne quand nous ne voulons pas avoir recours à lui, mais encore il nous invite à y avoir recours, par sa fidelité à exaucer nos justes demandes. Il nous assure lui-même que celui qui cherche est seur de trouver. Ce sont vos promesses, ô mon Dieu! dit saint Augustin; hé, qui peut craindre de se tromper, en se fiant à des promesses faites par la Verité même!

Promesses consolantes, aprés lesquelles il est honteux d'avoir les inquietudes & les défiances pour l'avenir, qui étoient pardonnables aux Nations privées de la connoissance d'un Dieu si bon & si sensible à tous nos besoins! Promesses dont nous éprouverions tous les jours l'ac-

complissement, si ce défaut de foi ne nous en avoit rendus trop indignes !

C'est la charité, dit saint Augustin, qui prie & qui gémit au dedans de nous. Celui qui nous inspire cette charité, n'a garde d'être sourd aux cris & aux gémissemens qu'elle forme, puisqu'il ne nous donne lui-même le desir de lui demander ses graces, qu'afin de pouvoir les répandre sur nous avec abondance ; pouvons-nous craindre qu'il nous les refuse, lorsque nous lui ferons cette demande qu'il attend ?

Ainsi, dit encore saint Augustin, ne doutez point de la verité de ces paroles du Roi Prophete : Beni soit le Seigneur qui *Pseaum. 65.*
n'a ôté du fond de mon cœur ni ma priere, ni sa misericorde : Assurez-vous, dit-il, que l'un ne

peut manquer, tandis que vous ne manquerez pas à l'autre.

Les prieres de Tobie & de Corneille le Centenier ſont montées comme un parfum trés-agréable jusqu'au trône de Dieu. Josué parle avec confiance, & Dieu ſe rend auſſi-tôt obéïſſant à la voix de cet homme pour arrêter le cours du ſoleil.

Il ne tient qu'à nous de rendre nos prieres auſſi puiſſantes & auſſi efficaces; non pas pour des prodiges qui renverſent les loix de la nature, mais pour le changement de notre cœur, en le ſoûmettant à celles de Dieu. Croïons comme eux, eſperons comme eux, deſirons comme eux, & Dieu ne ſera jamais moins intereſſé, ni moins engagé à écouter nos vœux & nos ſoupirs, que ceux de ces juſtes.

La loi de la priere eſt recipro-

que entre Dieu & nous. Je ne crains point de dire, ſuivant le ſentiment des Peres, que comme on eſt obligé indiſpenſablement de demander à Dieu de nous conduire dans ſes voies, & toutes les graces qui ſont neceſſaires pour y marcher, Dieu ne s'eſt pas moins obligé de ſon côté à exaucer l'homme, puiſqu'il lui a promis d'être toûjours prêt à l'écouter & à le ſecourir.

En verité, pouvons-nous croire que la priere ait cette vertu, & en abandonner l'exercice ? Cependant où voïons-nous maintenant des Chrétiens qui mettent ſerieuſement cette affaire au nombre des leurs, & qui deſtinent une partie de leur tems à cette heureuſe application ? On s'imagine que les embarras & les occupations que chacun a dans ſon état, le diſpenſent d'y être aſſidu ; & on renvoïe dans le

fond des Cloîtres & des solitudes cette vertu de Religion qui applique une ame à Dieu, & que l'on croit impraticable dans le monde.

Combien voïons-nous de Chrétiens qui n'en font, ni n'en connoissent pas les fonctions ? Des Chrétiens alienez de la vie de Dieu, comme parle S. Paul ; des Chrétiens qui ne pensent presque jamais à Dieu ; qui ne sçavent ce que c'est que de lui ouvrir leur cœur pour lui exposer leurs foiblesses & leurs besoins ; qui cherchent par tout ailleurs les conseils d'une fausse sagesse, & des consolations vaines & dangereuses ; & qui ne sçauroient se résoudre à chercher en Dieu, par une humble & fervente priere le remede à leurs maux, la connoissance exacte de leurs défauts, la force necessaire pour vaincre

vaincre leurs inclinations & leurs habitudes vicieuſes, & la conſolation dont ils ont beſoin, pour ne ſe point décourager dans une vie reguliere.

Mais je n'ai point, dit-on, d'attrait ni de goût pour l'interieur; je m'ennuïe; je ne ſuis point touché, & mon imagination accoûtumée à des objets plus ſenſibles & plus agréables, s'égare d'abord malgré moi. Je ſuppoſe que ni l'eſtime des grandes veritez de la Religion, ni la majeſté même de Dieu preſent, ni l'interêt de votre ſalut, ne peuvent arrêter votre eſprit, & le rendre attentif & appliqué dans la priere; du moins condamnez avec moi votre infidelité; aïez quelque honte de votre foibleſſe; ſouhaitez que votre eſprit devienne moins leger & moins inconſtant; ne craignez pas de

vous ennuïer, puiſque l'ennui eſt moins à craindre que cette inapplication funeſte aux choſes de Dieu. En aſſujettiſſant votre eſprit à cet exercice, vous en acquererez inſenſiblement l'habitude & la facilité; en ſorte que ce qui vous gêne & vous fatigue maintenant, fera dans la ſuite toute votre joie, & que vous goûterez alors avec une paix que le monde ne donne point, & que le monde ne pourra auſſi vous ôter, combien le Seigneur eſt doux. Faites courageuſement un effort ſur vous. Hé, s'il fut jamais juſte d'en faire, n'eſt-ce pas pour un tel beſoin? puiſque non-ſeulement c'eſt manquer à l'eſſentiel de la Religion de n'être pas fidele à la priere, mais encore que vous ne pouvez remplir tous vos devoirs, particulierement dans vo-

tre vocation, si vous ne priez.

Outre que le Christianisme est une Religion toute fondée sur la foi, & où l'on doit compter bien davantage sur la ressource de la priere, que sur toutes les autres ressources que la prudence & l'industrie humaine peuvent nous procurer; de plus, il est certain que les difficultez particulieres que chacun trouve dans son état pour y remplir sa vocation, ne peuvent être surmontées sans le secours de la priere. C'est le second motif qui engage tout Chrétien à prier.

Pour donner à cette preuve toute son étenduë, il faudroit parcourir toutes les conditions de la vie, & en expliquer tous les éceuils, afin de convaincre ceux qui s'y trouvent, par cette experience sensible, du besoin où ils sont de recourir à

Dieu : mais afin de me retrancher dans de justes bornes, je me contenterai de remarquer que dans toutes sortes de conditions on est obligé de prier, 1. à cause des vertus dont on a besoin, 2. à cause des dangers & des foiblesses qu'on éprouve en soi, 3. à cause des graces & des benedictions qu'il faut obtenir en faveur des œuvres ausquelles on s'interesse. J'explique clairement ces trois réflexions.

Il n'est point d'état où nous n'aïons beaucoup à faire pour acquerir les vertus qui nous manquent, & pour nous corriger de nos défauts. Il se trouve même toûjours ou dans notre temperament, ou dans nos habitudes, ou dans le caractere de notre esprit, certaines qualitez qui ne conviennent point à nos occupations & à nos emplois.

Cette perſonne qui ſe trouve engagée dans le mariage, a une humeur chagrine & inégale qui la rend preſque incompatible; cette autre a un naturel ſi prompt & ſi bruſque, qu'elle fait beaucoup ſouffrir ſon prochain par ſes imprudences & par ſes emportemens, & qu'elle en ſouffre beaucoup elle-même. Ce Magiſtrat a tant de pareſſe dans les affaires, & tant de facilité pour de certains amis, qu'il n'a ni aſſez d'application pour démêler la verité, ni aſſez de courage pour la ſoûtenir inviolablement.

Cette perſonne qui eſt dans l'autorité, a quelque choſe de ſi fier & ſi hautain, qu'elle ne garde aucune regle de moderation & de condeſcendance; cette autre qui eſt expoſée au commerce contagieux du monde, eſt ſi ſenſible à l'air de vanité qu'elle

y reſpire, qu'elle s'y empoiſonne d'abord, & que ſes bons deſirs s'évanoüiſſent. Cette autre avoit promis à Dieu d'étouffer ſes reſſentimens, de vaincre ſes averſions, de ſouffrir avec patience certaines croix, & de réprimer ſon avidité pour les biens; mais la nature a prévalu, elle eſt toûjour vindicative, farouche, impatiente & intereſſée. D'où vient donc que ces réſolutions ſont ſi infructueuſes, que chacune de ces perſonnes voulant ſe corriger & prendre une conduite plus reguliere ſelon Dieu & ſelon le monde, eſpere toûjours de le faire, & ne le fait pourtant jamais?

C'eſt qu'il n'appartient ni à notre propre force, ni à notre propre ſageſſe de nous corriger. Nous entreprenons de faire tout ſans Dieu, & Dieu permet que

nous n'executons jamais rien de tout ce que nous avons résolu avec nous-mêmes sans lui. C'est aux pieds des autels qu'il faudroit prendre des conseils praticables : c'est avec Dieu qu'il faudroit concerter tous nos projets de conversion & de pieté ; puisque c'est lui qui peut seul les rendre possibles, & que sans lui tous nos desseins, quelque bons qu'ils paroissent, ne sont que des illusions & des temeritez.

Appliquons-nous, dit saint Cyprien, de telle sorte à la priere, qu'en priant on apprenne & ce qu'on est, & ce qu'on devroit être : *Sic discat orare, & de orationis lege qualis esse debeat agnoscere.* C'est là que nous découvrirons non-seulement le nombre & le mauvais effet de nos défauts : car cette étude toute

Cypr. de Orat. Dom.

ſeule ne ſerviroit qu'à nous décourager ; mais encore toutes les vertus auſquelles nous ſommes appellez, & les moïens de les pratiquer. C'eſt là qu'éclairez du raïon de cette lumiere ſi douce & ſi pure qui conſole les ames humbles, nous comprendrons que tout eſt poſſible à quiconque eſt bien convaincu qu'on ne peut rien ſans Dieu. Ainſi non-ſeulement les perſonnes qui s'enſeveliſſent dans la ſolitude, pour ne vaquer qu'au culte de Dieu, à l'étude d'eux-mêmes, & à leur propre perfection, ſont obligées de s'appliquer à la priere ; mais encore les gens qui vivent dans l'agitation du monde & des affaires, ne peuvent ſe diſpenſer de réparer par le recueillement, & par la ferveur à prier, la diſſipation que cauſe le commerce des créatures : on peut même

ajoûter que le recueillement étant bien plus difficile à conserver dans leurs fonctions, que dans la vie simple & dégagée des solitaires, aussi ils ont besoin d'un recours à Dieu plus fervent & plus assidu.

Quand même les occupations que l'on se donne seroient saintes & necessaires, il ne faudroit s'y engager qu'avec beaucoup de précaution : ce que vous faites est loüable, je le suppose, dit saint Bernard au Pape Eugene, mais en faisant du bien aux autres, prenez garde de ne vous point faire de mal à vous-même ; ne soïez pas le seul privé des soins que votre zele vous inspire ; en pensant à autrui, gardez-vous bien de vous oublier ; ne vous donnez pas tout entier, ni toûjours à l'action, mais réservez pour la meditation

Marc. 6. des veritez éternelles une partie de votre cœur & de votre tems.

Auſſi voïons-nous que JESUS-CHRIST invite ſes Diſciples à s'aller repoſer & recueillir dans le déſert aprés leur retour des lieux où ils avoient annoncé l'Evangile. A combien plus forte raiſon avons-nous beſoin de recourir à la ſource de toutes les vertus dans la priere, pour y faire reſſuſciter, ſelon le terme de *2. Tim. 1.* S. Paul, notre foi & notre charité preſque éteintes, lorſque nous ſortons du ſoin des affaires où notre cupidité s'eſt irritée ; lorſque nous revenons de ces compagnies où l'on parle & où l'on agit comme ſi on n'avoit jamais connu Dieu ?

Nous devons regarder la priere comme un remede deſtiné à guérir nos foibleſſes, & à répa-

rer nos fautes. JESUS-CHRIST nous enſeigne, dit ſaint Cyprien, que nous péchons tous les jours de notre vie, en nous ordonnant de prier chaque jour pour obtenir le pardon de nos fautes : que ſi celui qui étoit ſans peché, continuë ce Pere, prioit ſi aſſidument ; combien nous, qui ſommes pecheurs, ſommes-nous obligez d'être fideles à la priere ?

C'eſt pourquoi ſaint Paul recommande que le Prêtre mortel, qui repreſente JESUS-CHRIST, étant ſujet aux foibleſſes humaines, offre le ſacrifice pour ſes propres péchez en même tems que pour ceux du peuple. *Hebr. 5.*

Mais outre que la priere eſt donc ainſi le remede qui guérit les plaies que nous avons déja reçûës, elle eſt encore un préſer-

vatif pour nous garantir des dangers presque infinis qui nous menacent en cette vie.

Nous trouvons des piéges dans l'exercice même de la charité : Souvent cette vertu nous expose à se hazarder elle-même pour les interêts du prochain : Souvent elle nous appelle à certains travaux exterieurs où elle se dissipe & dégenere ensuite en amusement, dit l'Auteur du Livre de la singularité des Clercs.

C'est par cette raison que saint Chrysostome remarque que rien n'est si important que de garder toûjours une proportion exacte entre le fond interieur de vertu, & les pratiques exterieures que l'on entreprend ; sans cela on se
Matth. 25. trouve bien-tôt comme les Vierges folles de l'Evangile, qui a-

voient consumé l'huile de leurs lampes, sans avoir eu le soin d'y en remettre dans le moment que l'Epoux arriva. La crainte de ce Pere alloit jusqu'à souhaiter que les laïques qui alleguoient leurs occupations domestiques pour se dispenser de la priere, remplaçassent pendant la nuit, sur les heures destinées à leur repos, ceque le soin de leurs affaires leur avoit fait perdre pour l'oraison pendant le jour. Si ces conseils dignes de la ferveur des premiers siécles semblent d'une pratique trop difficile aux Chrétiens relâchez du nôtre ; si nous sommes maintenant réduits à ne pouvoir qu'à peine nous persuader que les anciens Fideles auroient crû vivre mollement & dans l'oubli de Dieu, s'ils n'eussent interrompu leur sommeil pour reciter des

Pſeaumes, & pour invoquer le Seigneur ; ſi nous ſommes épouvantez quand les hiſtoires nous aprennent qu'ils prioient à toutes les heures, & que nulle action conſiderable n'étoit commencée ni finie chez eux, que par des invocations & des actions de graces ; du moins ayons quelque honte de notre relâchement ; & ſi nous n'avons pas le courage de ſuivre ces grands exemples, regardons-les, quoique de loin ; ſoupirons, humilions-nous.

Le beſoin où nous ſommes que Dieu beniſſe nos travaux, qu'il nous accorde le ſuccès que nous attendons de ſa Providence, eſt encore un puiſſant motif pour nous engager à prier.

L'inſtance avec laquelle Moïſe pria le Seigneur, arrêta ſa co-

lere, & ſauva ſon peuple : & les ſaints Peres nous aſſurent qu'il faut obtenir dans le Ciel, par la vertu ſecrete de la priere, certaines choſes que nous ne pouvons eſperer de gagner ſur la terre dans les cœurs des hommes, ni par nos ſoins, ni par nos diſcours.

En vain attendrez-vous la converſion de cet impie qui ſcandaliſe tout le monde, & dont le vice contagieux infecte les compagnies ? En vain une femme Chrétienne gémira-t-elle de ſe voir ſous l'autorité d'un mari, qui mépriſant la foi qu'il lui a donnée, diſſipe follement ſes biens, abandonne leurs enfans communs, & vit indignement lui-même ſous les loix d'une impudente créature ? En vain ce Pere infortuné ſoupire voyant

ſes enfans libertins & dénaturez plongez dans l'oubli de Dieu, & de toute vertu qui conſument par avance ſa ſucceſſion, quoiqu'elle ſoit le fruit de tant de peines & de ſoins, & qui lui cauſent tous les jours une douleur mortelle par leur conduite diſſoluë & honteuſe ? tous les remedes humains ſont trop foibles contre de tels maux.

Il faut avoir recours à celui qui ſeul eſt capable de guérir les cœurs: & quoiqu'il s'agiſſe de l'interêt de ſa gloire dans la converſion de ſes créatures, il veut néanmoins, & il eſt de ſa grandeur de vouloir que nous lui demandions ſa propre gloire, & que l'accompliſſement de ſa volonté ſoit l'objet de nos vœux & de nos
Matth. 8. ſoupirs : *Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua.* JESUS-CHRIST,
Luc. 6.

avant que de choisir & de former ses douze Apôtres, employa une nuit à prier son Pere. Saint Paul, qui soûtenoit avec tant de zele l'Eglise naissante, nous apprend qu'il ne cessoit de prier pour tous les Fideles, afin que Dieu daignât les remplir de la connoissance de ses volontez; & Cassien remarque comme un exemple plein d'instruction pour nous, dans sa sixiéme Conference, que Job, qui ne comptoit, dans le tems même de son plus grand bonheur, que sur la protection de Dieu, offroit chaque jour des sacrifices pour purifier toute sa famille, de peur que la licence que la prosperité donne, n'irritât le Ciel contre ses enfans. C'est ainsi que chacun devroit s'appliquer à obtenir la protection de Dieu en faveur

Coloss. 1.

Job 1.

de ſa famille ou des affaires dont il eſt chargé : car quand on a un peu de foi, ne doit-on pas être convaincu que c'eſt bien moins notre travail ; notre prévoyance & noſtre induſtrie, que la bénédiction de Dieu, qui fait réüſſir nos ouvrages ? Auſſi combien voit-on de gens qui bâtiſſent en vain leur maiſon, & ſur des fondemens ruïneux, parce que Dieu ne regle ni ne conduit point leurs travaux. Sa juſtice permet, pour les confondre, que leurs meſures ſe trouvent fauſſes, leurs eſperances vaines, leur reſſource ſujette à une infinité de mécomptes, leurs biens diſſipez, leur famille en déſordre & ſans bénédiction ? D'où viennent tant de maux ? Que chacun s'en prenne à ſoi-même, & à cette négligence

ſi criminelle de recourir à Dieu. Rentrons en nous-mêmes ; & après nous être convaincus du beſoin où nous ſommes d'implorer le ſecours de Dieu, examinons les regles que nous devons y obſerver.

III. Partie.

La priere que nous faiſons à Dieu ne peut lui être agréable ni efficace pour nous-mêmes, ſi elle n'eſt faite avec les conditions que l'Ecriture & les ſaints Peres nous ont expliquées. Je vais les expoſer en peu de mots.

De quelle maniere il faut prier.

Il faut prier avec attention. Dieu écoute, dit ſaint Cyprien, la voix de notre cœur, & non pas celle que forme notre bouche ; il faut, ajoûte-t-il, veiller & s'appliquer de tout ſon cœur à la priere ; que tout objet humain & profane diſparoiſſe aux yeux de notre eſprit ; que cet eſ-

prit s'attache uniquement à ce qu'il demande. A qui, dit-il, devez-vous parler avec attention, si ce n'est à Dieu? Peut-il moins demander de vous, que de vouloir que vous pensiez à ce que vous lui dites? Comment osez-vous esperer qu'il daigne vous écouter, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes? Vous prétendez qu'il se souvienne de vous pendant que vous le priez, vous qui vous oubliez vous-mêmes au milieu de votre priere; bien loin de fléchir Dieu, vous offensez cette Majesté présente par votre négligence dans une action qui est pourtant la seule propre à vous rendre le Ciel favorable.

Il est vrai, dit saint Augustin, que j'apperçois la posture humble de votre corps, mais je ne sçai où est votre esprit, ni s'il est

arrêté & appliqué à ce qu'il témoigne d'adorer.

Avoüons que ce reproche de ſaint Auguſtin n'eſt pas aſſez fort pour les Chrétiens de notre ſiécle. La poſture de leurs corps ne marque que trop la legereté & l'irreligion de leurs ames. A les voir au milieu d'une Egliſe, pendant le redoutable Sacrifice, occupez des objets le plus immodeſtes, curieux & empreſſez pour les bagatelles les plus indécentes, oubliant la ſainteté du lieu, & la majeſté des myſteres, pour entrer dans des converſations profanes, peut-être même criminelles, qui croiroit que leur foi n'eſt pas abſolument éteinte ; & qui pourroit s'imaginer qu'ils ayent intention de prier & d'adorer Dieu dans un état ſi plein d'irreverence & de ſcandale ?

Cette attention à la priere qu'il eſt ſi juſte d'exiger des Chrétiens, peut-être pratiquée avec moins de difficulté qu'on ne penſe. Ce n'eſt pas qu'il n'arrive aux ames mêmes les plus fideles des diſtractions involontaires & inévitables ; on n'eſt pas toûjours maître de ſon imagination, pour lui impoſer ſilence, & avoir l'eſprit tranquillement uni à Dieu. Ces ſortes de diſtractions, qui arrivent malgré nous, ne nous doivent point donner de ſcrupules ; & elles ſervent même plus utilement à notre perfection que les oraiſons les plus ſublimes & les plus affectueuſes, pourvû que nous tâchions de les ſurmonter, & que nous ſupportions humblement cette expérience de notre foibleſſe.

Mais s'arrêter volontairement

aux objets les plus vains & les plus frivoles, dans le tems même de la priere, parce qu'on ne veut pas se donner assez de sujetion pour être attentif aux veritez divines; mais se remplir la tête des images trompeuses du monde, & puis ne faire aucun effort sur soi, pour arrêter cette imagination volage & dereglée, qui vient sans nul respect troubler les operations de l'Esprit de Dieu dans une ame, n'est-ce pas vouloir vivre toûjours amusé par les sens, toûjours inappliqué à Dieu?

Ce qui pourroit beaucoup soulager notre esprit, & lui faciliter cette attention si necessaire, seroit la regle simple que saint Augustin nous propose: Suivez, dit-il, autant que vous pouvez y assujettir votre esprit, tous les sentimens, & toutes les instructions

que vous fourniſſent les Prieres, les Cantiques, & les autres loüanges de Dieu qui ſont en uſage dans ſon Egliſe ; Uniſſez-vous en eſprit avec votre ſainte Mere ; Demandez à Dieu lorſque l'Office qu'on prononce eſt deſtiné à demander ; Gémiſſez lorſqu'il inſpire le gémiſſement; Eſperez dans les endroits où il excite à l'eſperance ; Réjoüiſſez-vous quand ſes paroles ſont pleines de joie ; Affligez-vous, craignez quand il tâche d'imprimer en vous la triſteſſe & la crainte ; En un mot, conformez tous vos ſentimens à toutes ſes paroles. Cette conformité eſt la plus excellente priere. Aſſiſter aux divins Offices avec cet eſprit, eſt une excellente oraiſon.

Il faut demander avec foi.

Cette

Cette foi, dit ſaint Jacques, doit être ſi ferme, qu'on n'heſite jamais: car celui qui heſite eſt ſemblable aux flots de la mer toûjours pouſſez au gré des vents: Que celui donc, continuë-t-il, qui prie ſans cette confiance, n'eſpere pas d'être exaucé. Et en effet, qu'eſt-ce qui eſt plus capable de toucher le cœur de Dieu en notre faveur, que notre confiance en ſa miſericorde? Peut-il rejetter ceux qui ont mis tout leur tréſor en lui, & qui ne veulent rien tenir que de ſa bonté? Quand nous prions Dieu, dit ſaint Cyprien, avec confiance, & même avec une eſpece de familiarité, c'eſt lui-même qui nous donne cet eſprit de priere. Il faut donc que le Pere reconnoiſſe les paroles de ſon propre Fils, quand nous les prononçons; & que celui qui habite

dans le fonds de nos cœurs, forme & regle lui-même toutes nos prieres.

C'est JESUS-CHRIST qui prie en nous ; c'est par lui que nous prions son Pere, & toutes nos prieres finissent par son auguste nom ; parce qu'il n'y a point d'autre nom qui puisse nous sauver, & que c'est par la seule abondance infinie de ses mérites que nous pouvons esperer quelque grace de Dieu.

Act. 10.

Aussi avec une priere si puissante, nous devons croire que nous pouvons tout. Nous entrons dans les droits de ce divin Médiateur ; nous sommes les coheritiers de son royaume ; nous parlons à Dieu en qualité de ses enfans. Hé ! qui d'entre nous s'écrie saint Cyprien, eût osé nommer Dieu son Pere, s'il ne nous avoit ordonné lui-mê-

me de prendre cette liberté, quand il nous a appris la maniere dont il veut que nous le priïons ? Cependant cette confiance filiale, (ne faut-il pas l'avoüer) manque presque à toutes nos prieres. La priere n'est notre ressource, qu'après que toutes les autres nous ont manqué.

Si nous sondons bien notre cœur, nous trouverons que nous demandons à Dieu les secours dont nous avons besoin, comme si nous n'en avions jamais reçû aucuns de lui ; & qu'un certain fond d'infidelité secrete & injurieuse à la bonté de Dieu, nous rend indignes d'en recevoir des marques. Craignons que JESUS-CHRIST ne nous fasse, dans son jugement, le même reproche qu'il fit à saint Pierre ! *Homme de peu de foi*, nous Matth. 14.

dira-t-il, *pourquoi avez-vous douté?* Pouviez-vous demander des marques plus fortes de ma bonté pour vous en convaincre, que celles que vous avez tant de fois ressenties : Pourquoi donc arrêter le cours des graces que je vous préparois, en refusant de les esperer ? il ne falloit que les attendre pour les recevoir. Pourquoi vous défier de moi, après que je me suis moi-même fié sans réserve à vous dans mes Sacremens ? Ame défiante & ingrate, pourquoi avez-vous douté ?

Il faut joindre l'humilité à la confiance. *Grand Dieu*, dit Daniel, *lorsque nous nous prosternons à vos pieds, nous fondons nos esperances pour le succès de nos prieres, non sur notre justice, mais sur votre misericorde.* Sans cette disposition de notre cœur, toutes les autres, quelque pieuses qu'elles

Dan. 9.

ſoient, ne peuvent plaire à Dieu. Le malheur de ſaint Pierre, comme ſaint Auguſtin l'a remarqué, ne vint pas de ce que ſon zele pour JESUS-CHRIST n'étoit pas ſincere. Saint Pierre aimoit ſon Maître de bonne foi, de bonne foi il vouloit mourir plutôt que de l'abandonner; mais ſon erreur conſiſtoit en ce qu'il comptoit ſur ſes propres forces pour faire ce qu'il ſentoit qu'il deſiroit: c'eſt pourquoi, dit ſaint Auguſtin, il ne ſuffit pas d'avoir reçû de Dieu un eſprit droit, une connoiſſance exacte de la loi, un deſir ſincere de l'accomplir; il faut encore à tout moment renouveller ſes connoiſſances, & ſes deſirs il faut puiſer ſans ceſſe dans la fontaine de la lumiere pure & éternelle.

La priere du premier homme, ſelon ce Pere, étoit une

action de loüange à Dieu. Pendant qu'il demeuroit dans cet heureux séjour que la main de Dieu même lui avoit préparé, il n'avoit pas besoin de gémir, parce qu'il étoit dans un état d'union & de joüissance; mais maintenant ses enfans chassez de cette terre délicieuse, doivent pousser des cris vers le Ciel, afin que Dieu daigne se raprocher d'eux à cause de leur humilité; comme il avoit abandonné leur pere à cause de son orgueil.

C'est la préparation de notre cœur, selon le terme de l'Ecriture, qui engage Dieu à nous écouter. Cette préparation doit être sans doute un abbaissement intérieur, un aveu sincere de notre néant à la vûë des grandeurs de Dieu. C'est ce cœur
Ps. 50. contrit & humilié que Dieu ne méprise jamais; mais quelque

effort que le ſuperbe faſſe pour fléchir Dieu, Dieu ſelon ſa parole, reſiſte toûjours au ſuperbe. Prenez donc garde, dit ſaint Auguſtin, que ſi vous n'êtes pas dans un état de pauvreté, c'eſt-à-dire, ſi vous ne ſentez pas votre foibleſſe & votre indigence, ſi vous n'êtes pas vil & mépriſable à vos propres yeux, vous ne ſerez point éxaucé : car cette pauvreté intérieure eſt votre ſeul titre pour obtenir.

Souvenez-vous de la difference que l'Evangile nous fait remarquer entre la priere du Phariſien ſuperbe & préſomptueux, & celle du Publicain humble & pénitent. L'un raconte ſes vertus, l'autre déplore ſes foibleſſes; l'un remercie Dieu des bonnes œuvres qu'il a faites, l'autre s'accuſe des fautes qu'il a commiſes; la juſtice de l'un ſe *Luc.* 18.

trouve confonduë, tandis que l'autre eſt juſtifié.

Il en ſera de même d'une infinité de Chrétiens. Les pécheurs humiliez à la vûë de leurs propres dereglemens, ſeront des objets dignes de la miſericorde de Dieu, tandis que certaines perſonnes qui auront fait profeſſion de pieté, ſeront condamnées rigoureuſement pour l'orgueil & la préſomption qui auront infecté toutes leurs œuvres.

Parce que ces perſonnes s'adonnent à de bonnes œuvres, elles diſent dans leur cœur à Dieu : Seigneur, je ne ſuis pas comme le reſte des fideles. Elles s'imaginent être des ames privilegiées ; elles ſe complaiſent vainement dans la haute idée qu'elles ſe forment d'elles-mêmes ; elles prétendent que c'eſt à elles ſeules de pénetrer les my-

ſteres du Royaume de Dieu ; elles s'en font une ſcience & une langue chimérique; elles croïent que tout eſt permis à leur zele, & ne craignent rien de ce qu'il faut craindre. Leur genre de vie regulier en apparence ne ſert alors qu'à favoriſer leur vanité ; hors de là elles ſont indociles, inquietes, indiſcretes, délicates, ſenſibles, incapables de ſe mortifier pour remplir leurs devoirs. En un mot, en allant à la priere avec ce fond d'orgueil & de préſomption, elles n'en rapportent qu'un eſprit gâté, plein d'illuſion ſur elles-mêmes, & preſque incurable.

Malheur à ceux qui prient de la ſorte ! malheur à nous, ſi nos prieres ne nous rendent plus humbles, plus ſoûmis, plus vigilans ſur nos défauts, plus diſpoſez à vivre dans l'obſcurité &

dans la dépendance !

Il faut que nous priïons avec amour. C'eſt par l'amour, dit ſaint Auguſtin, qu'on demande, qu'on cherche, qu'on frappe, qu'on trouve, & qu'on demeure ferme dans ce qu'on a trouvé. C'eſt pourquoi, dit-il dans un autre endroit, vous ceſſerez de prier Dieu, dès que vous ceſſerez de l'aimer & d'avoir ſoif de la juſtice. Le refroidiſſement de la charité eſt le ſilence de notre cœur à l'égard de Dieu.

Sans cela vous pourez prononcer des prieres, mais vous ne prierez point véritablement. Car d'où nous pourroit venir, dit encore ſaint Auguſtin, la veritable application à méditer la loi de Dieu, ſi elle ne nous eſt donnée par l'amour de celui-là même qui nous a impoſé cette loi ? Aimons donc, & nous prierons.

Heureux, à la verité, dit ce Pere, de penser serieusement aux veritez de la Religion ! mais mille fois plus heureux encore, de les goûter & de les aimer !

Au reste, dit-il, il faut que ce soit une douleur sincere de n'être pas assez fidele à Dieu, & non pas le dégoût naturel que les créatures vous donnent d'elles, qui tourne votre cœur du côté de Dieu, qui vous fasse prier & gémir. Il faut desirer ardemment que Dieu vous accorde les biens spirituels, & que l'ardeur de votre desir vous rende dignes d'être exaucez : car si vous ne priez que par coûtume, ou par foiblesse dans le tems de la tribulation ; si vous n'honorez Dieu que des lévres, pendant que votre cœur est éloigné de lui ; si vous ne sentez point en vous d'affection & d'empres-

ſement pour le ſuccès de vos prieres ; ſi vous demeurez toûjours dans une indifference & dans une froideur mortelle en approchant de ce Dieu qui eſt un feu conſumant; ſi vous n'excitez point en vous le zele de ſa gloire, la haine du peché, l'amour de votre propre perfection, n'attendez pas que des prieres ſi languiſſantes puiſſent être efficaces. Le cœur de Dieu ne ſe laiſſera jamais toucher que par l'amour qui s'allumera dans le vôtre.

¶ Il faut prier avec perſeverance. Saint Bernard dit qu'il eſt indigne de cette haute Majeſté de ſe laiſſer trouver, à moins qu'on ne la cherche avec un cœur parfait. Le cœur parfait eſt celui qui ne ſe laſſe jamais de chercher Dieu. Auſſi ſaint Auguſtin nous aſſure-t-il qu'on ne peut mériter d'obtenir dans la priere

ce que l'on demande, ſi on ne le cherche avec l'aſſiduité & la patience qu'un ſi grand bien merite.

Appliquons-nous cette regle, & faiſons-nous, malgré notre amour propre, une juſtice exacte. Faut-il s'étonner ſi Dieu nous laiſſe ſi ſouvent dans des états d'obſcurité, de dégoût, & de tentation? Les épreuves purifient les ames humbles, elles ſervent aux ames infidelles à expier leurs fautes, elles confondent celles qui veulent flatter dans l'oraiſon même leur lâcheté & leur orgueil.

Si une ame innocente, détachée des créatures, & appliquée avec aſſiduité à Dieu, ſouffroit les délaiſſemens interieurs, elle devroit s'humilier, adorer les deſſeins de Dieu ſur elle, redoubler ſes prieres, & ſa ferveur.

Comment des perſonnes qui ont à ſe reprocher tous les jours des infidelitez continuelles, oſeront-elles ſe plaindre que Dieu leur refuſe ſes communications? Ne doivent-elles pas avoüer que ce ſont leurs pechez, ſelon le terme de l'Ecriture, qui ont formé
Jer. 3. un épais nuage entre le ciel & elles, & que Dieu s'eſt juſtement caché à leurs yeux?

Cent fois Dieu ne nous a-t-il pas recherchez dans nos égaremens? cent fois, ingrats que nous ſommes, n'avons-nous pas été ſourds à ſa voix, & inſenſibles à ſes bontez? Il veut nous faire ſentir à ſon tour combien nous étions aveugles & miſerables en le fuïant aprés s'être laſſé à nous prévenir. Il veut enfin que nous le prévenions. Il nous réduit à acheter par notre patience les faveurs qu'il nous prodiguoit au-

trefois, & dont nous ignorons le prix. N'eſt-ce pas une vanité & une délicateſſe honteuſe que de ſupporter impatiemment un tel procedé que nous avons eû nous-mêmes à ſon égard? Combien nous a-t-il attendus? n'eſt-il pas juſte qu'il ſe faſſe attendre?

Qui eſt celui qui peut ſe vanter d'avoir fait ſans réſerve tout ce qu'il doit; d'avoir réparé toutes ſes négligences paſſées, d'avoir purifié ſon cœur, d'être en droit d'attendre que Dieu l'écoute favorablement? Helas! tout notre orgueil, quelque grand qu'il ſoit, ne ſçauroit ſuffire pour nous inſpirer cette préſomption, tant le ſentiment de notre miſere nous preſſe. Si donc le Seigneur nous ſouſtrait les graces ſenſibles, adorons ſa juſtice, taiſons-nous, humilions-nous devant lui, prions ſans ceſſe.

C'eſt cette humble perſéverance qui l'appaiſera, c'eſt cette eſpece d'importunité qui obtiendra de lui ce que nous ne meritons pas d'obtenir nous-mêmes, & qui nous fera heureuſement paſſer des ténebres à la lumiere. Car ſçachez, dit ſaint Auguſtin, que Dieu eſt preſent, lors même qu'il paroît éloigné de nous. Il ſe cache pour faire augmenter nos deſirs, & il ne differe, lui qui eſt le Pere des miſericordes, & le Dieu de toute conſolation, à adoucir toutes nos peines, que pour ne point fonder l'ouvrage de notre perfection ſur une volonté foible, impatiente, & attachée aux choſes ſenſibles.

Qu'il eſt facile d'aimer Dieu lorſqu'il ſe montre à nous dans toutes ſes beautez, & qu'il nous ſoûtient par le plaiſir même dans

cette union étroite avec lui ! Combien voïons-nous d'ames lâches qui ne veulent le servir que par interêt, & qui se découragent dès que Dieu cesse de les flatter ? Loin de nous une pieté si foible & si mercenaire ; attachons-nous à Dieu pour Dieu même.

Souvenons-nous que c'est dans l'état d'obscurcissement & de privation que la solide charité s'éprouve & se soûtient elle-même ; sans cela les consolations interieures anéantiroient le mystere de la croix qui doit s'accomplir en nous ; sans cela en vain JESUS-CHRIST seroit monté au ciel pour dérober à ses Disciples sa presence. Hé ! que peut-on attendre d'une ame qui attend elle-même que Dieu la console pour se donner à lui.

Enfin il faut prier avec pure-

té d'intention. Il ne faut point, dit ſaint Bernard, mêler dans nos prieres les choſes vaines avec les veritables, les periſſables avec les éternelles; des interêts bas & temporels, avec ceux de notre ſalut. C'eſt bien prier, dit ſaint Auguſtin, que de ne chercher que Dieu ſeul; c'eſt mal prier que de chercher par lui d'autres biens. Ne prétendez pas, dit-il, rendre Dieu le protecteur de votre amour propre & de votre ambition, mais l'executeur de vos bons deſirs. Vous recourèz à Dieu, afin qu'il ſatisfaſſe vos paſſions, & ſouvent afin de vous garantir des croix dont il connoît que vous avez beſoin. Quand il vous aime, dit encore ce Pere, il vous refuſe ce que votre amour propre vous fait demander; dans ſa colere il vous accorde ce qu'il eſt

dangereux que vous obteniez. N'allez donc point porter aux pieds des autels des vœux indécens, des desirs mal reglez, & des prieres indiscrettes. Ne demandez rien qui ne soit digne de celui à qui vous le demandez. Gardez-vous bien de soupirer aprés des biens faux & nuisibles, répandez votre cœur devant le Seigneur, afin que son Saint Esprit demande en vous par des gémissements ineffables les veritables biens qu'il veut que vous demandiez.

Comment Dieu, dit S. Augustin, vous accorderoit-il ce que vous ne voulez pas vous-même qu'il vous accorde? Vous lui demandez tous les jours l'accomplissement de sa volonté, & l'avenement de son regne. Pouvez-vous lui faire cette priere de bonne foi, vous qui préferez

votre volonté à la sienne ; qui sacrifiez ses interêts aux vôtres, & qui faites ceder sa loi aux vains prétextes dont votre amour propre se sert pour l'éluder ? Pouvez-vous lui faire cette priere, vous qui troublez son regne dans votre ame par tant d'infidelitez, par tant de vains desirs, par tant d'amusemens indignes du Christianisme ! vous enfin qui craignez l'arrivée de ce regne, & qui ne voudriez pas que Dieu vous acordât tout ce que vous faites semblant de souhaiter ? Car lorsque vous lui demandez qu'il change votre cœur, s'il vous prenoit au mot, & s'il vous offroit de vous rendre humble, mortifié, ennemi des plaisirs & des consolations, empressé pour les croix & pour son amour, votre amour propre & votre orgueil se révolteroient pour vous empêcher

d'accepter cette offre ; & consentant au retranchement de certains défauts qui vous incommodent, vous voudriez réserver vos passions dominantes, & faire vos conditions pour accommoder la pieté à votre humeur & à vos vûës.

Au reste, quoique les methodes pour prier, qui nous viennent des personnes pieuses & experimentées, meritent beaucoup de respect, & que nous les devions suivre autant que nos experiences, & le conseil des gens sages que nous consultons, nous en découvrent l'utilité, pour nous soulager & faciliter notre application à Dieu, nous devons regarder comme l'essentiel dans la priere de demander à ce Dieu de misericorde, qui connoît mieux que nous nos besoins, ce qu'il faut que nous lui de-

mandions ; ſon Eſprit Saint, à qui il appartient veritablement de nous enſeigner à prier, donne quand il lui plaît des conduites particulieres : mais ce qui eſt trés-important, eſt de ſe perſuader que la maniere de prier la plus ſimple, la plus humble, & la plus éloignée des raiſonnemens & des vûës abſtraites, eſt ſans doute la plus aſſurée, & la plus conforme aux paroles du Fils de Dieu, & des Apôtres. Dans cette priere nous trouverons de la lumiere & de la force pour remplir nos devoirs avec paix & humilité, dans quelque condition où nous ſoyons. Sans elle en vain formerons-nous de belles réſolutions ; privez de la nourriture interieure nous nous trouverons ſans force dans toutes les occaſions difficiles, & dans toutes les tentations de la vie.



AUTRE

SERMON

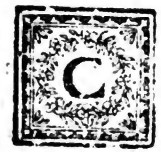
SUR

LA PRIERE.

Apud me oratio Deo vitæ meæ.

Je me retire dans le plus intime de mon ame, lorſque je prie mon Dieu.

Ce Texte eſt emprunté du Prophete Roy, Pſ. 41.



C'ETOIT, MES TRES-CHERES SOEURS, une étrange erreur parmi les Juifs, qui faiſoient conſiſter toute leur religion dans

le dehors, & qui croïoient qu'il n'y avoit que l'action exterieure qui pouvoit rendre un homme agreable à Dieu. Ils réduisoient ainsi toutes les vertus aux seules marques exterieures & à ce qui paroît aux yeux des autres; & pourvû que la vertu & la pieté parût en eux regler les sens & les fonctions du corps, ils ne se mettoient point en peine de regler l'interieur & le dedans du cœur: semblables à ces peintres & à ces sculpteurs qui ne forment que le dehors. Le Peintre applique ses couleurs sur une toile; & quand il a representé un corps, quand il a fait une bouche, des mains & des pieds, il a formé son tableau: mais il ne va pas jusques aux entrailles & dans le cœur.

Le sculpteur de même, quand il a donné à un marbre quelques coups



DISCOURS
SUR
LES PRINCIPAUX DEVOIRS
ET
LES AVANTAGES
DE LA VIE RELIGIEUSE.



E monde entier n'eſt rien, parce que tout ce qui eſt meſuré va finir. Le Ciel qui nous couvre par ſa voute immenſe eſt comme une tente, ſelon la comparaiſon de l'Ecriture. On la dreſſe le ſoir pour le voïageur, & on l'enleve le matin. Quelle

doit être notre vie, & notre conversation ici-bas, dit un Apôtre, puisque les Cieux que nous voyons, & cette terre qui nous porte, vont être embrasez par le feu ? La fin de tout arrive ; la voilà qui vient ; elle est presque deja venuë. Tout ce qui paroît le plus solide, n'est qu'une image creuse, qu'une figure qui passe & qui échape quand on en veut joüir, qu'une ombre fugitive qui disparoît. Le tems est court, dit saint Paul, parlant des Vierges, donc il faut user de ce monde comme n'en usant pas, n'en user que pour le vrai besoin, en user sobrement sans vouloir en joüir, en user en passant, sans s'y arrêter & sans y tenir. C'est donc une pitoyable erreur, que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu, quand on quitte le monde pour

lui ; c'eſt renoncer à une illuſion pernicieuſe, c'eſt renoncer à de vrais maux déguiſez ſous une vaine apparence de bien. Perd-on un appuy quand on jette un roſeau fêlé, qui loin de nous ſoûtenir, nous perceroit la main ſi nous voulions nous y appuyer? Faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maiſon qui tombe en ruïne, & qui nous écraſeroit dans ſa chûte ? Que quitte-t-on donc en quittant le monde ? Ce que quitte celui, qui à ſon réveil ſort d'un ſonge plein d'inquiétude. Tout ce qui ſe voit, qui ſe touche, qui ſe compte, qui ſe meſure par le tems, n'eſt qu'une ombre de l'être veritable. A peine commence-t-il à être qu'il n'eſt déja plus. Ce n'eſt rien ſacrifier à Dieu, que de lui ſacrifier toute la nature entiere ; c'eſt lui donner le néant, la va-

nité, le menſonge même.

D'ailleurs ce monde ſi vain & ſi fragile eſt trompeur, ingrat & plein de trahiſons. O combien dure eſt ſa ſervitude ! Enfans des hommes, que ne vous coûte-t-il pas, pour le flater, pour tâcher de lui plaire, pour mandier ſes moindres graces ? quelles traverſes, quelles allarmes ? quelles baſſeſſes, quelles lâchetez pour parvenir à ce qu'on n'a point honte d'appeller les honneurs ? Quel état violent, & pour ceux qui s'éforcent de parvenir, & pour ceux même qui ſont parvenus ? Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente ? Tout y trahit le cœur, juſqu'à l'eſperance même dont il paroît nourri. Les deſirs s'enveniment ; ils deviennent farouches & inſatiables ; l'envie déchire les entrail-

les. On eſt malheureux, non-ſeulement par ſon propre malheur, mais encore par la proſpérité d'autrui. On n'eſt plus touché de ce qu'on poſſede. On ne ſent que ce qu'on n'a pas. L'expérience de la vanité de ce qu'on a, ne ralentit jamais la fureur d'acquerir ce qu'on ſçait bien être auſſi vain & auſſi incapable de rendre heureux. On ne peut, ni aſſouvir ſes paſſions, ni les vaincre. On en ſent la tyrannie & on ne veut pas en être délivré. O! ſi je pouvois traîner le monde entier dans les cloîtres & dans les ſolitudes, j'arracherois de ſa bouche un aveu de ſa miſere & de ſon deſeſpoir. Helas! va-t-on dans le monde l'étudier de près dans ſon état le plus naturel? On n'entend dans toutes les familles que gémiſſemens de cœurs oppreſ-

ſez. L'un eſt dans une diſgrace, qui lui enleve le fruit de ſes travaux depuis tant d'années, & qui met ſa patience à bout : L'autre ſouffre dans ſa charge des dégoûts & des deſagrémens. Celui-ci perd, l'autre craint de perdre. Cet autre n'a pas aſſez, il eſt dans un état violent. L'ennuy les pourſuit tous juſques dans les ſpectacles ; & au milieu des plaiſirs ils avoüent qu'ils ſont miſérables. Je ne veux que le monde pour apprendre aux hommes, combien le monde eſt digne de mépris. Mais pendant que les enfans du ſiécle parlent ainſi, quel eſt le langage de ceux qui doivent être les enfans de Dieu ? Hélas ! ils conſervent une eſtime & une admiration ſecrete pour les choſes les plus vaines, que le monde même, tout vain qu'il eſt, ne peut s'empêcher de mépriſer. O

mon Dieu ! arrachez, arrachez du cœur de vos enfans cette erreur maudite : j'en ai vû, même de bons & de ſinceres dans leur piété, qui faute d'expérience étoient éblouïs d'un éclat groſſier ; ils étoient étonnez de voir des gens avancez dans les honneurs du ſiécle leur dire : nous ne ſommes pas heureux. Cette verité leur étoit nouvelle, comme ſi l'Evangile ne la leur avoit pas révelée ; comme ſi leur renoncement au monde n'avoit pas dû être fondé ſur une pleine & conſtante perſuaſion de ſa vanité. O mon Dieu, le monde, par le langage même de ſes paſſions, rend témoignage à la verité de votre Evangile, qui dit : malheur au monde ! Et vos enfans ne rougiſſent point de montrer, que le monde a encore pour eux quelque choſe

de doux & d'agréable.

Le monde n'eſt pas ſeulement fragile & miſerable, il eſt encore incompatible avec les vrais biens. Ces peines, que nous lui voyons ſouffrir, ſont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme la joie céleſte ſe forme peu à peu dès cette vie dans le cœur des juſtes, où eſt le Roïaume de Dieu; les horreurs & le deſeſpoir de l'enfer ſe forment auſſi peu à peu dans le cœur des hommes profanes, qui vivent loin de Dieu. Le monde eſt un Enfer déja commencé: tout y eſt envie, fureur, haine de la verité & de la vertu, impuiſſance & deſeſpoir d'appaiſer ſon propre cœur & de raſſaſier ſes deſirs. J. C. eſt venu du ciel ſur la terre foudroïer de ſes malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ſes élûs.

Dieu nous a arraché, dit saint Paul, à la puissance des ténébres, pour nous transferer au Roïaume de son Fils bien-aimé. Le monde est le Roïaume de Satan : & les ténébres du peché couvrent cette région de mort. Malheur au monde à cause de ses scandales! Hélas! les Justes même sont ébranlez. O quelle est redoutable cette puissance de ténébres, qui aveugle les plus clairvoïans; c'est une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la verité, même après qu'ils l'ont crûë, sentie & aimée. O puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce que l'on voïoit, qu'on craint de le revoir, & qu'on se complaît dans les ténébres de la mort! Enfans de Dieu, fuïez cette puissance; elle entraîne tout, elle

lutte, elle tyrannise, elle enleve les cœurs. Ecoûtez J. C. qui crie : On ne peut servir deux Maîtres, Dieu & le monde. Ecoutez un des Apôtres, qui ajoûte : adultere ne sçavez-vous pas, que l'amitié du monde est ennemie de Dieu ? point de milieu, nulle espérance d'en trouver ; c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi. Mais en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne ? Ecoutez encore un autre Apôtre, c'est saint Jean : N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, ni lui, ni ce qui lui appartient. Tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui. Mais quoi, faut-il que les Chrétiens vivent dans ce renoncement ? Ecoutez-

vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les Apôtres: Qu'avez-vous promis dans votre Baptême pour entrer, non dans la perfection d'un Ordre Religieux, mais dans le simple Christianisme & dans l'esperance du salut? Vous avez renoncé à Satan & à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes. Satan n'en a point de distinguées de celles du siécle. Les pompes du siécle, qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-mêmes, celles de Satan, & vous avez promis de les détester. Cette promesse si solemnelle, qui vous a introduit dans la societé des fidéles, ne sera-t-elle qu'une comedie & une dérision sacrilége? Le renoncement au monde & la détestation de ses vanitez, est donc essentielle au salut de chaque

Chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoûte-t-il ? il s'éloigne de son ennemi, il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre, il se lasse d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais faire ni tréve ni paix. Est-ce là un grand sacrifice ? n'est-ce pas plutôt un grand soulagement, une sureté douce, une paix qu'on devroit chercher pour soi-même, dès qu'on desire d'être Chrétien, & n'aimer pas ce que Dieu condamne ? Quand on ne veut point aimer Dieu, quand on ne veut aimer que ses passions, & s'y livrer sans Religion par ce desespoir dont parle saint Paul ; je ne m'étonne pas qu'on aime le monde & qu'on le cherche : mais quand on croit la Religion, quand on desire de s'y attacher, quand on craint la justice de

Dieu, quond on le craint soi-même, & qu'on se deffie de sa propre fragilité, peut-on craindre de quitter le monde ? Dès qu'on veut faire son salut, n'y a t-il pas plus de sûreté, plus de facilité, de secours, de consolation dans la solitude ? Laissons donc pour un moment toutes les vûës d'une perfection sublime, ne parlons que d'amour de son salut, que d'interêt propre, que de douceur, & de paix dès cette vie. Où sera-t-il cet interêt même temporel, pour une ame en qui toute Religion n'est pas éteinte ? Où sera-t-elle cette paix ? sinon loin d'une mer si orageuse, qui ne fait voir par tout qu'écueils & naufrages ? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflâment les desirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocens, qui re-

veillent tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les ames les plus fermes & les plus droites ? Hélas, je vois tomber les plus hauts Cédres du Liban, & je courrai au devant du péril, & je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête ? N'eſt-ce pas être ennemi de ſoi-même, rejetter le ſalut & la paix, en un mot aimer ſa perte, & la chercher dans un trouble continuel ?

Après cela faut-il s'étonner ſi ſaint Paul exhorte les Vierges à demeurer libres, n'ayant d'autre Epoux que l'Epoux céleſte. Il ne dit pas, c'eſt afin que vous ſoïez dans une oraiſon plus éminente : il dit, afin que vous ne ſoïez point dans un malheureux partage entre J. C. & un Epoux mortel ; entre les exercices de la Religion, & les ſoins,

dont on ne peut ſe garentir, quand on eſt dans l'eſclavage du ſiécle. C'eſt afin que vous puiſſiez *prier ſans empêchement*. C'eſt que vous auriez, dit-il, dans le mariage *les tribulations de la chair, & je voudrois vous les épargner*; c'eſt, dit-il encore, que *je voudrois* vous voir *dégagées de tout embarras*. A la verité ce n'eſt pas un précepte, car cette parole, comme J. C. le dit dans l'Evangile, ne peut être compriſe de tous. Mais heureux, je dis heureux même dès cette vie, ceux à qui il eſt donné de la comprendre, de la goûter & de la ſuivre! Ce n'eſt pas un précepte, mais un conſeil de l'Apôtre plein de l'eſprit de Dieu. C'eſt un conſeil que tous n'ont pas le courage de ſuivre; mais qu'il donne à tous en général, afin qu'il ſoit ſuivi de ceux, à

qui Dieu mettra au cœur le goût & la force de le pratiquer.

De-là vient, qu'en ouvrant les livres des Saints Peres, je ne trouve de tous côtez, même dans les ſermons faits au peuple ſans diſtinction, que des exhortations preſſantes, pour conduire les Chrétiens en foule dans les ſolitudes. C'eſt ainſi que ſaint Baſile fait un ſermon exprès pour inviter tous les Chrétiens à la vie ſolitaire. Saint Gregoire de Nazianze, ſaint Chryſoſtome, ſaint Jerôme, ſaint Ambroiſe, l'Orient, l'Occident, tout retentit des loüanges du deſert & de la fuite du ſiécle. J'aperçois même dans la Regle de ſaint Benoît, qu'on ne craignoit point de conſacrer les enfans avant qu'ils euſſent l'uſage de la raiſon. Les parens ſans craindre

de les tyrannifer, croioient pouvoir les voüer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande difference entre la vie du commun des Chrétiens vivans au milieu du siécle, & celle des ames Religieuses consacrées dans la solitude. Mais apprenez, que parmi ces vrais Chrétiens, qui ne regardoient le siécle qu'avec horreur, il y avoit peu de difference entre la vie pénitente & recueillie que l'on menoit dans sa famille, ou celle qu'on menoit dans un desert. S'il y avoit quelque difference, c'est qu'ils regardoient comme plus doux, plus facile & plus sûr de méprifer le monde de loin que de près. On ne croïoit doncpoint gêner la liberté de ces enfans, puisqu'ils devoient comme Chrétiens ne prendre aucune part aux pompes & aux joies du

monde. C'étoit leur épargner des tentations, & leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivans dans cette sainte societé avec les Anges de la terre. O aimable simplicité des enfans de Dieu, qui n'avoient plus rien à ménager ici-bas ! O pratique étonnante, mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs, qu'à cause que les Disciples de J. C. ne sçavent plus ce que c'est que porter sa Croix avec lui, & que dire avec lui : *malheur, malheur au monde!* On n'a point de honte d'être Chrétien, & de vouloir joüir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que J. C. déteste. O lâcheté honteuse, qui étoit reservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siécles ! On a oublié qu'être Chrétien, & n'être

plus de ce monde, c'eſt eſſentiellement la même choſe. Hélas, quand vous reverrons-nous, ô beaux jours ! ô jours bienheureux, où toutes les familles Chrétiennes, ſans quitter leurs maiſons & leurs travaux, vivoient comme nos Communautez les plus régulieres ! c'eſt ſur ce modele que nos Communautez ſe ſont formées. On ſe taiſoit, on prioit, on travailloit ſans ceſſe des mains, on ſe cachoit ; en ſorte que les Chrétiens étoient appellez un genre d'hommes qui fuïoient la lumiere. On obéïſſoit au Paſteur, au Pere de famille. Point d'autre joie que celle de notre bienheureuſe eſperance pour l'avenement du grand Dieu de gloire. Point d'autres aſſemblées que celles où l'on écoutoit les paroles de la foi ; point d'autre feſ-

tin que celui de l'Agneau ſuivi d'un repas de charité ; point d'autre pompe que celles des fêtes & des cérémonies ; point d'autres plaiſirs que celui de chanter des Pſeaumes & les ſacrez Cantiques ; point d'autres veilles que celles où l'on ne ceſſoit de prier. O beaux jours quand vous reverrons-nous ? Qui me donnera des yeux pour voir la gloire de Jeruſalem renouvellée ? Heureuſe la poſterité ſur laquelle reviendront ces anciens jours ! De tels Chrétiens étoient ſolitaires, & changoient les villes en deſerts.

Dès ces premiers tems nous admirons en Orient des hommes & des femmes qu'on nommoit Aſcetes, c'eſt-à-dire, Exercitans. C'étoient des Chrétiens dans le Célibat, qui ſuivoient toute la perfection du conſeil de

l'Apôtre. En Occident, quelle foule de Vierges & de personnes de tout âge, de toute condition, qui dans l'obſcurité & dans le ſilence ignoroient le monde & étoient ignorées de lui, parce que le monde n'étoit pas digne d'elles?

Les perſécutions pouſſerent juſques dans les plus affreux deſerts des Patriarches, des Anachorettes, ſaint Paul & ſaint Antoine; mais la perſécution fit moins de ſolitaires que la paix & le triomphe de l'Egliſe. Après la converſion de Conſtantin les Chrétiens, ſi ſimples & ſi ennemis de toute moleſſe, craignirent plus une paix flateuſe pour les ſens, qu'ils n'avoient craint la cruauté des Tyrans. Les deſerts ſe peuplerent d'Anges innombrables, qui vivoient dans des corps mortels ſans tenir à la

terre. Ces ſolitudes ſauvages fleurirent : les villes entieres étoient preſque deſertes. D'autres villes, comme Oxirinque dans l'Egypte, devenoient comme un Monaſtere. Voilà la ſource des Communautez Religieuſes. O qu'elle eſt belle ! qu'elle eſt touchante ! que la terre reſſemble au Ciel, quand les hommes y vivent ainſi ! Mais hélas, que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement & la tiédeur des nôtres ! Il me ſemble, que j'entends ſaint Antoine, qui ſe plaint, de ce que le ſoleil vient troubler ſa priere, qui a été auſſi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'Empereur, & qui dit à ſes diſciples : Réjoüiſſez-vous, non de ce que l'Empereur m'a écrit, mais de ce que Dieu nous a écrit une

lettre en nous donnant l'Evangile de ſon Fils. Je vois ſaint Pachome, qui marchant ſur les traces de ſaint Antoine, devient de ſon côté dans un autre deſert le Pere d'une poſterité innombrable. J'admire Hilarion qui fuit de païs en païs, juſqu'au delà des mers, le bruit de ſes vertus & de ſes miracles qui le pourſuit. J'entends un ſolitaire qui aïant vendu le livre des Evangiles, pour donner tout aux pauvres, & pour ne poſſeder plus rien, s'écrie : j'ai tout quitté, juſqu'au livre, qui m'a appris à quitter tout. Un autre (c'eſt le grand Arſene,) devenu ſauvage, s'il m'eſt permis de parler ainſi, conſoloit les autres ſolitaires qui ſe plaignoient de ne le point voir, leur diſant : Dieu ſçait, Dieu ſçait, mes Freres, ſi je ne vous aime point ; mais je ne puis

être avec lui & avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrez de loin au monde dans les deserts, pour le condamner & pour nous apprendre à le fuïr. Sortons, sortons de Babylone persecutrice des enfans de Dieu, & enyvrée du sang des Saints : hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes & à ses plaïes.

Ici je parle devant Dieu, qui me voit & qui m'entend. Je parle au nom de J. C. & c'est sa parole qui est dans ma bouche. Je vous dis la verité, je vous la donne toute pure sans exageration. Que celui qui est attaché au monde par des liens légitimes, que la providence a formez, y demeure en paix : qu'il en use comme n'en usant pas, qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par plaisir ni par interêt; mais qu'il

qu'il tremble, qu'il veille ſans ceſſe, qu'il prie, & adore les deſſeins de Dieu. Je dis bien davantage: qui n'a jamais cherché le monde, & que Dieu y appelle par des marques déciſives de vocation, y aille, & Dieu ſera avec lui: mille traits tomberont à ſa gauche, & mille à ſa droite ſans le toucher; il foulera aux pieds l'Aſpic, le Baſilic, le Lion & le Dragon. Rien ne le bleſſera, pourvû qu'il n'aille qu'à meſure que Dieu le mene par la main. Mais ceux, que Dieu n'y mene point, iront-ils s'expoſer d'eux-mêmes? craindront-ils de s'éloigner des tentations & de faciliter leur ſalut? Non, non, quiconque eſt Chrétien & libre, doit chercher la retraite. Quiconque veut chercher Dieu, doit fuïr le monde, autant que ſon état lui permet de le fuir. Mais

que faire dans la retraite ? Quelles en sont les occupations ? Quel en sera le fruit ? c'est ce qui me reste à vous expliquer.

Toutes les Communautez régulieres ont trois vœux qui font l'essentiel de leur état. Pauvreté, chasteté, obéïssance. La correction des mœurs & la stabilité marquée dans la Regle de saint Benoist, reviennent au même but, qui est de tenir l'homme dans l'obéïssance jusqu'à la mort. Pour vous, mes Dames, vous avez un autre engagement ajoûté à ceux que je viens de vous dire. C'est celui d'élever de jeunes Demoiselles. Examinons en peu de mots tous ces divers engagemens.

Rien n'effraïe plus que la pauvreté. C'est pourquoi J. C. qui est venu réveler des veritez cachées depuis l'origine des sié-

cles, comme dit l'Evangile, commence ſes inſtructions en renverſant le ſens humain par la pauvreté. Bienheureux les pauvres, dit-il. Ailleurs il eſt dit: Bienheureux les pauvres d'eſprit, mais c'eſt la même choſe; c'eſt-à-dire, Bienheureux ceux qui ſont pauvres par l'eſprit, par la volonté, par le mépris des fauſſes richeſſes, par le renoncement à tout bien créé, à tout talent naturel, au treſor même le plus intime, & dont on eſt le plus jaloux, je veux dire ſa propre ſageſſe & ſon propre eſprit. Heureux qui s'appauvrit ainſi ſoi-même & qui ne ſe laiſſe rien. Heureux qui eſt pauvre juſqu'à ſe dépoüiller de tout ſoi-même. Heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été enrichi, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul.

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité & de renoncement. On le promet & c'est à Dieu. On le déclare à la face des saints Autels : mais après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piége de ses desirs. L'amour propre, avide & timide craint toûjours de manquer ; il s'accroche à tout, comme une personne qui se noïe, se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces & à des épines pour se sauver. Plus on ôte à l'amour propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes, il se replie comme un serpent, il se déguise. Il prend toutes les formes. Il invente mille nouveaux besoins pour flater sa délicatesse & pour autoriser ses relâchemens. Il se dédommage

en détail, des ſacrifices qu'il a fait en gros. Il ſe retranche dans un meuble, un habit, un livre, un rien qu'on n'oſeroit nommer. Il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'eſtime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richeſſes, des rangs que les ambitieux du ſiécle pourſuivent. Tout ce qui a un goût de proprieté, tout ce qui fait une petite diſtinction, tout ce qui conſole l'orgueil abatu & reſſerré dans des bornes ſi étroites, tout ce qui nourrit un reſte de vie naturelle, & qui ſoûtient, ce qu'on appelle moi; tout cela eſt recherché avec avidité. On le conſerve, on craint de le perdre, on le défend avec ſubtilité. Bien loin de l'abandonner quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons

nous résoudre de nous l'avoüer à nous mêmes. On est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais sur son trésor. Ainsi la pauvreté, n'est presque qu'un nom, & le grand sacrifice de la pieté chrétienne se tourne en pure illusion & en petitesse d'esprit. On est plus vif pour des bagatelles, que les gens du monde ne le sont pour les plus grands interêts. On est sensible aux moindres commoditez qui manquent. On ne veut rien posseder, mais on veut tout avoir, même le superflu, si peu qu'il flate notre goût.

Non-seulement la pauvreté n'est point pratiquée, mais elle est inconnuë. On ne sçait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossiere, pauvre par la necessité du travail ; pauvre par la simplicité & la petitesse

des logemens, pauvre dans tout le détail de la vie. Où ſont ces anciens Inſtituteurs de la vie Religieuſe, qui ont voulu ſe faire pauvres par ſacrifice, comme les pauvres de la campagne le ſont par neceſſité. Ils s'étoient propoſé pour modele de leur vie, celle de ces ouvriers champêtres qui gagnent leur vie par le travail, & qui par ce travail ne gagnent que le neceſſaire. C'eſt dans cette vraie & admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde : tant de vierges délicates nourries dans l'opulence & dans les délices, tant de perſonnes de la plus haute condition.

C'eſt par-là que les Communautez peuvent être généreuſes, libérales, deſintereſſées. Autrefois les ſolitaires d'Orient & d'E-

gypte, non-ſeulement vivoient du travail de leurs mains, mais faiſoient encore des aumônes immenſes. On voïoit ſur la mer des vaiſſeaux chargez de leurs charitez. Maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire ſubſiſter une Communauté. Les familles accoûtumées à la miſere épargnent tout, elles ſubſiſtent de peu, mais les Communautez ne peuvent ſe paſſer de l'abondance. Combien de centaine de familles ſubſiſteroient honnêtement de ce qui ſuffit à peine pour la dépenſe d'une ſeule Communauté, qui fait profeſſion de renoncer aux biens des familles du ſiécle pour embraſſer la pauvreté ? Quelle dériſion ? quel renverſement ? Dans ces Communautez, la dépenſe des Infirmeries ſurpaſſe ſouvent celle des pauvres d'une ville en-

tiere. C'eſt qu'on eſt de loiſir pour s'écoûter ſoi-même dans ſes moindres infirmitez. C'eſt qu'on a le loiſir de les prévenir, d'être toûjours occupé de ſoi, & de ſa délicateſſe ; c'eſt qu'on ne mene point une vie ſimple, pauvre, active & courageuſe.

De-là vient dans les maiſons qui devroient être pauvres, une âpreté ſcandaleuſe pour l'interêt. Le phantôme de Communauté ſert de prétexte pour couvrir tout. Comme ſi la Communauté étoit autre choſe que l'aſſemblage des particuliers qui ont renoncé à tout ; & comme ſi le deſintereſſement des particuliers ne devoit pas rendre toute la Communauté deſintereſſée. Aïez affaire à de pauvres gens chargez d'une grande famille,

ſouvent vous les trouverez droits, moderez, capables de ſe relâcher pour la paix & d'une facile compoſition. Aïez affaire à une Communauté réguliere; elle ſe fait un point de conſcience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire, je ne le dis qu'en ſecret & en gémiſſant: je ne le dis que comme à l'oreille pour inſtruire les épouſes de J. C. mais enfin il faut le dire, puiſque malheureuſement il eſt vrai: On ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardens dans les procès, que ces perſonnes qui ne devroient pas même avoir des affaires. Cœurs bas! cœurs rétrecis! eſt-ce donc dans l'école Chrétienne que vous avez été formez? Eſt-ce ainſi que vous avez appris JESUS-CHRIST, JESUS-

CHRIST qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, & qui a dit, comme saint Paul nous l'assure : On est bien plus heureux de donner que de recevoir.

Entrez dans les familles de la plus haute condition, pénetrez au dedans de ces Palais magnifiques : le dehors brille, mais le dedans n'est que misere : par tout un état violent ; des dépenses que la folie universelle a rendu comme necessaires : des revenus qui ne viennent point : des dettes qui s'accumulent & qu'on ne peut païer : une foule de domestiques dont on ne sçait lequel retrancher : des enfans qu'on ne peut pourvoir. On souffre, & on cache ses souffrances. Non-seulement on est pauvre selon sa condition, mais pauvre honteux : mais pauvre injuste, & qui fait souffrir d'autres pauvres,

je veux dire des créanciers, pauvres, prêts à faire banqueroute & à la faire frauduleuſement. Voila ce qu'on appelle les richeſſes de la terre. Voila ces gens qui éblouïſſent les yeux de tout le reſte du genre humain. Vierges, pauvres, épouſes de J. C. attaché nud ſur la Croix, oſeriez-vous vous comparer avec ces riches; Vous avez promis de tout quitter, ils font profeſſion de chercher & de poſſeder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaiſon par leurs biens & par les vôtres, mais par vos beſoins & par les leurs. Quels ſont vos vrais beſoins auſquels on ne ſatisfait point? Combien de beſoins de leur condition, auſquels ils ne peuvent ſatisfaire?

Mais encore leur pauvreté eſt honteuſe & ſans conſolation : la

vôtre eſt glorieuſe, & vous n'y avez que trop d'honneur à craindre. Cette pauvreté (ſi toutefois on peut la nommer telle, puiſque vous ne manquez de rien) c'eſt pourtant ce qui effraie, ce qui fait murmurer, ce qui fait qu'on porte impatiemment le joug de J. C. Qu'il eſt leger, qu'il eſt doux ce joug, & on s'en trouve pourtant accablé. Quelle commodité de trouver tout dans la maiſon où on ſe renferme, ſans avoir beſoin du dehors, ſans recourir à aucune induſtrie, ſans être expoſé aux coups de la fortune, ſans être chargé d'aucune bienſeance qui tyraniſe, ſans courir riſque de perdre, ſans avoir beſoin de gagner ; enfin étant bien ſeur de ne manquer jamais que d'un ſuperflu, qui donneroit plus de peine que de plaiſir. Qui eſt-ce

qui pourroit ſe vanter d'en trouver autant dans ſa famille ? Qui eſt-ce qui ne ſeroit pas plus pauvre au milieu de ſes prétenduës richeſſes, qu'on ne l'eſt en ſe dépoüillant ainſi de tout dans cette maiſon ?

O mon Dieu, quand eſt-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la proprieté, des cœurs à qui vous puiſſiez ſuffire ; des cœurs qui mettent leur joie à ſe détacher & à ſe priver de plus en plus ; comme les cœurs ambitieux & avares du monde, s'accoûtument de plus en plus à étendre leurs deſirs & leurs poſſeſſions ? Mais qui eſt-ce qui oſera ſe plaindre de la pauvreté ? qu'il vienne, je vais le confondre ? ou plutôt, ô mon Dieu, inſtruiſez, touchez, animez, faites ſentir juſ-

qu'au fond du cœur, combien il eſt doux d'être libre par la nudité, combien on eſt heureux de ne tenir à rien ici bas.

Au vœu de pauvreté on joint celui de chaſteté. Mais vous avez entendu l'Apôtre qui dit : Je ſouhaite que *vous ſoyez débarraſſez*. Et encore : Ceux qui entrent dans les liens du Mariage *ſouffriront les tribulations de la chair*, *& je voudrois vous les épargner*. Vous le voïez, la chaſteté n'eſt pas un joug dur & peſant, une peine, un état rigoureux. C'eſt au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des ſoucis cuiſans & des tribulations ameres qui affligent les hommes dans le mariage. Le Mariage eſt ſaint, honorable, ſans tache, ſelon la doctrine de l'Apôtre : mais ſelon le même Apôtre, il y a une autre voïe

plus pure & plus douce, c'eſt celle de la ſainte virginité. Il eſt permis de chercher un ſecours à l'infirmité de la chair : mais heureux qui n'en a pas beſoin, & qui peut la vaincre ; car elle cauſe de ſenſibles peines à quiconque ne peut la dompter qu'à demi. Demandez, voïez, écoutez ; que trouverez-vous dans toutes les familles, dans les mariages mêmes qu'on croit les mieux aſſortis & les plus heureux, ſinon des peines, des contradictions, des angoiſſes ? Les voilà ces tribulations, dont parle l'Apôtre. Il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui. Toute la nature humaine eſt en ſouffrance. Laiſſons-là tant de mariages pleins de diſſentions ſcandaleuſes ; encore une fois prenons les meilleurs. Il n'y paroît rien de mal-

heureux, mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari & la femme souffrent l'un de l'autre ? Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez, (chose très-rare, & qu'il n'est gueres permis d'esperer ;) mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelque convenance qu'ils aïent entr'eux ; les naturels sont toûjours assez opposez pour causer une contrarieté fréquente dans une societé si longue, où l'on se voit de si près, si souvent, avec tous ses deffauts de part & d'autre, dans les occasions les plus naturelles & les plus imprévûës, où l'on ne peut point être préparé. On se lasse, le goût s'use, l'imperfection toûjours attachée à l'humanité se fait sentir de plus en plus. Il faut à tou-

te heure prendre ſur ſoi, & ne pas montrer tout ce qu'on y prend. Il faut à ſon tour prendre ſur ſon prochain & s'appercevoir de ſa répugnance. La complaiſance diminuë; le cœur ſe deſſeche; on ſe devient une croix l'un à l'autre; on aime ſa croix, je le veux, mais c'eſt la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus, ou par une certaine eſtime ſeche, ou par une amitié alterée & ſans goût qui ne ſe réveille que dans les fortes occaſions. Le commerce journalier n'a preſque rien de doux; le cœur ne s'y repoſe gueres; c'eſt plutôt une conformité d'interêt, un lien d'honneur, un attachement fidele, qu'une amitié ſenſible & cordiale. Suppoſons même cette vive amitié, que fera-t-elle? où peut-elle abou-

tir ? Elle cauſe aux deux époux des délicateſſes, des ſenſibilitez & des allarmes. Mais voici où je les attends. Enfin il faudra que l'un ſoit preſque inconſolable à la mort de l'autre, & il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs, que celles qui ſont préparées par le meilleur mariage du monde. Joignez à ces tribulations, celles des enfans ou indignes & dénaturez, ou aimables, mais inſenſibles à l'amitié, ou pleins de bonnes ou de mauvaiſes qualitez, dont le mélange fait le ſupplice des parens, ou enfin heureuſement nez & propres à déchirer le cœur d'un pere & d'une mere, qui dans leur vieilleſſe voïent par la mort prématurée de cet enfant, éteindre toutes leurs eſperances. Ajoûterai-je encore toutes les traverſes qu'on ſouffre dans

la vie par les domeſtiques, par les voiſins, par les ennemis, par les amis mêmes; les jalouſies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers. Eſt-ce vivre? O affreuſes tribulations! qu'il eſt doux de vous fuïr dans la ſolitude. O ſainte virginité! heureuſes les chaſtes colombes qui ſur les aîles du divin amour vont chercher vos délices dans le deſert? O ames choiſies & bien aimées, à qui il eſt donné de vivre indépendantes de la chair! Elles ont un époux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais aucune ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuſes par ſon amour. Elles n'ont rien à craindre que de ne l'aimer pas aſſez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car il faut l'entendre, mes

Dames, la virginité du corps n'eſt bonne, qu'autant qu'elle opere la virginité de l'eſprit; autrement ce ſeroit réduire la Religion à une privation corporelle, à une pratique Judaïque. Il n'eſt utile de dompter la chair, que pour rendre l'eſprit plus libre & plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'eſt qu'une ſuite de l'incorruptibilité d'une ame vierge, qui ne ſe ſoüille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas; aimez-vous ce qu'il aime d'un autre amour que le ſien, vous n'êtes plus vierges? ſi vous l'êtes encore de corps, ce n'eſt rien, vous ne l'êtes plus par l'eſprit. Cette fleur ſi belle eſt fletrie & foulée aux pieds. L'indigne créature, le menſonge impur & honteux enleve l'amour que l'Epoux

vouloit ſeul avoir, & vous irritez toute ſa jalouſie ! O Epouſe infidele ! votre cœur adultere s'ouvre aux ennemis de Dieu : Revenez, revenez à lui ; écoutez ce que dit ſaint Pierre : *Rendez votre ame chaſte par l'obéyſſance à la charité.* C'eſt-à-dire, qu'il n'y a que la loi de l'amour, qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'ame puiſſe être vierge & digne des nôces de l'Agneau ſacré.

Si donc on invite les vierges à conſerver cette pureté virginale, ce n'eſt pas pour leur demander plus qu'à d'autres ; & quand même on leur demanderoit quelque choſe au deſſus du commun des Chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui ? Heureuſes, s'il leur eſt donné de ſuivre l'A-

gneau par tout où il va ! Mais de plus cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse, qui appesantisse le joug de J. C. au contraire, mes Dames, vous l'avez vû par les paroles de l'Apôtre, & par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair. Cette virginité du corps n'est utile que pour rendre l'esprit vierge & sans tache, que pour mettre l'ame dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu. L'Eglise desireroit que tous pussent tendre à cet état Angelique, & elle dit volontiers, comme saint Paul à tous ses enfans : Je vous aime d'un amour de jalousie, qui est la jalousie de Dieu même : je vous ai tous promis à un seul époux, comme ne faisant tous ensemble qu'une seule épouse chaste ; & cet Epoux c'est

J. C. Je ſçai bien qu'il n'eſt pas donné à tous de comprendre ces véritez; mais enfin heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre & un cœur pour les ſentir.

La troiſiéme promeſſe qu'on fait en renonçant au monde, c'eſt d'obéïr toute ſa vie aux Supérieurs de la maiſon où on ſe vouë à Dieu. L'obéïſſance, me direz-vous, eſt le joug le plus dur & le plus peſant. N'eſt-ce pas aſſez d'obéïr à Dieu & aux hommes de qui nous dépendons naturellement, ſans établir de nouvelles dépendances? En promettant d'obéïr, on s'aſſujettit non-ſeulement à la ſageſſe & à la charité, mais aux paſſions, aux fantaiſies, aux duretez des Supérieurs qui ſont toûjours des hommes imparfaits, & ſouvent jaloux de la domination. Voila, mes

Mes Dames, ce qu'on eſt tenté de penſer contre l'obéïſſance. Ecoutez en eſprit de recüeillement & d'humilité ce que je tâcherai de vous dire.

A proprement parler, ce n'eſt point aux hommes qu'il faut obéïr ; ce n'eſt point eux qu'il faut regarder dans l'obéïſſance. Quand ils exercent le miniſtere avec fidelité, ils font regner la loi, & loin de regner eux-mêmes, ils ne font que ſervir à la faire regner. Ils deviennent ſoûmis à la loi comme les autres ; mais ils deviennent effectivement les ſerviteurs de tous les ſerviteurs. Ce n'eſt point un langage magnifique pour couvrir la domination. C'eſt une verité que nous devons prendre à la lettre auſſi ſerieuſement qu'elle nous eſt enſeignée par ſaint Paul & par J. C. même. Le Supérieur

vient ſervir, & non pas pour être ſervi. Il faut qu'il entre dans tous les beſoins : qu'il ſe proportionne aux petits ; qu'il ſe rapetiſſe avec eux ; qu'il porte les foibles : qu'il ſoûtienne ceux qui ſont tentez : qu'il ſoit l'homme non-ſeulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il eſt chargé de conduire : qu'il s'oublie, ſe compte pour rien, perde la liberté, pour devenir par charité l'eſclave & le debiteur de ſes freres : qu'en un mot il ſe faſſe tout à tous pour les engager tous. Jugez, jugez, Mes Dames, ſi ce miniſtere eſt pénible, & s'il vous convient, comme dit l'Apôtre, d'être cauſe par votre indocilité, que les Supérieurs l'exercent avec angoiſſe & amertume.

Mais, direz-vous, les Supérieurs ſont imparfaits, & il faut

ſouffrir leurs caprices ; c'eſt ce qui rend l'obéïſſance rude. J'en conviens, ils ſont imparfaits : ils peuvent abuſer de l'autorité ; mais s'ils en abuſent tant pis pour eux : il ne vous en reviendra que des biens ſolides. Ce qui eſt caprice dans le Supérieur par rapport aux regles de ſon miniſtere, eſt par rapport à vous, ſelon les deſſeins de Dieu ſur vous, une occaſion de vous humilier, & de mortifier votre amour propre trop ſenſible. Le Supérieur fait une faute ; mais en même tems qu'il la fait, Dieu la permet pour votre beſoin. Ce qui eſt donc en un ſens la volonté injuſte & capricieuſe du Supérieur ; eſt dans un autre ſens plus profond & plus important, la volonté de Dieu même ſur vous. Ceſſez donc de conſiderer le Supérieur, qui n'eſt qu'un inſtrument indi-

gne & défectueux d'une très-parfaite & très-misericordieuse Providence ; regardez Dieu seul qui se sert des defauts des Supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme, car l'homme n'est rien. Ne vous élevez pas contre celui qui vous represente Dieu même, & en qui tout est divin pour votre correction, même jusques aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des Supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus : parce que nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes & à notre propre sens, que d'être éclairez, édifiez & consolez par des Supérieurs sans défauts.

De plus, qu'elle comparaison, entre ce qu'on souffre dans une Communauté, des préventions, ou si vous le voulez, des bizar-

reries des Supérieurs, & ce qu'il faudroit souffrir dans le monde d'un mari brusque, dur, & hautain, d'enfans mal nez, de parens épineux, de domestiques indociles & infideles, d'amis ingrats & injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux & implacables, de tant de bienseances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume? Quelle comparaison, entre le joug du siécle & celui de J. C. entre les sujetions innombrables du monde & celles d'une Communauté? Dans la Communauté, la solitude, le silence, l'obéïssance exacte à la regle & aux Constitutions vous garantissent presque de tout ce qu'il y auroit à souffrir des humeurs, tant de vos Supérieurs, que de vos égaux.

Tout eſt reglé : en le ſuivant, vous en êtes quittes. La Regle & les Conſtitutions ne ſont point des fardeaux ajoûtez au joug de l'Evangile. Ce n'eſt que l'Evangile expliqué en détail, & appliqué à la vie de Communauté. Si la regle n'eſt que l'explication de l'Evangile pour cet état, les Supérieurs ne ſont que les ſurveillans pour faire pratiquer cette Regle Evangelique : ainſi tout ſe réduit à l'Evangile. Lors même que les Supérieurs paſſans au delà de leurs bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux ? A le bien prendre, ce n'eſt preſque rien. Ils peuvent mortifier le goût dans de petites choſes, leur retrancher quelques vaines conſolations, les reprendre un peu ſéchement, mais cela ne peut aller loin comme les affaires du

monde. Ici tout eſt reglé, tout eſt écrit, tout a ſes bornes préciſes. Les exercices journaliers ne laiſſent preſque rien à décider ; il n'y a qu'à chanter les loüanges de Dieu, travailler, ſe trouver ponctuellement à tout, ne ſe mêler jamais des choſes dont on n'eſt point chargé : ſe taire, ſe cacher, chercher ſon ſoûtien en Dieu, & non dans les amitiez particulieres. Le pis qui vous peut arriver, c'eſt de n'être point dans les emplois de confiance qui ſont pénibles & dangereux, qu'on eſt fort heureux de n'avoir jamais, & qu'on eſt obligé de craindre. Le pis qu'il vous puiſſe arriver, eſt que les Supérieurs vous humilient, & vous mettent en pénitence, comme ſi vous ne deviez pas y être toûjours ; comme ſi la vie Chrétienne & Religieuſe n'étoit

pas un ſacrifice d'amour, d'humiliation & de pénitence continuelle.

Où eſt-il donc ce joug ſi dur de l'obéïſſance ? Helas ! je dois bien plus craindre ma volonté propre, que celle d'autrui. Ma volonté ſi bonne, ſi raiſonnable, ſi vertueuſe qu'elle ſoit, eſt toûjours ma propre volonté, qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu, & proprietaire de ſes dons, ſi peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui qui a autorité ſur moi, quelque injuſte qu'elle ſoit, eſt à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le Supérieur commande mal, mais moi j'obéïs bien. Heureux de n'avoir plus qu'à obéïr ! De tant d'affaires, il ne m'en reſte qu'une, qui eſt de n'avoir plus de volonté ni ſens propre, & me laiſſer mener com-

me un petit enfant, ſans raiſonner, ſans prévenir, ſans m'informer. Tout eſt fait pour moi, pourvû que je ne faſſe qu'obéïr dans cette candeur & cette ſimplicité enfantine. Je n'ai qu'à me défendre de ma vaine & curieuſe raiſon, qu'à n'entrer point dans les motifs des Supérieurs, qu'à décharger ma conſcience ſur la leur. O douce paix ! ô heureuſe abnégation de ſoi-même ! ô liberté des enfans de Dieu, qui vont comme Abraham, ſans ſçavoir où ! O pauvreté d'eſprit ! par laquelle on ſe dépoüille de ſa propre ſageſſe, & de ſa propre volonté, comme on ſe dépoüille de ſon argent & de ſon patrimoine. Par-là tous les vœux pris dans leurs vraies perfections ſe réüniſſent. La même pureté d'amour qui fait qu'on ſe renonce ſoi-même ſans ré-

ſerve, rend l'ame vierge auſſi-bien que le corps, appauvrit l'homme juſqu'à lui ôter ſes volontez, enfin le met dans une déſappropriation de lui-même, où il n'a plus de quoi ſe conduire, & où il ne ſait plus que ſe laiſſer conduire par autrui. Heureux qui fait ces choſes: heureux qui les goûte: heureux même qui commence à les entendre & à leur ouvrir ſon cœur.

Qu'on ne diſe donc plus que l'obeïſſance eſt rude; au contraire, ce qui eſt rude, eſt d'être livré à ſoi-même & à ſes deſirs. Malheur, dit l'Ecriture, à celui qui marche dans ſa voïe, & qui ſe raſſaſie du fruit de ſes propres conſeils. Malheur à celui qui ſe croit libre, quand il n'eſt point déterminé par autrui, & qui ne ſent pas qu'il eſt entraîné au dedans par un orgueil ty-

rannique, par des passions insatiables, & même par une sagesse qui sous une apparence trompeuse, est souvent pire que les passions mêmes. Non, qu'on ne dise plus que l'obéïssance est rude; au contraire, qu'il est doux de n'estre plus à soi, à ce maître aveugle & injuste! que volontiers je m'écrie avec saint Bernard: *Qui me donnera cent Supérieurs au lieu d'un pour me gouverner? Ce n'est pas une gêne, c'est un secours; plus je dépendrai de mes Supérieurs, moins je serai exposé à moi-même.* Il en est des Supérieurs comme des clôtures. Ce n'est pas une prison qui tienne en captivité; c'est un rempart qui défend l'ame foible contre le monde trompeur, & contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un Prince pour une troupe d'hommes qui lui

ôtent la liberté? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi, conserve par-là sa liberté, bien loin de la perdre. Mais il est tems de finir; hâtons-nous de considerer le dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire & d'élever saintement de jeunes Demoiselles.

Saint Benoist n'a point cru troubler le silence & la solitude de ses disciples en les chargeant de l'instruction de la Jeunesse. Ils étoient moines, c'est-à-dire, solitaires, & ne laissoient pas d'enseigner les Lettres saintes aux enfans, qu'on vouloit élever loin de la contagion du siécle. En effet, on peut s'occuper au dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi. Il suffit que les Supérieurs aïent

avec les parens un commerce inévitable qui eſt aſſez rare, quand on le réduit au ſeul néceſſaire. Tout le reſte de la Communauté joüit tranquillement de la ſolitude. On ſe tait toutes les fois qu'on n'eſt point obligé d'enſeigner. On ne parle que par obéïſſance pour le beſoin & avec regle. Ce n'eſt ni amuſement, ni converſation ; c'eſt ſujetion pénible, c'eſt travail reglé. Ce travail doit être mis en la place du travail des mains pour les perſonnes qui ſont ſi chargées de l'inſtruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage. Ce travail demande une patience infinie. Il y faut même un grand recueillement, car ſi vous vous diſſipez en inſtruiſant, vos inſtructions deviennent innutiles. Vous n'êtes plus qu'un airain ſonnant, comme dit l'Apôtre,

qu'une cimbale qui retentit vainement. Vos paroles ſont mortes, elles n'ont plus l'eſprit de vie : Votre cœur eſt deſſeché, il n'a plus ni force, ni onction, ni ſentiment de verité, ni grace de perſuaſion, ni autorité effective, tout languit, rien ne s'éxecute que par forme.

Ne vous plaignez donc pas que l'inſtruction vous déſeiche & vous diſſipe ; mais au contraire, ne perdez jamais un moment pour vous recueillir & vous remplir de l'eſprit d'oraiſon, afin que vous puiſſiez réſiſter dans vos fonctions à la tentation de vous diſſiper. Quand vous vous bornerez à l'inſtruction ſimple, familiere, charitable, dont vous êtes chargées par votre état, votre vocation ne vous diſſipera jamais. Ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu, mais

il ne faut le faire qu'autant qu'il y détermine, & donner tout le reste au silence, à la lecture & à l'oraison. Ces heures prétieuses qui vous resteront, pourvû que vous les ménagiez fidelement, seront le grain de senevé marqué dans l'Evangile, qui étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre, sur les branches duquel les oiseaux du Ciel viennent se percher. Tantôt un quart d'heure, tantôt une demie-heure, puis quelques minutes, tous ces momens entrecoupez ne paroissent rien; mais ils font tout, pourvû qu'en bon ménager on sçache les mettre à profit. De plus grands tems que vous auriez à vous, vous laisseroient trop à vous même & à votre imagination : vous tomberiez dans une

langueur ennuyeuſe, ou dans des occupations choiſies à votre mode, dont vous vous paſſionneriez. Il vaut mieux rompre ſans ceſſe ſa volonté dans des fonctions gênantes par la déciſion d'autrui, que de ſe recueillir ſelon ſon goût & par ſa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui par un ſincere renoncement à la ſienne, fait une excellente oraiſon, & un ſacrifice d'holocauſte qui monte en odeur de ſuavité juſqu'au trône de Dieu. Ne craignez point de n'être point aſſez ſolitaires. O que vous aurez de ſilence & de ſolitude, pourvû que vous ne parliez jamais, que quand votre fonction vous fera parler. Quand on retranche toutes les viſites du dehors, excepté celles d'une abſoluë neceſſité, qui ſont très-rares; quand on retranche au

dedans toutes les curiositez, les amitiez vaines & molles, les murmures, les rapports indiscrets, en un mot, toutes les paroles oyseuses dont il faudra un jour rendre compte; quand on ne parle que pour obéïr, pour instruire & pour édifier, ce qu'on dit, ne dissipe point.

Gardez-vous donc bien, Mes Dames, de vous regarder comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruction du prochain. Cette idée de votre état seroit pour vous un piége continuel. Non, non, vous ne devez point vous croire dans un état séculier. Ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde & à son commerce, que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente & précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette

éducation de tant de filles qui ont de la naiſſance ; plus vous êtes expoſées par le voiſinage de la Cour, & par la protection que vous en tirez, moins vous devez avoir de complaiſance pour le ſiécle. Si l'ennemi eſt à vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précautions & redoubler vos gardes. O que le ſilence, que l'humilité, que l'obſcurité, que le recueillement, que l'oraiſon ſans relâche ſont neceſſaires aux épouſes de J. C. qui ſont ſi près de l'enchantement de la Cour, & de l'air empeſté des fauſſes grandeurs. Contre des périls ſi terribles, vous ne ſçauriez (je ne craindrai pas de le dire) être trop ſauvages, trop allarmées, trop enfoncées dans vos ſolitudes, trop attachées à toutes les choſes extérieures qui vous ſe-

pareront du goût du monde, de ses modes & de sa vaine politesse. Vous ne sçauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalitez gênantes & ennuyeuses entre lui & vous. Non-seulement il ne faut pas craindre de passer pour Religieuses ; mais il faut craindre de ne passer pas assez pour de vraies Religieuses, qui n'aiment que la réforme & l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité. Autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piége que vous devez craindre, c'est votre naissance. Epouses de J. C. ! Ecoutez & voïez : Oubliez la maison de votre pere. La naissance qui flatte l'orguëil des hommes n'est rien : c'est le mérite de vos an-

cêtres qui n'eſt point le vôtre. C'eſt ſe parer des biens d'autrui que de vouloir être eſtimées parlà. De plus ce n'eſt preſque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, & avili par beaucoup de gens ſans mérite, qui n'ont pas ſçû le ſoûtenir. La nobleſſe n'eſt ſouvent qu'une pauvreté vaine, ignorante, groſſiere, oiſive qui ſe pique de mépriſer tout ce qui lui manque. Eſt-ce là dequoi avoir le cœur ſi enflé ? J. C. ſorti de tant de Rois, de tant de Souverains Pontifes de la loi Judaïque, de tant de Patriarches, à remonter juſqu'à la création du monde ; J. C. dont la naiſſance étoit la plus illuſtre, ſans comparaiſon qui ait parû dans tout le genre humain, eſt réduit au métier groſſier & pénible de Charpentier pour gagner ſa vie. Il joint à la plus auguſte naiſſan-

ce l'état le plus vil & le plus méprisé pour confondre la vanité & la molesse des nobles, pour tourner en ignominie ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie. Détrompons-nous donc. Il n'y a plus en J.C. de libre ni d'esclave, de noble ni de roturier. En lui tout est noble par les dons de la foi. En lui tout est anneanti par le renoncement aux vaines distinctions & par le mépris de tout ce que le monde trompeur éleve. Soïez nobles comme J. C. n'importe; il faut être Charpentier avec lui; il faut comme lui travailler à la sueur de son front dans l'obscurité & dans l'obéïssance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus. La charité vous a faits esclaves: vous n'êtes point ici pour vous-mêmes, vous n'y êtes que les servantes

de ces enfans qui ſont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'Apôtre qui dit : Etant libre, je me ſuis fait eſclave de tous, pour les gagner tous. Voilà votre modele. Cette maiſon n'eſt point à vous ; ce n'eſt point pour vous qu'elle a été bâtie & fondée ; c'eſt pour l'éducation de ces jeunes Demoiſelles qu'on a fait cet établiſſement. Vous n'y entrez que par rapport à elles, & pour le beſoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduiſe & les forme. Si donc il arrivoit, ô Dieu ! ne le ſouffrez jamais ; que plutôt les bâtimens ſe renverſent ; ſi donc il arrivoit jamais que vous négligeaſſiez votre fonction eſſentielle ; ſi oubliant que vous êtes en J.C. les ſervantes de cette jeuneſſe, vous ne ſongiez plus qu'à joüir en paix des biens conſacrez ici ; ſi l'on ne trouvoit plus

dans cet humble école de J. C. que des Dames vaines, fastueuses, éblouïes de leur naissance, accoûtumées à une hauteur dédaigneuse, qui éteint l'esprit de Dieu, & qui efface l'Evangile du fond des cœurs, helas ! quel scandale ? Le pur or seroit changé en plomb, l'Epouse de J. C. sans rides & sans tache, seroit plus noire que des charbons, & il ne la connoîtroit plus.

Accoûtumez-vous donc dès vos commencemens à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit. Goûtez ce qui vous abaisse. Ignorez le monde, & faites qu'il vous ignore. Ne craignez point de devenir grossieres à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la par-

faite politesse, que le monde tout poli qu'il est, ne sçait pas connoître. Il vaudroit mieux être un peu grossieres, pour être plus simples, plus éloignées des manieres vaines & affectées du siécle.

Il me semble que je vous entends dire : Puisque nous sommes destinées à l'instruction, ne faut-il pas que nous soïons exactement instruites ? Oüy sans doute, des choses dont vous devez instruire ces enfans. Vous devez sçavoir les veritez de la Religion, les maximes d'une conduite sage, modeste & laborieuse ; car vous devez former des filles ou pour des cloîtres, ou pour vivre dans des familles de campagne, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'œconomie, & l'amour d'une pieté simple. Apprenez leur à se taire,

taire, à se cacher, à travailler, à souffrir, à obeïr & à épargner. Voilà ce qu'elles auront besoin de sçavoir, supposé même qu'elles se marient. Mais fuïez comme un poison toutes les curiositez, tous les amusemens d'esprit: car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit que dans leur corps. Souvent les lectures qu'elles font avec tant d'empressement se tournent en parures vaines & en ajustemens immodestes de leur esprit. Souvent elles lisent par vanité, comme elles se coëffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps. Tout superflu doit être retranché. Tout doit sentir la simplicité, & l'oubli de soi-même. O quel amusement pernicieux dans ce qu'on appelle lectures les plus solides! on veut tout sçavoir, juger de

tout, parler de tout, ſe faire valoir ſur tout. Rien ne ramene tant le monde vain & faux dans les ſolitudes, que cette vaine curioſité des livres. Si vous liſez ſimplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu, vous méditerez beaucoup ce que vous aurez lû. Pour bien lire il faut digerer ſa lecture & la convertir en ſa propre ſubſtance. Il n'eſt pas queſtion d'avoir compris un grand nombre de veritez lumineuſes. Il eſt queſtion d'aimer beaucoup chaque verité, d'en laiſſer pénetrer peu à peu ſon cœur, de s'y repoſer, de regarder long-tems de ſuite le même objet, de s'y unir, moins par des réflexions ſubtiles, que par le ſentiment du cœur. Aimez, aimez, vous ſçaurez beaucoup en apprenant peu; car l'onction interieure vous en-

ſeignera toutes choſes. O qu'une ſimplicité ignorante qui ne ſçait qu'aimer Dieu, ſans s'aimer ſoi-même, eſt au deſſus de tous les Docteurs ! L'Eſprit lui ſuggere toutes les veritez ſans les lire en détail ; car il lui fait ſentir par une lumiere intime & profonde, une lumiere de verité, d'experience & de ſentiment, qu'elle n'eſt rien, & que Dieu eſt tout. Qui ſçait cela, ſçait tout. Voilà la ſcience de J. C. en comparaiſon de laquelle toute la ſageſſe mondaine n'eſt que perte & ordure, ſelon ſaint Paul.

Par cette ſimplicité vous parviendrez, mes Dames, à inſtruire le monde ſans avoir aucun commerce dangereux avec lui. Vous arroſerez, vous redreſſerez, vous ferez croître & fleurir ces jeunes plantes, dont les fruits ſe répandront enſuite dans

tout le Roïaume. Vous formerez de ſaintes vierges, qui répandront dans les cloîtres les doux parfums de J. C. Vous formerez de pieuſes meres de familles qui ſeront des ſources de benedictions pour leurs enfans, & qui renouvelleront l'Egliſe. Par elles le nom de Dieu ſera connu de tous ceux qui le blaſphêment, & ſon Roïaume s'établira. Vous ne verrez point le monde, mais le monde ſe changera par vos travaux. Voilà à quoi vous êtes appellées. Seigneur, répandez votre Eſprit ſur cette Maiſon qui eſt la vôtre : couvrez-la de la vertu de votre ombre ; protegez-la du bouclier de votre amour ; ſoïez tout au tour d'elle comme un rampart de feu pour la défendre de tant d'ennemis, tandis que votre gloire habitera au mi-

lieu comme dans ſon ſanctuaire. Ne ſouffrez pas, Seigneur, que la lumiere ſe change en ténebres, ni que le ſel de la terre s'affadiſſe & ſoit foulé aux pieds. Donnez des cœurs ſelon le vôtre, l'horreur du monde, le mépris de ſoi-même, le renoncement à tout interêt propre, ſur toutes choſes votre amour qui eſt l'ame de toutes les veritables vertus. O amour ſi ignoré, mais ſi neceſſaire! Amour dont ceux même qui en parlent & qui le deſirent, ne comprennent point l'étenduë, qui eſt ſans bornes; Amour ſans lequel toutes les vertus ſont ſuperficielles & ne jettent jamais de profondes racines dans les cœurs! Amour qui fait ſeul la parfaite adoration en eſprit & en verité! Amour unique fin de notre créa-

tion ! O amour ! venez vous-même. Aimez, regnez, vivez, consumez tout l'homme par vos flammes pures : Qu'il ne reste que vous pour l'Eternité. *Amen.*





SERMON

SUR

LA PERFECTION CHRE'TIENNE.



L faut que les pecheurs fassent une exacte recherche des pechez dont ils sont coupables, afin de s'en humilier & de s'en punir. Il faut aussi que les personnes qui font profession de pieté, & qui vivent dans la retraite exemptes des desordres grossiers du monde, examinent attentivement devant Dieu l'imperfection & le peu de solidité

Je repasserai devant vous toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur. *Isa.* 38. 15.

des vertus qu'elles ont acquiſes. Sans cet examen, qui ſert à nous retenir dans l'humilité, dans la crainte, & dans la défiance de nous-mêmes, nos vertus mêmes nous deviennent nuiſibles, ou du moins dangereuſes; elles nous inſpirent une confiance préſomptueuſe; elles font que nous ſommes contens de nous, & que nous paſſons notre vie dans un état plein d'illuſions.

Apoc. 3. 17.

Souvent notre eſprit ſe flatte & ſe perſuade d'aimer dans le bien ce qu'il n'aime pas en effet.

S. Greg. Paſt. v. 2. c. 9.

Combien voit-on de gens, qui ſur cette vaine confiance en leur bonne intention, s'engagent dans de fauſſes conduites? de gens qui ſont groſſierement abuſez d'eux-mêmes, & qui choquent & ſcandaliſent leur prochain, en s'imaginant lui plaire & l'édifier? Rien n'eſt plus redoutable que ces exemples; rien n'eſt plus propre à nous rappeller ſerieuſement en nous-mê-

mes, pour nous faire étudier ſoigneuſement ce que nous ſommes. Peut-être ſommes-nous ſemblables à ces perſonnes abuſées d'elles-mêmes, dont nous avons pitié; peut-être que d'autres nous regardent avec la même compaſſion. Ces gens-là ont bonne intention, & croïent être dans une conduite droite, auſſi-bien que nous. Ne ſommes-nous point dans l'erreur, & ne nous flattons-nous pas comme eux? C'eſt l'amour propre qui les flatte & les éblouït; n'avons-nous point en nous ce même ſéducteur? Craignons donc d'être dans cette voïe, dont les commencemens paroiſſent ſeurs & droits, mais qui aboutit enfin à la mort. Nous devons ce zele & ce ſoin à la dévotion, de la rendre en nous irreprehenſible. Tant de gens lui font tort par *Prov.* 14. 12.

les foiblesses & les indiscretions qu'ils y mêlent, que nous devons regler la nôtre d'une maniere qui répare ce scandale & ce deshonneur.

La pieté est utile à tout. 1.*Tim.*4. 8.

Que ne devons-nous point à la pieté ? c'est elle qui nous a délivrez d'une infinité d'erreurs, & qui nous a fait vaincre nos passions & nos mauvaises habitudes, qui nous a dégoûtez des plaisirs empoisonnez du monde; qui nous a convaincus & touchez des veritez salutaires de la Religion ; & qui nous a garantis des piéges funestes dont le siécle est rempli. Serons-nous ingrats après tant de bienfaits reçûs ? n'aurons-nous point le courage de sacrifier à la pieté toutes nos inclinations dereglées, quoiqu'il en puisse coûter à notre amour propre ? Au reste, gardons-nous bien de juger de

notre vertu par les apparences. Les balances trompeuſes du monde, que l'Ecriture appelle abominables, ſont bien differentes de celles dont la juſtice de Dieu ſe ſert pour peſer toutes nos actions. Souvent Dieu, qui pénetre les plus ſecrets replis des cœurs, & y voit & y condamne certaines paſſions déguiſées, pendant que les dehors paroiſſent vertueux & exemplaires aux yeux du monde.

Pſ. 61. 10. *Prov.* 11. 1. *Ozée* 12. 7. *Pſ.* 7. 10. *Hebr.* 4. 13. *Apoc.* 3.

Or il eſt ſeur que Dieu ne s'arrête jamais à cet exterieur, & qu'une vertu ſuperficielle ne ſçauroit l'ébloüir. Gardons-nous donc bien de nous contenter d'une conduite exterieurement réguliere ; voïons ſi l'eſſentiel de la pieté ſe trouve dans nos ſentimens & dans nos actions.

Pieté utile à tous ; pieté ſimple & deſintereſſée ; pieté conſ-

tante ; pieté qui fait le bien, & qui le cache ; pieté qui ne cherche point à plaire aux hommes, ou du moins qui ne veut leur plaire que pour plaire à Dieu ; pieté enfin qui va jusqu'à s'oublier soi-même, pour n'être appliquée qu'à la correction de ses défauts, & à l'accomplissement de ses devoirs.

Galat. 1.10. Je tâche de plaire à tous en toutes choses, ne cherchant point ce qui m'est avantageux, mais ce qui l'est à plusieurs pour être sauvez. 1. *Cor.* 10. 33.

Encore une fois, examinons en presence de Dieu si la nôtre est faite de la sorte, & faisons cet examen par rapport à Dieu, par rapport à nous-mêmes, par rapport au prochain. Ces trois considerations feront le sujet de ce Discours.

1. Point.

CHacun de nous doit s'examiner soi-même, pour découvrir s'il est dans les dispositions où il doit être à l'égard de Dieu & sans lesquelles toute sa

pieté, quelque fervente qu'elle paroisse au dehors, ne sçauroit avoir de solidité. Voïons donc si nous aimons à souffrir pour Dieu; si nous sommes disposez à mourir pour nous unir à lui; si nous sommes bien aises de nous occuper de lui; & enfin, si nous sommes déterminez à nous abandonner à lui. C'est dans l'examen de ces quatre choses que nous reconnoîtrons le veritable état de notre cœur.

1. Aimons-nous à souffrir pour Dieu? Je ne parle point d'un certain amour vague des souffrances qui paroît dans les paroles, & qui manque dans les actions; d'un amour des souffrances, qui ne consiste qu'en une coûtume de parler magnifiquement & affectueusement du prix & de l'excellence des croix, pendant qu'on les fuit avec délicatesse, Des souffrances.

& qu'on recherche tout ce qui peut rendre la vie molle & sensuelle. Encore une fois, je ne parle point de cette spiritualité imaginaire, qui fait qu'on ne s'entretient que de resignation, de patience, de joie dans les tribulations, pendant qu'on est sensible aux moindres incommoditez, & qu'on tend par toute sa conduite à ne souffrir jamais de personne, & à ne manquer de rien. Saint Paul avoit des sentimens bien contraires à ceux des lâches Chrétiens qui vivent de
2. Cor. 7. 4. la sorte, lorsqu'il disoit qu'il se sentoit comblé de toute sorte de joie & de consolation, lors même
2. Co. 7. 5. que son corps ne joüissoit d'aucun repos, & qu'il éprouvoit les plus rudes tribulations, les combats au dehors, les fraïeurs au dedans.

Il ne faut pas s'imaginer que

ce zele du grand Apôtre ne doive point être imité, ſous prétexte que les ames des Chrétiens de nos jours ſont moins fortes & moins élevées: C'eſt la grace, dit-il à tous les fideles, qui vous eſt donnée, non-ſeulement de croire en J. C. mais encore de ſouffrir pour lui. C'eſt comme s'il diſoit: Si vous ne ſoûmettez que votre eſprit à Dieu par une croïance de tous ſes myſteres, votre ſacrifice ſera imparfait, & votre volonté demeurera toûjours libre & immortifiée: Ne vous contentez pas d'offrir à Dieu une foi ſterile, ajoûtez-y l'offrande d'un cœur humilié & ſouffrant pour lui: En vain ſuivez-vous J. C. ſi vous ne portez la croix avec lui: en vain eſpererez-vous ſa gloire & ſon roïaume, ſi vous n'acceptez ſes opprobres & ſes douleurs.

Philip. 1. 29.

Pſ. 50. Matt. 16. 24. Luc 24. 26.

Ces deux états ont une liai-

ſon neceſſaire ; on ne peut arriver à l'un que par l'autre, c'eſt le chemin qu'il a tenu ; il n'a point voulu vous en laiſſer d'au-
1. Pet. 2. 21. tre ; oſeriez-vous vous plaindre d'une loi appuïée ſur un tel e-
Matt. 5. 12. xemple ? Qu'il doit être doux à une ame fidelle de ſouffrir pendant cette vie, puiſqu'elle ſçait
Matt. 5. 5. qu'elle ſouffre après J. C. qu'el-
Luc 6. 21. le ſouffre pour l'imiter, pour lui plaire, & pour mériter la joie qu'il a promiſe à ceux qui pleurent !

S. Cypr. C'eſt-là tout notre bien que de ſouffrir des maux en ce monde avec l'eſperance d'une éternelle conſolation. Les faux biens de ce monde ſont faits pour ceux qui n'en eſperent, ou qui n'en cherchent point de plus veritables ; les maux de ce monde ſont deſtinez, par la miſericorde de Dieu, aux ames élûës, qu'il veut détacher de ce monde ſi corrom-

pu, pour les préparer à des biens d'une durée & d'un prix immense. Chercher donc son bonheur ici-bas, c'est s'oublier dans son exil, c'est renoncer aux esperances de sa patrie. Aussi saint Cyprien disoit-il à tous les Chrétiens, qu'en prenant ce nom venerable, ils se dévoüoient eux-mêmes à toutes sortes de souffrances presentes & sensibles, pour attendre les biens invisibles & éternels; qu'enfin il n'étoit pas permis aux heritiers d'un Sauveur crucifié de craindre ni les supplices ni la mort.

Il les nomme les heritiers du Crucifié : parce que le Sauveur en se sacrifiant pour l'amour des hommes, n'a rien laissé en ce monde à ses veritables enfans que la croix, c'est-à-dire, que la douleur & la honte en partage. Quel affreux heritage, bon

Dieu, que celui de Jesus saoulé d'opprobres, comme parle l'Ecriture, attaché nud, & mourant sur la croix ! Cependant il faut renoncer à son heritage celeste, si on n'accepte pas cet heritage temporel de souffrance & d'humiliation. Nul des enfans de J. C. ne peut se dispenser d'entrer dans cette succession si onereuse de son Pere.

Lam. de Jerem. 3. 30.

Act. 14. 2.

Voila les veritez que nous disons souvent aux autres, mais que nous ne nous disons peut-être gueres à nous-mêmes. Comparons un peu de bonne foi les veritables sentimens de notre cœur, avec ces principes de la Religion que nous professons.

Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple.

Si j'étois sérieusement persuadé que la vie chrétienne est une vie de patience & de renoncement continuel à nos propres inclinations ; si j'aimois de bonne

foi J. C. souffrant & humilié pour moi, refuserois-je de m'humilier & de souffrir pour l'amour de lui ? me contenterois-je de parler des croix, lorsqu'il ne s'agit d'en porter aucune ? en ferois-je des leçons aux autres sans me les appliquer à moi-même dans les occasions ? Serois-je si impatient dans les moindres infirmitez ; si découragé dans les traverses de la vie ; si inquiet dans les embarras ; si délicat & si sensible dans les mécomptes des amitiez humaines ; si jaloux, si soupçonneux, si incompatible avec les gens que je dois ménager ; si severe pour corriger les défauts d'autrui ; si lâche & si immortifié quand il s'agit de corriger les miens ? Serois-je si prompt à murmurer dans le mépris & dans les contradictions, qui sont autant de croix dont

Luc 14. 33.
Ibid 9. 23.

Dieu me charge pour me ſanctifier.

N'eſt-ce pas un ſcandale digne de larmes & de gémiſſemens, de voir que les gens mêmes qui font profeſſion de ſuivre & de ſervir Jeſus crucifié, ſoient néanmoins par leur délicateſſe, les ennemis irreconciliables de
Phili. 3. 18. la croix, ſelon les termes de ſaint Paul ? Helas ! pouvons-nous ſeparer J. C. de la croix ſur laquelle il s'eſt ſacrifié pour nous, & ſur laquelle il a prétendu nous attacher à jamais à lui ? Comment pouvons-nous aimer ce Sauveur ſi aimable, ſans aimer auſſi cette croix, qui ſera la marque éternelle de ſon amour infini pour nous ? O précieuſe croix ! faut-il que vous ne ſoïez ainſi honorée qu'en paroles & en apparence ? faut-il que ceux qui ne peuvent eſperer aucun

bien que par vous, vous craignent & vous fuïent avec tant d'inquietude & de lâcheté ?

Jusqu'à quand nous fera-t-on ce reproche honteux ; ce reproche qui n'est peut-être que trop juste contre nous, & qui fait croire à tant de gens, que la dévotion n'est qu'un langage ; ce reproche si ordinaire qu'on nous fait en disant ; que les gens qui font profession de pieté, sont les plus délicats & les plus sensibles ; que leur pieté dégenere peu à peu en molesse ; qu'ils veulent servir Dieu avec toutes sortes de commoditez ; soûpirer après l'autre vie, en joüissant de toutes les douceurs de celle-ci ; & déclamer toûjours avec zele contre l'amour propre, prenant néanmoins toutes sortes de précautions pour ne le mortifier jamais en eux.

De la mort. 2. Sommes - nous diſpoſez à mourir pour nous unir à J. C. Saint Paul, qui formoit ce noble deſir, vouloit qu'un Chrétien, rempli des eſperances de la Religion, gemît & ſoupirât ſous la peſanteur de ſon corps mortel. Et ſaint Auguſtin expliquant cette verité dans toute ſon étenduë, dit, que la ſainteté de la vie, & l'amour de la mort, ſont deux diſpoſitions inſeparables. Les deux amours des deux vies, dit-il, ſe combattent dans une ame imparfaite. L'amour de cette vie paſſagere eſt ſi fort dans les Chrétiens imparfaits, qu'ils la poſſedent avec plaiſir, & qu'ils ne la perdent qu'avec regret. La perfection des ames bien fidelles à Dieu, fait au contraire qu'ils ſupportent la vie avec peine, & qu'ils attendent la mort comme leur

Philip. 1. 23. *Rom.* 7. 24.

veritable bien. Au reste, continuë-t-il, que les imparfaits ne me disent point qu'ils desirent de vivre encore pour faire quelque progrès dans la vertu ; qu'ils parlent plus sincerement, & qu'ils avoüent qu'ils souhaitent de prolonger leur vie, parce qu'ils ne sont point assez vertueux pour aimer la mort. Ne vouloir pas mourir, ce n'est pas aspirer à un plus haut degré de vertu, mais c'est n'en avoir gueres acquis. Qu'on n'allegue donc point la crainte des jugemens de Dieu, pour justifier celle de la mort. Si nous ne craignions que les jugemens de Dieu dans notre passage à l'éternité, cette crainte inspirée par le saint-Esprit, seroit une crainte moderée, paisible & religieuse. La perfection de notre amour pour Dieu, comme dit S. Jean, *1. Joan. 4. 17.* consiste à avoir une entiere con-

fiance en lui pour le jour de ſon jugement. Si nous l'aimions comme notre Pere, le craindrions-nous comme notre Juge, juſqu'à fuïr ſa preſence? Aurions-nous ces craintes lâches qui nous troublent, qui nous abattent; ces vaines allarmes que nous reſſentons ſi-tôt que le Seigneur frappe à notre porte, & qu'il nous apprend par la maladie que la mort s'approche?

Ne ſerions-nous pas convaincus que plus la vie dure, plus le nombre de nos infidelitez croît; que le compte que nous devons à Dieu, ſe rend toûjours difficile de plus en plus; que l'avenir ſervira bien moins à païer nos anciennes dettes, qu'à en contracter de nouvelles, & à nous rendre peut-être inſolvables; & que quiconque aime J. C. doit craindre la durée d'une vie où l'on

eſt expoſé continuellement à perdre ſa grace & ſon amour.

Mais il y a je ne ſçai quelle infidelité ſecrette dans le fond de nos cœurs qui étouffe tous ces ſentimens. Nous pleurons la mort de ceux que nous aimons, & nous craignons la nôtre, comme ſi nous n'avions aucune eſperance. A voir les vains projets que nous faiſons pour cette vie, & le ſoin que nous prenons pour la rendre agréable & longue ; qui croiroit que nous attendons une autre vie heureuſe & éternelle ; & que celle-ci, miſerable & fragile, ne ſert qu'à retarder notre bonheur ! Helas, dit ſaint Cyprien, je ne m'étonne pas ſi ceux qui ſe trouvent bien en ce monde, y veulent demeurer ; que ceux qui bornent leurs eſperances en cette vie, en craignent la fin ! La mort eſt un

S. Cypr. trait. de la mort.

vrai mal pour ceux qui ne veulent pas s'unir à J. C. & qui n'esperent pas de regner avec lui dans l'éternité. Mais ceux à qui la Religion découvre une voïe assurée pour arriver à une nouvelle vie ; mais ceux dont l'esperance, comme dit le Sage, est pleine d'immortalité, comment peuvent-ils accorder des esperances si hautes & si solides, avec les amusemens qui arrêtent leur cœur ici-bas ?

Sag. 3. 4.

Concluons donc que notre foi & notre pieté sont bien foibles & bien languissantes, puisqu'elles ne peuvent vaincre notre timidité à l'égard de la mort. Il faut que nous n'envisagions la ressource éternelle du Christianisme contre la mort, & tous les biens qui nous attendent au-delà de cette vie passagere, que d'une vûë bien confuse & bien

ſuperficielle, ſi nous ne ſentons en nous aucune impatience de finir nos miſeres, & de joüir de tous ces biens.

Voila préciſement ſur quoi il faut que chacun de nous s'examine : Suis-je prêt à mourir ; & s'il falloit mourir tout-à-l'heure, ne regretterois-je aucune des créatures dont je me vois environné ? N'y a-t-il point quelque choſe que j'ai cru juſques ici m'être indifferente, & dont je ne pourrois neanmoins me détacher ſans peine ? Mon ame languit-elle dans les triſtes liens qui la tiennent ici-bas captive ; ou plutôt ne fait-elle point de ſes liens l'objet de ſes amuſemens ; & n'eſt-elle point aveuglée juſqu'à aimer ſon eſclavage ?

Il ne s'agit point ici de me tromper moi-même par un faux courage. Eſt-il bien vrai que

l'ardeur de mon amour pour Jesus-Christ surmonte dans mon cœur la crainte, & l'horreur naturelle que j'ai pour la mort ? Usai-je de ce monde, selon le terme de saint Paul, comme n'en usant point ? Le regardai-je comme une figure trompeuse qui passe ? Ai-je impatience de n'être plus sujet à sa vanité ? N'y a-t-il rien qui arrête mes desirs, & qui flatte mon amour propre ? Ne cherchai-je point à rendre ma vie douce par des amusemens que je crois innocens, mais qui forment dans mon cœur, contre les desseins de Dieu sur moi, certaines attaches que je ne veux pas rompre ? Enfin me préparai-je sérieusement chaque jour à la mort ? Est-ce sur cette méditation que je regle le détail de ma vie ? & la mort elle-même, quand elle

1. Cor. 7. 31. Le même. Rom. 8. 20.

arrivera, quand elle me fera ſentir ſes rigueurs par la douleur & par la foibleſſe, me trouvera-t-elle prêt à recevoir conſtamment le coup fatal qu'elle me donnera ? Ne tremblerai-je point à ſes approches ? Que deviendra ma fermeté dans ces derniers momens, où je me verrai entre le monde qui s'évanoüira pour jamais à mes yeux, & l'éternité qui s'ouvrira pour me recevoir ?

L'eſperance de voir J. C. cet objet ſi aimable & ſi conſolant, doit ſans doute nous raſſurer à la vûë de cet autre objet, ſi redoutable à la nature. D'où vient donc que ſouvent les gens qui font profeſſion de mépriſer la vie, ne craignent pas moins la mort que les autres ; que les moindres infirmitez les allarment & les conſternent ; & qu'on

remarque quelquefois en eux plus de précaution & de délicateſſe, que dans les gens du monde, pour leur conſervation ? Ne faut-il pas avoüer que c'eſt un ſcandale ; & qu'en vain ſe prépare-t-on à la mort par une vie pieuſe & retirée, ſi cette préparation n'aboutit qu'à être ſurpris & troublé, à quelque heure que cette mort puiſſe arriver.

De la priere.

3. Sommes-nous bien aiſes de nous occuper de Dieu ? c'eſt-à-dire, ſentons-nous une joie ſincere quand nous le prions, & quand nous méditons en ſa preſence les veritez de la Religion ?

La priere, dit ſaint Auguſtin, eſt la meſure de l'amour. Selon que nous ſommes plus fervens à prier, nous ſommes auſſi plus élevez dans l'amour divin. Qui aime beaucoup, prie beaucoup : qui aime peu, prie peu. Celui

dont le cœur eſt uni étroitement à Dieu, n'a point de plus douce conſolation, que celle de ne perdre point la preſence de l'objet qu'il aime : il goûte un plaiſir ſenſible de pouvoir parler à Dieu, penſer à ſes veritez éternelles, adorer ſa grandeur, admirer ſa puiſſance, loüer ſa miſericorde, & s'abandonner à ſa providence. Dans ce commerce de la créature avec Dieu, elle verſe dans le ſein de ce Pere ſi charitable, toutes les peines dont ſon propre cœur eſt rempli ; c'eſt ſa reſſource dans tous les maux ; elle ſe fortifie, elle ſe ſoulage, en lui expoſant avec confiance ſes foibleſſes & ſes deſirs. Or comme nous ſommes pendant cette vie toûjours imparfaits ; comme nous n'y ſommes jamais exempts de peché, il faut que toute la vie chrétienne ſe paſſe

en pénitence de nos fautes, & en reconnoissance des bontez de Dieu : & c'est dans l'exercice de la priere que nous pouvons nous appliquer ainsi à demander pardon à Dieu de notre ingratitude, & à le remercier de sa misericorde.

Outre cette necessité de la priere, saint Chrysostome nous en explique une autre d'une maniere également solide & touchante.

C'est que ce Pere avoit souvent remarqué que la pieté ne s'affermit jamais parfaitement que par la fidelité à la priere. Dieu veut, dit-il, nous faire sentir par cette experience, qu'on ne peut tenir son amour que de lui-même : & que cet amour, qui est le veritable bonheur de nos ames, ne peut s'acquerir, ni par les reflexions de notre esprit,

ni par les efforts naturels de notre cœur, mais par l'effuſion gratuite du ſaint-Eſprit. Oüi, cet amour eſt un ſi grand bien, que Dieu ſeul par une eſpece de jalouſie, en veut être le diſpenſateur ; il ne l'accorde qu'à meſure qu'on le lui demande.

Ainſi c'eſt dans une application fidelle & conſtante à lui demander cet amour, qu'on peut s'en remplir. Il faut nous en prendre à nous-mêmes, ſi notre pieté n'a point cette ſolidité & cette confiance, qui eſt le fruit aſſuré de la bonne priere. Car ſans cet exercice, où l'on s'imprime fortement toutes les veritez de la Religion, où l'on s'accoûtume heureuſement à les goûter & à les ſuivre, tous les ſentimens de pieté que nous pouvons avoir, ne ſont que des ferveurs trompeuſes & paſſageres.

Prions donc, mais prions toûjours en vûë de nos devoirs. Ne faiſons point des oraiſons élevées, abſtraites, & qui ne ſe rapportent point à la pratique des vertus. Prions, non pour être plus éclairez & plus ſpirituels en paroles, mais pour devenir plus humbles, plus dociles, plus patiens, plus charitables, plus modeſtes; plus purs, plus deſintereſſez dans le détail de notre conduite.

Sans cela, notre aſſiduité à la priere, bien loin d'être fructueuſe & efficace, ſera pleine d'illuſion pour nous, & de ſcandale pour le prochain. D'illuſion pour nous. Combien en avons-nous d'exemples? Combien voit-on de gens dont les oraiſons ne ſervent qu'à nourrir l'orgueil, & qu'à égarer leur imagination? De ſcandale pour le prochain.

Car y a-t-il rien de plus ſcandaleux, que de voir une perſonne qui prie toûjours, ſans ſe corriger ; & qui au ſortir de ſes oraiſons n'eſt ni moins legere, ni moins vaine, ni moins inquiete, ni moins chagrine, ni moins intereſſée qu'auparavant ?

4. Sommes-nous déterminez à nous abandonner à Dieu avec confiance ? Regardons-nous les ſoins de ſa Providence ſur nous, comme notre meilleure reſſource ? ou plutôt n'avons-nous pas pour nos interêts propres, une certaine providence de politique, une providence timide & inquiete, & qui nous rend indignes du ſecours de celle de Dieu? Du deſintereſſement

La plûpart des perſonnes qui veulent ſe donner à Dieu, font comme le jeune homme que l'Evangile nous dépeint. Il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans l'innocen- *Matth.* 19. 16. *Marc.* 10. 17.

ce; & accoûtumé depuis son enfance à une observation exacte de la Loi, il aspiroit à tout ce que les conseils du Sauveur pouvoient lui faire pratiquer de plus parfait & de plus héroïque. Jesus-Christ même qui l'envisagea, fut d'abord touché d'un sentiment d'inclination pour lui. Tout sembloit concourir heureusement à élever cette ame à une sainteté éminente. Mais un attachement secret aux faux biens de ce monde, renversa tout l'ouvrage de sa perfection, dans le moment où il sembloit devoir s'affermir. Si-tôt que J. C. lui eut proposé de quitter ses richesses pour le suivre, cette ame dominée par l'interêt, fut toute épouventée à la vûë d'un état où il ne lui seroit plus permis de rien posseder. Il s'en alla tout triste & confus.

Trifte, difent les faints Peres, de ne pouvoir accorder dans fon foible cœur l'amour de fes richeffes avec l'amour de J. C.

La difpofition effentielle pour une ame qui fe confacre à Dieu, eft donc de fe défier de toutes les reffources humaines fur lefquelles la prudence de la chair s'appuïe, de ne vouloir rien, de ne ménager rien qui puiffe troubler les deffeins de Dieu.

Il faut reprimer à chaque moment l'avidité de la nature, qui craint toûjours que ce qu'elle a ne lui échappe, & qui forme fans ceffe des defirs immoderez pour poffeder ce qu'elle n'a pas.

Il faut être continuellement fur fes gardes pour prévenir notre amour propre, qui tâche de fe dédommager infenfiblement par l'amufement aux petites cho-

ſes, du ſacrifice qu'elle a fait à Dieu de plus grandes. Car eſt-il rien de plus déplorable que de voir une perſonne, qui après avoir fait les principales démarches vers la perfection, regarde lâchement derriere elle, & apprehende d'en trop faire ?

Cependant pouvons-nous dire qu'il y ait beaucoup d'ames exemptes de cette lâcheté ? N'eſt-il pas vrai qu'on cherche tant de précautions dans le don qu'on fait de ſoi-même à Dieu, ou dans la maniere de le ſervir, qu'on reduit inſenſiblement ce don & ce ſervice preſqu'à rien ? On fait toûjours dépendre le ſpirituel du temporel : on veut accomplir ſes devoirs, & ſatisfaire à ſa conſcience ; mais on le veut à tant de conditions ; mais on craint avec tant d'inquietude, qu'il en coûtera trop en ſe donnant à

Dieu ; mais on prévoit tant d'inconveniens ; mais on veut s'assurer de tant de secours & de tant de consolations, qu'on aneantit insensilement la pieté chrétienne, & qu'on ne la pratique que d'une maniere languissante, & sans aucun fruit.

D'où vient que tant de gens entreprennent de bonnes œuvres sans aucun succès ? C'est qu'ils les entreprennent avec peu de foi ; c'est qu'ils ne renoncent point à eux-mêmes dans ces entreprises ; c'est qu'ils se regardent toûjours eux-mêmes par quelque endroit, & qu'ils ne veulent point préferer en tout l'interêt de l'ouvrage, qui est celui de Dieu, à leurs inclinations mal reglées ; à leur humeur inquiete ; à la foiblesse de leur cœur, qui cherche de vaines consolations ; à des amitiez in-

discretes qu'il faudroit retrancher ; à une jalousie d'autorité & de consideration, qui gâte les meilleures choses ; en un mot, c'est qu'on veut toûjours servir Dieu avec sureté pour soi-même ; qu'on ne veut rien hazarder pour sa gloire ; & qu'on se croiroit malheureux si on s'exposoit à quelque mécompte pour l'amour de lui. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de prendre modérement les justes mesures pour la conduite des bonnes œuvres : mais en verité il y a bien loin entre ne vouloir pas tenter Dieu, & l'irriter par une injurieuse deffiance de sa bonté. Peut-on attendre de ces ames craintives & mercenaires la generosité & la force qui est necessaire pour soûtenir les desseins de Dieu ? Quand on ne se confie point à la Providence, on est indigne

d'en être l'inſtrument.

Non, non, Dieu ne daignera jamais benir ces conduites qui ſont trop humaines : & c'eſt de cette ſource malheureuſe qu'eſt venu le relâchement & le deſordre de tant de Communautez ferventes, & régulieres. Il répand, comme dit ſaint Paul, ſes divines richeſſes avec profuſion ; mais c'eſt ſur les perſonnes qui l'invoquent, & qui ne veulent ſe confier qu'en lui ; & non point ſur ceux qui veulent prévenir la Providence, & n'être jamais réduits à ſe fier à elle. *Rom.* 10.12.

Il eſt tems d'examiner nos diſpoſitions, par rapport à nous-mêmes : c'eſt la ſeconde partie de ce Diſcours.

EXaminons ſi notre zele n'eſt point une imprudence autoriſée du prétexte de la Reli- II. Point.

gion ; si notre prudence n'eſt point une politique charnelle ; ſi notre dévotion n'eſt point un effet de l'humeur ; ſi notre charité n'eſt point un amuſement. Voila quatre queſtions que nous devons nous faire à nous mêmes.

Du zele. 1. Notre zele n'eſt-il point imprudent ? Que toute racine d'amertume, dit ſaint Paul, ſoit détruite en vous. Il y a un zele amer qu'il faut corriger, il va à vouloir corriger le monde entier, & à réformer indiſcretement toutes choſes : à l'entendre, on croiroit que tout eſt ſoûmis à ſes loix & à ſa cenſure. Il ne faut connoître que ſon origine & ſes effets, pour découvrir combien il eſt mal reglé. L'origine de ce prétendu zele eſt honteuſe ; les défauts de notre prochain choquent les nô-

Epheſ. 4. 31. *Hebr.* 12. 15.

tres ; notre vanité ne peut souffrir celle d'autrui ; c'est par fierté que nous trouvons celle de notre prochain ridicule & insupportable ; notre inquietude nous soûleve contre la paresse & l'indolence de celui-ci ; notre chagrin nous irrite contre les divertissemens excessifs de celui-là ; notre brusquerie, contre la finesse de cet autre. Si nous étions sans défauts, nous sentirions bien moins vivement ceux des personnes avec qui nous sommes obligez de vivre.

Il est même certain que cette contrarieté & cette espece de combat entre nos défauts & ceux du prochain, grossissent beaucoup les derniers dans notre imagination déja préoccupée. Or peut-on découvrir une source plus basse & plus maligne de ce zele critique que je viens de mar-

quer ? Si-nous voulions avoüer de bonne foi que nous n'avons pas aſſez de vertu pour ſupporter patiemment tout ce qu'il y a dans notre prochain d'imparfait & de foible, nous paroîtrions foibles nous-mêmes ; & c'eſt ce que notre vanité craint. Elle veut donc que notre foibleſſe paroiſſe au contraire une force ; elle l'érige en vertu ; elle la fait paſſer pour zele : zele imaginaire, & ſouvent hypocrite. Car n'eſt-il pas admirable de voir combien on eſt paiſible & indifferent pour tous les défauts d'autrui qui ne nous incommodent point, tandis que ce beau zele ne s'allume en nous que contre ceux qui excitent notre jalouſie, ou qui laſſent notre patience ; zele commode, qui ne s'exerce que pour ſoi, & pour ſe prévaloir des défauts du prochain, afin de s'éle-

ver au deſſus de lui. Si notre zele étoit veritable, & réglé ſelon le Chriſtianiſme, il commenceroit toûjours par notre propre correction ; nous ſerions tellement occupez de nos défauts & de nos miſeres, que nous n'aurions gueres le tems de penſer aux défauts d'autrui. Il faudroit que ce fût une obligation de conſcience qui nous engageât à examiner la conduite de notre prochain, lors même que nous ne pourrions pas nous diſpenſer de veiller ſur lui, nous le ferions avec beaucoup de précaution pour nous-mêmes, ſelon le conſeil de l'Apôtre : Corrigez, dit-il, votre frere avec douceur, prenant garde à vous en parlant à lui ; de peur que vous ne ſoïez tenté en le voulant délivrer de la tentation : en voulant corriger ſa mauvaiſe humeur, vous *Galat. 6. 1.*

courez riſque de vous abandonner à la vôtre ; en voulant reprimer ſon orgueil & ſes autres paſſions, vous vous laiſſerez peut-être entraîner par votre naturel impatient & imperieux.

Gardez-vous donc bien de vous appliquer tellement à ſa perfection, que vous n'aïez pas ſoin de pourvoir à la vôtre.

Ce ſeroit un zele bien imprudent, que d'oublier vos propres beſoins, pour ne vaquer qu'à l'examen de la conduite de vos freres. Il eſt vrai que ce zele qui anime un Chrétien, pour la correction fraternelle, quand il eſt pur & prudent tout enſemble, eſt un zele très-agréable à Dieu ; mais on ne doit point croire qu'il ſoit deſintereſſé, ni ſelon la ſcience, à moins qu'il ne ſoit toûjours doux & moderé. Car ce zele qui s'allume contre le prochain, &

qui ne veut lui rien pardonner, ne ſert qu'à troubler la paix, & qu'à cauſer beaucoup de ſcandale.

Tout ce qui ſe dit ou qui ſe fait avec chaleur, n'eſt point propre à la correction du prochain.

Où voïons-nous les fruits de ces conduites dures ? Il faut gagner les cœurs, quand il s'agit de Religion ; & les cœurs ne ſe gagnent que par des marques de charité & de condeſcendance. Il ne ſuffit pas d'avoir raiſon. C'eſt gâter la raiſon, c'eſt la deshonorer que de la ſoûtenir d'une maniere bruſque & hautaine. C'eſt par la douceur, par la patience, & par l'affection que l'on ramene inſenſiblement les eſprits, qu'on les diſpoſe à entendre la verité, qu'on les fait entrer en défiance de leurs anciennes pré-

occupations, qu'on leur inſpire la confiance neceſſaire, &qu'on les encourage à vaincre leurs habitudes déreglées.

Quand celui qui a beſoin d'être corrigé, voit que celui qui le corrige ſuit ſon humeur, il n'eſt gueres diſpoſé à corriger la ſienne. L'amour propre ne manque pas de ſe révolter contre des inſtructions faites avec chagrin: Dieu même ne benit point ces ſortes de conduites. La colere de l'homme, comme dit ſaint
Jacq. 1. 20. Jacques, n'opere point la juſtice de Dieu.

De la prudence. 2. Notre prudence n'eſt-elle point une politique charnelle?
Rom. 8. 6. Cette prudence aveugle que la chair inſpire, n'eſt que mort,
Le même. comme dit l'Apôtre; elle n'eſt point ſoûmiſe à la loi de Dieu, & elle ne le ſçauroit jamais être. Il y a une incompatibilité abſo-
luë

luë entre cette ſageſſe des hommes, & celle des veritables enfans de Dieu ; c'eſt elle qui reſiſte en nous au ſaint-Eſprit, qui le contriſte, & qui traverſe tous les deſſeins qu'il a pour la ſanctification de nos ames.

Cette ſageſſe par laquelle un Chrétien ſe renferme en lui-même, & ſe confie à ſes propres lumieres, le prive des plus grands dons de Dieu. Cette ſageſſe ſi éprouvée dans l'Evangile, eſt neanmoins enracinée dans le cœur de preſque tous les Fideles. Combien voïons-nous tous les jours de conſiderations humaines qui arrêtent le cours des œuvres de Dieu ? Combien de bienſeances imaginaires, auſquelles on fait ceder indignement ce que la Religion a de plus ſaint & de plus venerable ?

Autrefois les Chrétiens étoient

des gens qui méprisoient les mépris mal fondez du monde, pour servir Dieu avec liberté; aujourd'hui les Chrétiens, & les gens mêmes qui font profession de pieté, & ceux mêmes qui ont quitté entierement le monde, sont neanmoins d'ordinaire des gens qui craignent les jugemens du monde, qui veulent avoir son approbation, & qui reglent leur procedé sur certains préjugez bizarres, suivant lesquels le monde loüe ou condamne tout ce qui lui plaît.

Or il me semble que cette timidité à l'égard des jugemens du monde, n'a jamais été poussée jusqu'à la foiblesse & à la bassesse que l'on y remarque aujourd'hui.

On fait dépendre les œuvres generales qui regardent la gloire de Dieu, & les pratiques de

vertu pour chaque perſonne en particulier, de mille raiſons purement humaines ; on n'oſe entreprendre pour l'interêt de Dieu, que des choſes qui ſont au goût de tout le monde.

Oüi, le monde même, tout ennemi de Dieu qu'il eſt, on le conſulte tous les jours, quand il s'agit des choſes les plus ſaintes : non-ſeulement on le conſulte pour ne le point ſcandaliſer, ce qui eſt neceſſaire ; mais on le conſulte pour s'accommoder à ſes vaines maximes, & pour faire dépendre nos bonnes œuvres de ſes déciſions. Cette prudence mondaine s'eſt même gliſſée juſques dans les Communautez régulieres. Combien d'ames y ſont occupées de retours inutiles ſur elles-mêmes, de vains deſirs de ſe ménager avec les perſonnes qui ont de l'autorité ! Que de

petits ſoins pour ſe procurer de l'eſtime, & pour s'acquerir de la conſideration & de la confiance ! que d'inquietudes ! que de defiances ! que d'empreſſemens pour s'aſſurer de ces vaines conſolations ! que d'allarmes lors qu'elles échapent !

Ainſi les particuliers ſe font comme un monde nouveau au milieu même de la ſolitude, où ils ont leurs interêts, leurs eſperances, leurs deſirs, leurs craintes.

Quand on ne ſert Dieu qu'avec ces reſerves, on ne le ſert que bien foiblement : on partage ſon cœur & ſes ſoins entre lui & mille choſes indignes d'entrer en concurrence avec Dieu même. Il faut en cet état que Dieu attende les occaſions deſquelles on fait dépendre ſon ſervice. Non-ſeulement il faut qu'il at-

tende, mais il eſt ſouvent refuſé. On cherche ſa gloire, on veut le bien, mais on ne le veut qu'à certaines conditions qui font évanoüir tous nos bons deſſeins.

On traîne, dit ſaint Auguſtin, une volonté foible & languiſſante pour la pratique des vertus, qui amuſe notre eſprit, ſans changer notre cœur.

Qui d'entre nous veut la perfection comme il la faut vouloir? Qui d'entre nous veut la perfection plus que ſon plaiſir, plus que ſon honneur? Encore une fois, qui d'entre nous veut la perfection, juſqu'à lui ſacrifier tous les amuſemens qui lui ſont contraires?

Tâchons de faire en ſorte deſormais que notre prudence ſoit reglée par l'eſprit de Dieu; que ce ne ſoit point une prudence pré-

somptueuse, une prudence accommodée à la dissimulation du
…16. 19. siécle. Soïons prudens pour faire le bien ; mais simples pour fuïr, & même pour ignorer le mal. Soyons prudens, mais soyons pleins de docilité pour notre prochain, & de défiance de nous-mêmes. Soyons prudens, mais d'une prudence qui ne soit emploïée qu'à glorifier Dieu, qu'à ménager ses interêts, qu'à faire respecter la Religion parmi nos freres, & qu'à nous faire oublier nous-mêmes.

…la pieté …inclina…n.

3. Notre dévotion n'est-elle point l'effet de notre humeur ? L'Apôtre prédisant les malheurs dont la Religion étoit menacée,
…Tim. 3. …2. dit, qu'il s'élevera des hommes vains qui s'aimeront eux-mêmes. C'est ce que nous voyons tous les jours : des gens qui ne quittent le monde & ses vanitez,

que pour ſe retrancher dans des amuſemens encore plus vains; des gens qui ne cherchent la retraite & le ſilence que par tempéramment, & pour favoriſer leur naturel ſauvage & bizarre; des gens qui ſont modeſtes & tranquilles, plutôt par foibleſſe que par vertu. On voit des devotions de toutes les humeurs. Quoiqu'il n'y ait qu'un ſeul Evangile, chacun l'ajuſte à ſes inclinations particulieres; & au lieu que tous les Chrétiens devroient continuellement faire violence à leur naturel, pour le conformer à cette regle ſainte, on ne s'applique qu'à faire plier cette regle, & ſouvent qu'à la rompre, pour la conformer à nos inclinations & à nos interêts.

Je ſçai que la grace de J. C. prend pluſieurs formes, comme dit l'Apôtre ſaint Pierre, & qu'- 1. Pet. 4. 10.

elle s'accommode aux tempe-rammens ſous leſquels elle veut ſe cacher pour exercer la foi des hommes : mais après tout, l'eſ-ſentiel de la Religion doit être par tout le même. Et quoique les manieres d'aller à Dieu, & de lui obeïr, ſoient differentes, ſelon les differens caracteres de l'eſprit, il faut neanmoins toû-jours que les diverſes pratiques de Religion ſe réüniſſent en un point fixe ; qu'elles nous faſſent obſerver la même loi, & nous tiennent tous dans une entiere conformité de ſentimens.

Cependant où pouvons-nous trouver cette admirable confor-mité ? On voit par tout des gens qui défigurent la Religion, en voulant la regler ſuivant leurs fantaiſies & leurs caprices. L'un eſt fervent à la priere, mais il eſt dur & inſenſible aux miſeres &

aux foiblesses de son prochain. L'autre ne parle que d'amour de Dieu & de sacrifice, pendant qu'il ne sçauroit souffrir le moindre contre-tems ni la moindre contradiction. Cet autre ne veut prier qu'en cherchant des consolations dangereuses, & qu'en se remplissant l'imagination d'objets steriles & chimeriques. Cet autre, comme remarque saint Jerôme, se privera sévérement des choses mêmes qui sont permises, pour s'autoriser dans la joüissance de celles qui ne le sont pas, ne comprenant pas, dit ce Pere, que ce qu'on offre à Dieu au de-là de la justice, ne doit jamais se faire au préjudice de la justice même.

Cette personne sera fervente & scrupuleuse pour les œuvres desurérogation, pendant qu'elle sera relâchée & infidelle

pour les obligations mêmes les plus précises & les plus rigoureuses. Ainsi une personne qui mortifiera son corps par toutes sortes d'austeritez, & qui jeûnera hors des tems où elle doit le faire, n'aura aucun soin de mortifier & d'adoucir son humeur brusque & incompatible. Ainsi, une personne qui sera inquiete sur les regles generales d'une Maison, sera souvent négligente & inappliquée pour ses propres fonctions. Ainsi une personne qui ne se lassera jamais de prier & de méditer en son particulier, sera distraite, dissipée & ennuyée dans les Offices communs de l'Eglise, où son devoir l'appelle.

Très-souvent même le déreglement de notre esprit fait que nos œuvres de surérogation nous inspirent une confiance temerai-

re. Quand on ſait plus qu'on n'eſt obligé de faire, aiſément on paſſe juſqu'à ſe croire diſpenſé des regles communes pour les choſes d'obligation.

Cette perſonne qui afflige ſon corps par des pénitences extraordinaires, s'imagine qu'elle eſt en droit de mortifier les autres? comme ſi en retranchant les plaiſirs & les commoditez de ſon corps, il lui étoit permis de donner à ſon eſprit cette liberté de cenſurer & de contredire.

N'eſt-ce pas une choſe déplorable que de voir des gens qui veulent s'en faire accroire, parce qu'ils pratiquent certaines vertus; & qui regardent la violence qu'ils ſe ſont faite, comme un titre de gêner les autres, & de ſe flatter eux-mêmes dans leurs inclinations dominantes? Il vaudroit certes mieux ſe bor-

ner à ses obligations, & les remplir simplement & fidelement, que de prendre ainsi un effort mal reglé.

Il vaut mieux que vous vous fassiez grace à vous-même, & que vous la fassiez aussi aux autres, que d'être si zelé & si incommode tout ensemble. Mettez chaque vertu dans le rang qui lui est destiné; pratiquez, selon la mesure de votre grace, les vertus les plus difficiles; mais ne prétendez pas les pratiquer aux dépens d'autrui. La charité & la justice sont les premieres de toutes les vertus humaines: pourquoi vous attacher aux autres au préjudice de celles-là? Soïez austere, mais soïez humble; soïez plein de zele pour la réformation des abus, mais soïez doux, charitable & compatissant. Faites pour la gloire de

Dieu tout ce que ſon amour pour lui vous inſpirera, mais commencez par les devoirs de l'état où il vous a mis : ſans cela vos vertus ne ſeront que des fantaiſies : & en voulant glorifier Dieu, vous ſcandaliſerez tout le monde.

Mais non-ſeulement on remarque dans la dévotion de notre ſiécle cette préſomption & cette bizarrerie, on y trouve encore un fonds pitoïable de molleſſe & d'amuſement.

Qu'eſt-ce qui décrie la pieté parmi les gens du monde ? c'eſt que beaucoup d'eſprits mal faits la réduiſent à des pratiques baſſes & ſuperfluës, & abandonnent l'eſſentiel.

En cet état indigne d'elle, le reproche qu'on faiſoit autrefois avec tant de malignité & d'injuſtice aux premiers Chrétiens,

en les appellant des hommes faineans & fuïans la lumiere, se pourroit faire maintenant à propos aux Chrétiens de notre siécle. La dévotion est pour eux un prétexte de vie douce, oisive & obscure; c'est un retranchement commode, où leur vanité & leur paresse sont à l'abri de l'agitation & des tyrannies du monde.

Eh! quelle peut être cette pieté sans pénitence & sans humiliation? Ils ne veulent être dévots que pour se consoler, & que pour trouver dans la dévotion un adoucissement aux peines & aux tribulations de la vie; mais ils ne cherchent point de bonne foi dans la dévotion, cet esprit courageux qui anime & qui soûtient constamment un Chrétien au milieu des plus rudes croix.

Non, non, dit saint Jerôme, nous ne consentirons jamais que

le monde ait de la pieté une idée si basse & si indigne d'elle. De quelque maniere que certaines gens veuillent la pratiquer, nous soûtiendrons toûjours à leur honte, qu'elle n'est ni molle ni paresseuse. Le Fils de Dieu l'a dit, que le Roïaume qu'il nous promet, ne peut être obtenu que par la violence. *Matt.* II.12.

4. Enfin notre charité n'est-elle point un amusement ? nos amitiez ne sont-elles point vaines & mal reglées ? n'est-il point vrai, selon la pensée de saint Chrysostome, que nous sommes plus souvent infideles à Dieu par nos amitiez que par nos inimitiez ? Car au moins, dit ce Pere, il y a une loi terrible qui nous défend de haïr notre prochain ; & lorsque nous nous surprenons nous-mêmes dans les sentimens de haine & de vengeance, cette

Des amitiez.

animoſité nous fait horreur, & nous nous hâtons de nous reconcilier avec notre frere : mais pour nos amitiez, il n'en eſt pas de même ; nous trouvons qu'il n'eſt rien de plus doux, de plus innocent, de plus naturel, de plus conforme à la charité, que d'aimer nos freres ; la Religion même ſert de prétexte à la tentation.

Ainſi nous ne ſommes point aſſez ſur nos gardes pour nos amitiez : nous les formons ſouvent preſque ſans choix, & ſans nulle autre regle qu'une inclination, ou une préoccupation aveugle.

Donnons - nous dans notre cœur à chaque choſe que nous aimons, le rang qu'elle y doit avoir ? Nos amitiez ſont - elles réglées par notre foi ? Aimons-nous, par préference à tout le

reſte, les perſonnes que nous pouvons porter à Dieu, ou qui ſont propres à nous y porter ? N'y cherchons-nous pas un vain plaiſir ?

Helas, que d'amuſemens dans nos amitiez ! que de tems perdu à les témoigner d'une maniere trop humaine, & ſouvent peu ſincere ! que d'épanchemens de cœur inutiles & dangereux ! que de confiances qui ne ſervent qu'à augmenter les peines, & qu'à exciter les murmures ! que d'attachemens particuliers, qui bleſſent la charité, & l'union generale dans une maiſon ! que de préferences qui détruiſent cette égalité d'affections, ſans laquelle la paix n'eſt jamais durable dans une Communauté !

Je ſçai qu'il eſt permis d'aimer avec plus d'affection certaines perſonnes que leur mérite diſtin-

gue des autres, ou que la Providence a liées à nous d'une maniere plus étroite; mais qu'il faut être sobre & retenu dans ces amitiez. Il faut qu'elles soient dans le fond du cœur; mais qu'elles y soient discretes, moderées, soûmises, toûjours prêtes à être sacrifiées à la loi generale de la charité; & qu'enfin elles ne paroissent dans l'exterieur, qu'autant qu'il est necessaire pour marquer l'estime, la cordialité, & la reconnoissance qu'on doit avoir, sans jamais laisser échaper ces mouvemens de tendresse aveugle, ces empressemens indiscrets, ces caresses indécentes, ces ardeurs, ces préventions, ces soins affectez qui causent infailliblement dans le cœur d'autrui, des peines, des jalousies, & des défiances presque irréparables. Il faut que les

amitiez les plus ſaintes demeurent dans ces juſtes bornes.

L'attachement même qu'on a pour les Directeurs les plus zelez & les plus parfaits, doit être toûjours plein de précautions. Comme un Directeur ne doit ſervir qu'à accomplir les deſſeins de Dieu ſur une ame, & qu'à le faire glorifier dans la Communauté ; il n'eſt permis d'être attaché à lui, qu'autant qu'il eſt propre dans les circonſtances preſentes, à produire ces bons effets.

Mais non-ſeulement il faut ainſi examiner les ſentimens de notre cœur ; il faut encore étudier le détail de nos actions, par rapport au prochain.

III. Point.

POur notre conduite exterieure, nous avons trois choſes à faire à l'égard du pro-

chain ; nous abaiſſer, agir, & ſouffrir.

De l'humilité.

1. Nous abaiſſer. Le fondement de la paix avec tous les hommes eſt l'humilité. Dieu reſiſte aux ſuperbes ; & les hommes qui ſont ſuperbes les uns aux autres, ſe reſiſtent auſſi ſans ceſſe, dit ſaint Chryſoſtome. Ainſi il eſt eſſentiel pour toutes ſortes d'ouvrages où il faut travailler de concert, que chaque particulier s'humilie. L'orgueil eſt incompatible avec l'orgueil. Delà naiſſent toutes les diviſions qui troublent le monde ; à plus forte raiſon les œuvres de Dieu, qui ſont toutes fondées ſur l'humiliation, ne peuvent être ſoûtenuës que par les moïens que le Fils de Dieu a choiſis lui-même pour ſon grand ouvrage, qui eſt l'établiſſement de la Religion.

1. *Pet.* 1. 13. Il faut être ſoûmis à toute

créature, comme dit ſaint Pierre, il faut vaincre toutes ſortes de difficultez par une patience & par une humilité perpetuelle; il faut être toûjours prêt aux fonctions les plus viles & les plus mépriſables ſelon le monde, craindre celles qui ſont élevées, & auſquelles ſont attachez quelque honneur & quelque autorité : il faut aimer ſincerement l'obſcurité & l'oubli du monde; regarder cet état comme un heureux abri; & éviter toutes les choſes qui peuvent nous en tirer, & nous procurer quelque éclat : il faut renoncer dans ſon cœur à toute réputation d'eſprit, de vertu & de mérite, qui donnent une complaiſance ſecrette, vile & indigne récompenſe des ſacrifices qu'on a faits à Dieu : en un mot, il faut dire dans une humble retraite, ce que le Roi

Prophete disoit en s'abaissant pour honorer Dieu, au milieu
1. Rois 6.22. même de son triomphe : Je me rendrai vil de plus en plus à mes propres yeux, afin de plaire à ceux de Dieu.

Si on n'aime de bonne foi la dépendance; si on ne s'y assujettit pas avec plaisir; si on n'obéit pas avec une humble docilité, on ne fait que troubler l'ordre & la régularité d'une Maison, si fervente qu'elle puisse être. Car n'est-ce pas cet orgueil subtil & déguisé; déguisé, dis-je, & aux autres, & à soi-même, qui sappe peu à peu les fondemens du spirituel d'une Maison, & qui corrompt peu à peu les fruits de la vertu? Ne sont-ce pas ces esprits présomptueux, critiques, dédaigneux, bizarres, extrêmes dans leurs sentimens, qui voulant redresser toutes choses

ſelon leurs vûës, s'égarent eux-mêmes, & ſont incapables de s'accommoder à d'autres eſprits, pour concourir aux œuvres de Dieu.

Il faut étouffer dans le fond de ſon cœur les jalouſies naiſſantes, les petites recherches de ſon propre honneur, les vains deſirs de plaire, de réüſſir, d'être loüé; les craintes de voir les autres préferez à ſoi; l'envie de décider, & d'agir par ſoi-même; la paſſion naturelle de dominer, & de faire prévaloir ſes ſentimens ſur ceux d'autrui.

Depuis que J. C. a égalé dans la vocation des hommes, ſelon la doctrine de l'Apôtre, toutes les conditions humaines; il s'enſuit, dit ſaint Chryſoſtome, que toutes ces differences qui flattent l'ambition des hommes, ſont ruïnées dans le Chriſtianiſ- 1. Co. 7. 21. 22. 25.

me. Après que Dieu a confondu tous les hommes par l'égalité de ses dons les plus précieux, qui sont ceux de la foi ; c'est en vain, dit ce Pere, que les uns prétendent se distinguer des autres par des avantages qui ne sont point réels.

Que chacun oublie donc ce qu'il a été, pour ne penser qu'à ce qu'il est ; que nulle personne consacrée à Dieu, n'ose se distinguer par des titres profanes qu'elle a dû oublier en quittant le monde ; qu'elle renonce même aux avantages qu'elle peut tirer de son talent & de son sçavoir faire ; & qu'elle ne se préfere jamais en rien aux personnes les plus dépourvûës de toutes les qualitez surnaturelles ou acquises, qui attirent l'amitié & l'estime d'autrui ; qu'elle prévienne les autres par honneur & par déference

ference, comme dit ſaint Paul; *Philip. 2. 3.*
& qu'elle les regarde toûjours
avec une humilité ſincere, comme
ſes ſupérieurs.

Ces regles ſont bien-tôt données,
mais on ne les obſerve pas
avec la même facilité. Il faut
que la nature ſoit bien détruite
par la grace dans le fond d'un
cœur, pour garder toûjours en
détail, & ſans ſe relâcher jamais,
une conduite ſi ſimple & ſi humble.

Non-ſeulement l'orgueil,
mais encore la hauteur & la délicateſſe
naturelle de certains eſprits,
leur rendent cette pratique
bien difficile; & au lieu de
reſpecter le prochain avec un
veritable ſentiment d'humilité,
toute leur charité n'aboutit qu'à
ſupporter autrui avec certaine
compaſſion qui reſſemble fort au
mépris.

Des bonnes œuvres.

2. Il eſt neceſſaire d'agir. Pendant que le tems ſi précieux & ſi court de cette vie nous eſt donné, hâtons-nous de l'emploïer pendant qu'il nous en reſte encore, ne manquons pas de le conſacrer à de bonnes œuvres.

Car lorſque tout le reſte s'évanouïra pour jamais, les œuvres des juſtes ſeront leurs compagnes fideles juſques au de là de cette vie ; elles les ſuivront, dit le ſaint-Eſprit. Auſſi eſt-il certain, ſelon les belles paroles de ſaint Paul, que nous avons été créez en J. C. pour les bonnes œuvres, afin d'y marcher ; c'eſt-à-dire, ſelon le langage de l'Ecriture, de paſſer toute notre vie dans cette heureuſe application.

Apoc. 14. 13. Ephes. 2. 10.

Faiſons donc le bien ſelon les regles de l'état où Dieu nous a mis, avec diſcernement, avec

courage, avec perſeverance. Avec diſcernement : car encore que la charité ne cherche qu'à s'étendre pour augmenter la gloire de Dieu ; elle ſçait neanmoins ſe borner quand il le faut, par la nature des œuvres mêmes, ou par la condition de celui qui les entreprend ; elle n'a garde de s'engager inconſidérément dans des deſſeins diſproportionnez. Avec courage : car ſaint Paul nous exhorte de ne tomber point, en faiſant le bien, dans une défaillance qui vient de ce qu'on manque de zele & de foi. Avec perſeverance : parce qu'on voit ſouvent des eſprits faciles, legers & inconſtans, qui regardent bien-tôt en arriere. *Galat. 6. 9. 2. Theſ. 3. 13.*

Nous trouverons par tout des occaſions de faire le bien ; il ſe preſente par tout à nous ; preſque par tout la volonté de le

reuſe ſervitude de Dieu, préparez votre ame à la tentation.

Faites proviſion de courage & de patience : vous ſouffrirez des tribulations & des traverſes qui vous ébranleront, ſi vous n'avez une foi & une charité bien affermie : le monde vous blâmera, vous tentera, & ne vous laiſſera pas même joüir de la tranquillité de votre retraite; vos amis & vos ennemis, tout paroîtra de concert pour vous perdre, ou du moins pour ruïner vos pieux deſſeins : les gens mêmes avec qui vous ſerez uni pour glorifier Dieu, vous livreront, en leur maniere, une eſpece de tentation. Des oppoſitions d'humeurs & de temperammens, des vûës differentes, des habitudes toutes contraires feront que vous aurez beaucoup à ſouffrir de ceux-là mêmes que *v. 2.*

vous regardiez comme votre appui & comme votre consolation: leurs défauts & les vôtres se choqueront perpetuellement, parce que vous serez à toute heure ensemble, si la charité n'adoucit ces peines, si une vertu plus que médiocre ne vous ôte l'amertume de cet état. Si une ferveur constante ne rend leger ce joug du Seigneur, il s'appesantira tellement sur vous, que vous en serez accablé. En cet état, vous serez assez occupé de vos propres maux. Au lieu de travailler dans une parfaite union avec les autres à l'ouvrage commun, vous serez réduit à chercher & à mendier à toute heure des conseils & des consolations pour appuïer votre foiblesse parmi tant de dégoûts: & bien loin de procurer la gloire de Dieu, tout ce que vous pourrez faire,

ques occasions les interêts de sa gloire à vos soins, apprehendez-vous qu'il oublie les vôtres ?

3. Enfin, il faut souffrir. Et je finis ce Discous par une des principales veritez que j'ai expliquées dès le commencement. Oüi, il est necessaire de souffrir, non-seulement pour se soûmettre à la Providence, pour expier nos fautes, & pour nous sanctifier par la vertu des croix ; mais il est encore necessaire de souffrir pour faire réüssir les œuvres de Dieu ausquelles nous avons quelque part. Des souffrances.

Les Apôtres, selon le portrait que le grand Apôtre nous en a fait lui-même, étoient des hommes qui se livroient à toutes sortes d'injures, d'outrages & de tourmens pour la prédication de l'Evangile. Quelques gens envieux & pleins d'artifice prê- *1. Thes. 2. 8.* *Act. 15. 26.* *2. Cor. 4. 11.*

ſera d'éviter le relâchement, la diviſion, & le ſcandale.

Voila une peinture qui n'eſt que trop fidelle, des dangers où nous ſommes. Je n'ignore pas les graces que Dieu vous fait pour vous en préſerver : mais encore une fois, plus vous aurez reçû de dons de Dieu, plus vous devez craindre de lui être infidele. Cette crainte même fera une partie de votre fidelité. C'eſt à vous, comme dit ſaint Cyprien, à donner autant de gloire & de joie à l'Egliſe, que les mauvais Chrétiens lui cauſent de honte & de douleur ; c'eſt à vous à la conſoler parmi tous les maux dont elle eſt accablée ; c'eſt à vous à eſſuïer ſes larmes, à la conſoler par vos vertus, & à ſecourir ſes enfans les plus égarez, par la vertu de vos prieres. Faſſe le Ciel que vous vous eleviez

toûjours de vertus en vertus, & qu'étant de la plus illustre portion du troupeau de Jesus-Christ, selon le terme du même Pere, vous soïez aussi ses épouses bien-aimées dans l'éternité.

F I N.

Fautes à corriger.

P*Age* 56. *ligne* 9. nôtre Religion, *lisez*, la Religion Chrétienne.
Page 63. *ligne* 17. mais si elle ne peut, *lisez*, mais elle ne peut.
Page 74. *ligne* 10. *aprés* humaine, *ajoûtez* ce sera sans attache & sans affectation.
Page 85. *ligne* 7. élû, *lisez*, exalté.
Page 88. *ligne* 6. se dépoüiller, *lisez* se laisser dépoüiller en quelque façon.
Page 94. elle en exagere toutes les circonstances, *lisez*, elle leur en fait sentir toute l'étenduë.
Page 98. *ligne* 5. chose, *lisez*, avantage.

De l'imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre cher & bien amé le Sieur Marquis de Fenelon Nous ayant fait representer qu'il desireroit donner au public la suite des Ouvrages posthumes du feu Sieur Archevêque de Cambray son oncle, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Marquis de Fenelon, & lui donner des marques de nôtre reconnoissance & favoriser son zele pour notre service & pour le profit du public, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Ouvrages intitulez : *Lettres sur l'Existence de Dieu, & sur divers sujets importans de Metaphysique & de Religion ; Sermons, Discours & Entretiens sur divers sujets de pieté*; en telle forme, marge, caracteres, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance : comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire aucun desdits Livres cy-dessus énoncez, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers

à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interests : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression desdits Livres sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur d'Aguesseau ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cens dix-sept, & de nôtre Regne le troisiéme. Par le Roy en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Et ledit Sieur Marquis de Fenelon a cedé le present Privilege aux Sieurs Florentin Delaulne, & Jacques Estienne, Imprimeurs-Libraires, pour en joüir en son lieu & place. Fait à Paris le 15. Novembre 1717.

Registré le present Privilege, ensemble la Cession cy dessus sur le Registre 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 243. num. 276 & page 245. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris, les 10. & 15. Novembre 1717.

Signé, DELAULNE, *Syndic.*





